Aut. Charles Guillaume.

LA NOUVELLE MER DES HISTOIRES.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { CHARLES GUILLAUME, Quay des Auguſtins, à S. Charles.
P. GANDOUIN le jeune, rue du Hurepoix, aux trois Fleurs-de-Lys.

M. DCC. XXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.

CE ne ſont point ici des Contes de Fées ni des Avantures de Roman : on n'y verra ni enchantemens, ni machines, ni Enfer, ni Champs Eliſées, on y ſuivra les regles ordinaires de la nature, le Soleil y demeurera à ſa place dans le milieu de l'univers ; la Terre, ainſi qu'une autre Planette, tournera autour du centre de la Lumiere ; bref, on ne changera rien à l'ordre établi par le ſouverain Maître.

Les Hiſtoires qu'on va rapporter ſont très-véritables, arrivées depuis quelques an-

nées, les principaux Personnages en sont encore vivans; on a seulement changé leur nom & leur pays : ce sont des gens de condition, qui ne seroient pas bien-aises d'être données en spectacle.

Au reste, j'ai pris tant de plaisir à écrire, que je me crois plus que payé de ma peine; & si les Curieux rendent souvent visite au Libraire, je leur donnerai de pareilles Histoires tant qu'ils voudront, le moule est chez moi, la matiere ne manque jamais & pourvû que l'ouvrier soit encouragé par quelques louanges, soutenues de quelques Louis, il fournira toujours de l'ouvrage.

LA NOUVELLE MER DES HISTOIRES.

LE MIROIR MAGIQUE.

DEux femmes de Qualité, dont l'une se nommoit Alcine, & l'autre Belise, causant un jour ensemble, leur conversation tourna sur les femmes qui prédisent l'avenir, & qui font voir dans un Miroir tout ce qui doit arriver aux personnes qui les vont consulter. L'une des deux belles que je viens de nommer ajoutoit

beaucoup de foi à tout ce que ces femmes lui faisoient voir, & l'autre s'en mocquoit hautement. La crédule s'appelloit Alcine, & la railleuse qui ne vouloit rien croire se nommoit Belise. Celle-ci dit qu'il étoit impossible que ces sortes de femmes pussent rien faire voir, à moins qu'il ne fût dans la chambre, & que tout ce qu'elles faisoient, étoit des tours d'adresse, où la subtilité avoit plus de part que la verité. Mais que direz-vous, repartit Alcine, si l'on vous fait voir que vous vous trompez, & si l'on vous permet de visiter la chambre, & même tout le logis, afin que vous soyez convaincue du contraire de ce que vous croyez ? Hé bien, lui repliqua Belise, j'irai avec vous, puisque vous le souhaitez; mais ce sera pour vous desabuser. Vous serez peut-être desabusée vous-même, répondit Alcine : & comme la femme chez laquelle je

veux vous mener, ne manquera pas de vous dire beaucoup de choses qui ne vous plairont peut-être pas ; & même qu'elle vous en fera voir une partie, je me retirerai dans une autre chambre pendant que vous serez avec elle. Quoique Belise fût incredule, elle n'osa lui dire qu'elle vouloit qu'elle fût témoin de ce que la Devineresse lui diroit, parce que ces sortes de femmes sont souvent instruites par d'autres de ce qu'elles doivent dire aux personnes qui les vont consulter, ou du moins, parce que pour être plus facilement crues, elles mêlent souvent des choses fâcheuses, parmi le grand nombre de menteries qu'elles disent. Toutes ces raisons furent cause que Belise consentit volontiers qu'Alcine se retirât dans une autre chambre, pendant l'entretien qu'elle auroit avec la Devineresse ; & quoiqu'elle n'eût pas dessein de croire ce qu'on

lui diroit, elle eut d'autant plus de raiſon d'en uſer ainſi, qu'Alcine ajoûtant foi à toutes ces ſortes de prédictions, auroit pris pour des veritez les contes qu'on lui auroit faits. Ces deux belles étant ainſi d'accord, partirent à l'heure même, parce que Beliſe ne vouloit pas qu'avant de ſe rendre chez la femme où ils avoient réſolu d'aller, Alcine l'entretînt en particulier, afin de la faire parler à ſa fantaiſie. Quand elles furent arrivées, on les mit chacune dans une chambre. Il n'y avoit aucuns meubles dans celle où l'on fit entrer Beliſe, & n'étoit pas même tapiſſée; il y avoit ſeulement un ſiege pour ceux qui venoient conſulter la Maîtreſſe du lògis, & un grand Miroir, dans lequel ils voyoient ce qui leur devoit arriver. Beliſe examina bien cette chambre, & chercha de tous côtez s'il n'y avoit rien de caché, & n'ayant rien trouvé, la Devine-

resse la fit asseoir devant le Miroir; & après avoir long-tems marmoté autour d'elle, & fait plusieurs cérémonies, elle lui dit de regarder avec beaucoup d'application si elle ne voyoit rien dans le Miroir. Belise lui dit que non : l'autre lui dit de bien regarder, & Belise lui dit qu'elle voyoit une Couronne fermée. Un moment après cette Couronne disparut, & Belise dit qu'elle voyoit une très-belle Maison de plaisance. La Devineresse lui demanda si elle la connoissoit; cette Belle lui répondit que non, & l'autre lui dit qu'elle étoit en France. Belise cessa de voir cette face de Maison peu de tems après, & le côté du Jardin parut, accompagné d'un très-beau Parterre, & tout rempli de jets d'eau. Un moment ensuite on vit un homme très-bien fait se promener dans le même Jardin; & quand il eut fait quelques tours, & qu'il fut rentré dans

le logis, Belise apperçut un carreau très-riche, sur lequel il y avoit un Enfant nouveau né qui paroissoit d'une beauté achevée. Quand elle l'eut examiné à loisir, la Maison, le Jardin, & l'Enfant disparurent, & la Devineresse dit à Belise qu'elle avoit vû toutes ses avantures, & qu'elle en devoit être bien instruite. Belise lui repartit qu'elle n'y comprenoit rien, qu'elle se mocquoit d'elle avec sa Couronne fermée, & qu'elle n'étoit ni d'une naissance, ni d'une beauté à jamais en porter une. La Devineresse lui dit qu'elle n'avoit pas prétendu lui faire connoître qu'elle en porteroit une, & qu'elle ne lui avoit pas fait voir une Couronne sur sa tête. Ensuite elle lui expliqua de la sorte toutes les choses qu'elle avoit vûes dans le Miroir. La Couronne fermée que vous avez vûe d'abord, lui dit-elle, veut dire que vous aurez un grand don du Roy; que le

don qui vous enrichira, sera cause que vous épouserez l'homme que vous avez vû. Le Château dans lequel il se promenoit, poursuivit-elle, lui appartient, & vous aurez de lui l'Enfant qui vous a paru sur un carreau. Toutes ces choses surprirent beaucoup Belise, & ne la fâcherent point : elle demanda qu'on fît entrer Alcine, & elle lui raconta elle-même tout ce qu'elle avoit vû, & de quelle maniere la Devineresse le lui avoit expliqué. Elle ne sçavoit que croire ; & ne pouvant s'empêcher de sentir quelque joye des prédictions avantageuses qu'on lui avoit faites, elle souhaitoit s'être trompée toutes les fois qu'elle avoit dit que toutes celles qui se mêloient de deviner, n'avoient jamais parlé véritablement, à moins que ce ne fût par un coup du hazard. Lorsqu'elle fut sur le point de sortir, elle fouilla dans sa poche pour en tirer de

l'argent ; & comme elle rêva quelque tems sans en retirer sa main, la Devineresse lui dit qu'elle consultoit en elle-même si elle lui donneroit trois ou quatre Louis. Belise en demeura d'accord, & ces paroles acheverent de lui persuader que l'on pouvoit ajouter foi à de pareilles diseuses de bonne avanture. Hé bien, lui dit Alcine, quand elles furent sorties de ce logis, me croirez-vous une autre fois, & n'êtes-vous pas surprise de ce que vous avez vû aujourd'hui ? Je le suis plus que vous ne pensez, lui répartit Belise, & je sens que je commence à devenir amoureuse de l'homme que j'ai vû dans le Miroir : il a l'air, la physionomie honnête, & je n'en ai jamais vû de si bien fait à mon gré. Ah ! ma chere, poursuivit-elle, il faudra bien que tu viennes te promener avec moi dans cette belle maison où je voudrois déja être. Alcine fut ravie de l'entendre par-

ler de la ſorte ; & comme elle étoit encore plus crédule qu'elle, elle ſe perſuada qu'elle danſeroit bientôt à ſa nôce. Quelque tems s'étant paſſé ſans qu'il arrivât rien qui pût faire croire que les prédictions ſeroient véritables, Beliſe dont l'amour augmentoit de plus en plus, & qui ſouhaitoit impatiemment d'apprendre des nouvelles de l'homme qu'elle avoit vû; ayant rappellé la forte idée qu'elle en avoit, en fit part à pluſieurs Peintres, qui ſur ſon récit en firent des portraits par ſon ordre. Elle fit tirer le plan d'une maiſon de plaiſance pareille à celle qu'elle avoit vûe, & avec ce plan elle mit pluſieurs gens en campagne, & leur ordonna de regarder dans toutes les Provinces du Royaume, s'ils ne trouveroient rien de ſemblable. Il y avoit déja long tems que ces couriers étoient partis, ſans que Beliſe en eût appris les nouvelles qu'elle ſouhai-

toit, lorſqu'elle ſçut à ſon grand regret qu'elle ne s'étoit pas abuſée, quand elle avoit crû que la Devineresse trompoit par des tours de ſoupleſſe, tous ceux qui l'alloient conſulter, & que ſon plancher étoit non ſeulement percé par le haut & par le bas pour faire monter & deſcendre ce qu'elle vouloit qu'on vît dans le Miroir; mais que la muraille même étoit creuſe, & que par le moyen d'un tourniquet, on y faiſoit paroître ce que l'on vouloit: elle ſçut que toutes ces choſes étoient pratiquées avec tant d'adreſſe, & que le jour étoit ſi bien ménagé, qu'il étoit impoſſible de découvrir cette ſupercherie; que celle qui regardoit dans le Miroir ne pouvoit voir en même tems ce qui ſe paſſoit, & regarder derriere elle, & que pour l'empêcher de ſe retourner bruſquement, la Devineresse ſe mettoit adroitement derriere ſa chaiſe, comme pour lui faire

mieux remarquer ce qu'il y avoit à voir dedans le Miroir. Belise apprit de plus que cette même femme qui lui avoit fait tant voir de belles choses, avoit oüi qu'en entrant chez elle, elle avoit demandé à Alcine combien elle lui donneroit, & qu'Alcine lui ayant répondu trois ou quatre Louis, il lui avoit été aisé de deviner ce qu'elle avoit dit lorsqu'elle l'avoit vû rêver en cherchant de l'argent dans sa poche.

L'ECHANGE.

DEux Amis qui n'étoient mariés que depuis un an, & dont l'un avoit épousé une belle femme, & l'autre une laide, se promenant un jour ensemble, se dirent l'un à l'autre qu'ils avoient de cruels chagrins qu'ils ne pouvoient plus supporter, & qui les feroient assurément mourir. Celui qui avoit épousé la laide femme, & qui se nommoit Cleon, dit à Ariste, (c'est ainsi que s'appelloit le mari de la belle) qu'il s'étonnoit de lui voir tant de chagrins, puisqu'il avoit une si belle femme, que tout le monde portoit envie à son bonheur. Il n'en demeura pas là, & pendant plus d'un quart d'heure il lui exagera tous les avantages qu'un mari pouvoit tirer d'une belle femme, & combien même sans rien

faire qui blessât son honneur en aucune maniere, elle pouvoit être utile au bien de ses affaires. Ariste l'écouta patiemment; & après avoir combatu toutes ses raisons, il voulut lui persuader qu'un mari ne pouvoit vivre heureux avec une femme, à moins qu'elle ne fût laide. Ils ne se persuaderent point l'un & l'autre; ce qui fut cause qu'après une heure de conversation, & beaucoup de plaisantes repliques de part & d'autre, ils se proposerent d'en faire un échange. Chacun en demeura d'accord; & après s'être juré plusieurs fois qu'ils se tiendroient parole, chacun eut si peur que son ami n'en manquât, qu'ils furent chez un Notaire pour en passer un Acte. Ils ne trouverent qu'un jeune Clerc assez innocent, & qui étoit depuis peu dans l'étude du Notaire; de maniere que ces Messieurs qui sçavoient plus de Pratique que lui, lui dicterent eux-

mêmes ce qu'ils vouloient. Celui qui devoit prendre la laide femme, demanda du retour à ſon Ami, qui ne ſouhaitant rien plus que de s'en voir déchargé, lui donna un fort beau cheval qu'il avoit, après quoi ils ſignerent l'Acte. Le Notaire étant ſorti pour quelques affaires preſſées, ne revint que le ſoir : il avoit un Maître-Clerc en qui il ſe fioit beaucoup, & qui étoit de ſes parens. Il trouva en rentrant chez lui pluſieurs Actes qu'il avoit faits ; & celui de l'Echange des femmes d'Ariſte & de Cleon, s'étant trouvé parmi ceux que ce Maître-Clerc avoit dreſſés, le Notaire les ſigna tous, ſans prendre garde qu'il y en avoit un de ſon jeune Clerc ; de ſorte que cet Acte d'Echange de Femme fut en bonne forme paſſé pardevant Notaire. Ces deux Maris étant ainſi d'accord, & croyant même ne pouvoir plus s'en dédire, porterent cette nouvelle à leurs

femmes; mais ils eurent l'esprit de ne leur en parler qu'après les avoir querellées avec beaucoup d'emportement sur des sujets qu'ils eurent l'adresse de faire naître sur le champ; ce qui fut cause que sans balancer un moment, elles donnerent leur consentement à cet Echange, & que même elles exécuterent le traité avec beaucoup de plaisir. Elles vécurent quelque tems assez bien avec leurs nouveaux maris, & ne leur donnerent aucuns sujets de se plaindre d'elles; mais enfin elles s'en lasserent, ainsi qu'elles avoient fait des autres, & les firent enrager chacune à leur maniere; de sorte que celui qui avoit pris la laide, se plaignit, & dit qu'au lieu d'une femme il avoit deux bêtes à nourrir, que cela lui coutoit trop, & qu'il ne vouloit plus tenir l'accord qu'il avoit fait. Quoique celui qui avoit la belle n'eût pas plus de sujet d'être satisfait que celui qui avoit

bien voulu ſe charger de la laide ; il ne voulut point conſentir à rompre le traité, & dit pour ſes raiſons, que ſi c'étoit un mal néceſſaire que celui de ſouffrir d'une femme, il aimoit mieux vivre avec une belle & endurer d'elle, que paſſer ſes jours avec une laide. Cette réponſe ne ſatisfit point ſon Ami qui voulut plaider pour ravoir ſa femme. Le procès eſt encore indécis.

LE VOLEUR INNOCENT.

LE hazard produit beaucoup d'Avantures, mais peut-être n'a-t'on jamais rien conté de si bizarre, que ce qui est arrivé depuis un mois à Bruxelles. Un Medecin appellé chez une Dame de qualité que quelque maladie arrêtoit au lit, après lui avoir rendu plusieurs visites, la pria un jour de lui prêter un cheval, parce que le sien étoit boiteux, & qu'il falloit nécessairement qu'il allât à une lieuë de la ville. Il est difficile de refuser les gens dont on a besoin. La Dame donna l'ordre à une Demoiselle, qui en ayant chargé un Laquais, assûra le Medecin qu'il trouveroit un Cheval tout prêt dans la cour. Cependant le Maître d'Hôtel pressant le Laquais d'aller promptement en quelque lieu, il y courut

ſans ſonger à ce que la Demoiſelle lui venoit de dire. Le Medecin raiſonna encore quelque tems avec la Dame, écrivit une ordonnance, & ſortit en voyant entrer un homme boté, qu'il ne connut pas. C'étoit le Valet de Chambre d'un Comte qui envoyoit faire compliment à la Malade. Il s'en acquitta & alla ſe rafraîchir à l'Office, pendant que le Medecin deſcendir en bas, chercha dans la cour le cheval qu'il y devoit prendre. Il en vit un attaché, qu'il ne douta point qui ne l'attendît. C'étoit un cheval de cinquante louis, ſur lequel le Valet de Chambre étoit venu. Il monta deſſus ſans avoir trouvé perſonne à qui parler, & le mena dans ſon écurie, ayant quelques malades à voir dans la Ville avant que d'aller à la Campagne, d'où il prévoyoit qu'on ne le laiſſeroit revenir que le lendemain. Les choſes en étoient là, quand le Valet de Chambre vou-

lut partir. Il alla chercher son cheval, & fut fort surpris de ne le trouver ni dans la cour ni dans l'écurie. Il fallut sçavoir ce qu'il étoit devenu. On le demanda à tous ceux de la maison, & personne n'en put donner de nouvelles. Grande inquiétude pour le cheval que l'on crut volé. Le coup paroissoit hardi, mais on ne sçavoit à qui l'imputer. On nomma tous ceux qui étoient entrés depuis l'arrivée du Valet de Chambre, & le Medecin fut celui à qui on songea le moins. Le Laquais qui avoit eu l'ordre de lui faire seller un cheval, & qui eût pû s'aviser de la méprise, n'étoit point encore de retour. La chose pressoit, & le remede le plus prompt étoit le meilleur. Des Espions s'allerent placer à toutes les portes de la Ville, pour observer ceux qui sortiroient, & le cheval fut demandé à son de trompe dans chaque carrefour. On laissa tout ignorer

à la Dame. Ce malheur ne pouvoit que lui causer du chagrin, & elle n'étoit pas en état d'en recevoir. Cinq ou six heures s'étant passées dans cette recherche sans aucune révelation, le Valet de Chambre crut devoir aller avertir son Maître de ce qui lui étoit arrivé. Il se servit d'un cheval d'emprunt, & eut à peine détourné deux lieuës qu'il vit de loin un homme monté sur son cheval: il n'est pas besoin de vous dire que c'étoit le Medecin. Comme une monture paisible étoit son fait, il n'avoit pas peu d'affaires à se rendre maître du cheval qui ne vouloit aller que par bonds. Le Valet de Chambre pique vers lui à toute bride, & prit le devant d'une maniere qui lui fit connoître qu'il avoit dessein de l'arrêter. Le Medecin sentit redoubler son embarras. Il n'avoit songé d'abord qu'à se bien tenir sur le cheval qui sembloit avoir peine à le souffrir, & ce

ne fut pas pour lui un petit sujet de surprise, de recevoir l'insulte d'un inconnu, avec qui il croyoit n'avoir rien à démêler. Il soûtint quelque tems l'attaque sans lâcher la bride; mais le Valet de Chambre ayant crié au Voleur, & cherchant à le colleter pour le renverser par terre, il aima mieux s'y laisser glisser, que de s'exposer au péril de la cullebute. Le monde s'amassoit de tous côtez, & quantité de Gens de livrée qui connoissoient le Valet de Chambre, étant accourus, on le crut d'autant plus facilement sur ce qu'il dit du cheval volé, que le Medecin en étant volontairement descendu, paroissoit en quelque façon demeurer d'accord du crime. Il voulut parler, mais personne ne l'écouta; & comme il n'étoit environné que de ceux qui prenoient le parti de l'Accusateur, & que même un assez méchant habit de campagne le déguisoit, il ne fut recon-

nu d'aucun d'eux. On fut d'avis de le mener en priſon, & on l'y auroit ſans doute conduit, ſi le Valet de Chambre n'eût crû qu'il y alloit de ſon honneur de lui faire rendre raiſon de ſon vol dans le lieu même où il avoit pris le cheval. Le Medecin ne fut pas fâché d'aller chez la Dame. Il n'y manqua pas d'eſcorte. Le Valet de Chambre montéſur ſon cheval l'avoit devancé. Tous les Domeſtiques l'ayant congratulé de ſon bonheur, ſe préparoient à régaler d'importance celui qu'on leur amenoit, & il n'y avoit pas juſqu'au moindre Marmiton qui ne s'armât d'une broche. Jugez de la ſurpriſe qu'ils eurent, quand le prétendu Voleur approchant, ils le reconnurent pour le Medecin de leur Maîtreſſe. La choſe fut aiſément éclaircie. Le Medecin demanda réparation d'honneur, mais celui qui eût dû la faire, n'étant pas obligé de le connoître pour

Medecin, ni de deviner qu'il y avoit eu ordre de lui faire seller un cheval, il n'eut pour toute satisfaction de son insulte que les témoignages de chagrin qu'on lui en donna, & les excuses qu'un Laquais lui fit de sa négligence.

CERTIFICAT
DES BERGERES.

UN Cavalier étoit amoureux de cent cinquante lieuës loin. L'absence qui rallentit d'ordinaire les plus fortes passions ne pouvoit rien sur la sienne, & soit qu'effectivement il eût un fonds extraordinaire de constance, soit que quelque autre raison lui fît trouver de la douceur dans la solitude, il résolut de ne voir personne, & de vivre d'une maniere fort retirée dans une petite Ville où ses affaires l'avoient appellé. Il y passa d'abord pour un Misantrope. Cette réputation ne lui plut pas. Cependant il s'en consoloit, recevant assez souvent des lettres de sa Maîtresse, qui ne manquoit jamais à lui faire de grandes exhortations de fidelité. Celle du Cavalier étoit à l'épreuve;

preuve, & afin que la Belle n'en pût douter, il s'avisa de dresser un Certificat de Constance, & de l'envoyer chez quelques Dames de ce Païs-là, qu'il ne connoissoit que de vûe, avec un compliment, par lequel il les prioit de rendre justice à sa maniere de vivre, en signant cette attestation de son amoureuse prudhommie. Sa galanterie surprit agréablement. On commença de le connoître. Le Certificat fut signé de la meilleure grace du monde; & vous pouvez croire que le Cavalier en fit admirablement sa cour, en l'envoyant par le premier ordinaire à l'aimable personne, dont il étoit éloigné. Il étoit signé par les Bergeres de la Durole. La Durole est une petite Riviere qui passe en Auvergne, à laquelle nous devons la manufacture du plus beau Papier qui se fasse en France. Voici la copie du Certificat.

Nous Bergeres de la Durole ;
Certifions à qui voudra,
Ou plutôt qu'il appartiendra,
Que le jeune Tirsis qu'une absence désole,
Est arrivé depuis six mois
Dans nos Valons, & dans nos Bois,
Où vivant sous la Loy févere
D'une fidelité merveilleuse en ce tems,
Il a détruit l'erreur du sentiment vulgaire,
Qu'il n'est plus de Bergers constans.
Quand l'aveugle fortune insulta sa tendresse,
L'éloignant de l'objet qu'il aime uniquement,
Nos Rochers sont témoins qu'il eut une tristesse
Digne d'un véritable Amant.
Il fuyoit nos Hameaux, & se fuyoit lui-même,
Pour chercher en esprit la Personne qu'il aime,
Ne parloit qu'aux échos, se cachoit à nos yeux,
Enfin malgré ses soins il fut vû dans ces lieux;
De l'hospitalité le devoir charitable
Nous fit lui montrer nos appas;

Il en venta l'éclat, & ne s'en émût pas.
Une ingrate froideur pour la Brune & la Blonde,
Lui fait fuir parmi nous le commerce du monde,
Et toujours solitaire, on ne le voit jamais
S'exposer au brillant de nos jeunes attraits.
D'un si parfait Amant la vertu peu commune
Nous en fait souhaiter un pareil à chacune,
Etant assez rare aujourd'hui
De trouver un Berger si fidele que lui.
Il n'est point de faveur dont la douce abondance
Puisse récompenser une telle constance;
Son amour tôt ou tard doit être couronné ;
En foi de quoi avons signé
Le quinziéme du mois où le Rossignol chante,
L'an mil six cens neuf & septante.

AMARANTE, URANIE, LISETTE, PHILIS, CALISTE, D. B. ou SILVANIRE.

Une de ces aimables Bergeres, qui fait profeſſion de dire tout ce qu'elle penſe, & qui s'en acquitte avec autant de grace & de préſence d'eſprit, qu'elle a d'enjouement dans l'humeur, eut peine à paſſer un des articles du Certificat. Elle dit qu'une régularité ſi farouche ne lui plairoit point, & qu'elle aimeroit mieux un Amant qui ſeroit un peu moins fidele & plus ſociable. Les ſentimens des autres furent partagés ; mais enfin chacune d'elles convint qu'on ne devoit pas refuſer un peu de complaiſance aux malheureux, & qu'il y auroit de l'injuſtice à ne pas ſigner.

LES SERINGUES.

UN Gentilhomme de Normandie, considerable par ses belles qualités, & prenant le nom de Chevalier à bon titre, étoit à Marseille, où il avoit déja assez passé de tems pour se faire connoître de toute la ville. Comme il aimoit fort à voir le beau monde, il n'avoit pas laissé son mérite oisif; & après plusieurs tendres protestations qu'on prenoit plaisir à écouter, il s'étoit fait un engagement de cœur avec une Dame de ce Païs-là, belle, aimable, mais d'un temperament si jaloux, que les moindres choses lui faisoient ombrage. Ainsi il vivoit assujeti à de grandes précautions; & si la tendresse de la Dame étoit un bonheur pour lui, c'étoit d'ailleurs une servitude qui le réduisoit à fuir le beau sexe, &

à ſe montrer ſans complaiſance pour toutes les Belles qui auroient bien voulu l'attirer. Il s'étoit trouvé trois ou quatre fois dans une ſocieté de femmes, parmi leſquelles une fort agréable perſonne rendoit la converſation pleine d'enjouement. Elle n'auroit pas déplû au Chevalier, mais il avoit le cœur pris & il n'étoit plus en état de le donner. La choſe fut ſçûe, & ſes viſites, toutes innocentes qu'elles étoient, piquerent ſi fort la Dame jalouſe, qu'il ne put faire ſa paix avec elle, qu'en lui promettant qu'il ſe dégageroit pour toujours de cette ſocieté. Il lui tint parole. Les Dames qui n'euſſent pas été fâchées de le voir ſouvent, l'envoyerent inutilement chercher en pluſieurs occaſions. Il s'excuſa ſur divers prétextes de toutes les parties de divertiſſement, dont elles lui mandoient qu'elles l'avoient mis; & pour n'avoir plus de que-

relles à essuyer, il ne répondit pas même à quelques billets qu'il en reçut. Un procedé si désobligeant d'un homme naturellement galant & civil, leur en fit chercher la cause. Il ne leur fut pas difficile de la trouver. L'attachement qu'il avoit pour la Dame leur étoit connu. Elles ne douterent point de sa jalousie, & plaignant le Chevalier de s'être rendu l'esclave de sa passion, elles se mirent en tête de rompre le charme, ou du moins de faire passer de méchantes heures à la jalouse. Le dessein leur parut réjouissant; mais il s'agissoit de l'exécuter, & c'est ce qu'elles ne pouvoient faire aisément. Le Chevalier étoit sur ses gardes, & ne se trouvoit jamais en lieu où elles pussent noüer conversation avec lui. Enfin elles le firent si bien épier, qu'ayant sçû un jour qu'il se promenoit seul sur le Port, elles y vinrent, fort déterminées à ne le pas

laisser échapper. Il les apperçut ; & tâcha de les éviter, en retournant sur ses pas, mais elles y avoient pourvû. Deux d'entr'elles marchoient derriere lui, & comme elles l'enfermoient, il fut obligé de s'arrêter. Vous jugez bien que tout spirituel qu'il étoit, il ne leur put donner que de méchantes raisons de son oubli. Elles n'en voulurent écouter aucune, & lui dirent, en riant, qu'il s'étoit fait une si grande affaire avec elles, qu'à peine le reste du jour suffiroit pour l'entendre sur ses faits justificatifs ; qu'elles s'en alloient souper ensemble, & qu'il n'avoit qu'à les suivre, s'il se sentoit quelque envie de vuider leur differend. Le Chevalier auroit volontiers accepté la proposition ; mais soit qu'il craignît que ce ne fût un piége qu'on lui dressât, soit qu'il crût que ce qui est sçû de plusieurs ne peut jamais demeurer secret, il ne vou-

lut point s'exposer à se brouiller de nouveau avec sa Belle; & pour se mettre à couvert de toute surprise, il s'excusa du repas, sur quelque indisposition qui l'obligeoit à se retirer sur l'heure, pour se mettre peut-être au lit un moment après. Comme jamais malade n'avoit eu l'apparence de se mieux porter, les Dames ne donnerent point dans cette défaite. Elles l'entreprirent, & se montrerent si résolues à l'emmener en quelque état qu'il pût être, que pour s'en défaire, il fut réduit à les quitter brusquement. L'incivilité les piqua. Elles jurerent de l'en punir; & en attendant qu'elles pussent venir à bout de le mettre mal avec la Dame qui les faisoit mépriser, elles chercherent à se vanger de lui dès le soir même. Le faux prétexte dont il s'étoit servi pour se dégager, leur ayant frappé l'esprit, elles s'aviserent d'une aussi plaisante malice

qu'on ait jamais faite. Ce fut la belle enjouée qui la proposa. Elles envoyerent un Laquais déguisé chez tous les Apoticaires de la ville, avec ordre de la part du Chevalier, de lui apporter chacun un Remede, pour une colique qui le tourmentoit ; le premier précisément à huit heures ; le second demie heure après ; & les autres de demie heure en demie heure, jusqu'à minuit. Ils promirent tous de ne pas manquer à l'heure marquée. Le Chevalier étoit fort connu. Il logeoit à l'Hôtel de Malthe, & soupoit en très-bonne compagnie d'Auberge, quand au milieu du soupé un homme à manteau noir entra dans la salle : Tout le monde se tourna pour le regarder ; & le Chevalier s'étant détourné comme les autres, l'Apoticaire lui fit une humble révérence, & crut que c'étoit assez pour lui faire entendre ce qui l'ame-

noit. Cette révérence faisant voir au Chevalier que l'ambassade s'adressoit à lui, il demanda de quoi il pouvoit être question. Autre révérence de l'officieux Apoticaire, qui lui fit signe dans le même-tems qu'il avoit son affaire sous son manteau. Ce signe n'éclaircissant point le Chevalier, l'Apoticaire tâcha de s'expliquer mieux par quelques autres, & voyant que c'étoit inutilement, il découvrit enfin la Seringue. Toute la compagnie éclata de rire. On railla le Chevalier sur le besoin du Remede. Il en plaisanta lui-même, & se souvenant qu'un Cavalier de l'Auberge s'étoit retiré dans sa chambre à demi malade, sans vouloir souper, il crut que la chose le regardoit, & lui envoya l'Apoticaire. Le Gentilhomme chagrin de je ne sçai quoi, se montra mal gracieux; & comme on le prenoit dans un tems où il n'entendoit pas raillerie,

l'Apoticaire eût pû s'en apperce-voir, si après son premier compliment il ne se fût sauvé au plus vîte. Il gagna la cour, & remporta son Remede. L'avanture divertit fort les gens de l'Auberge. Elle leur servit long-tems d'entretien, & ils en rioient encore sur la fin de leur dessert, quand une nouvelle figure d'homme à manteau noir parut dans la salle. Il n'y eut jamais un si grand éclat de rire. Le second Apoticaire ayant demandé au Chevalier s'il vouloit qu'il l'allât attendre dans sa chambre: Tous ceux qui étoient à table, comme de concert, s'écrierent; que quoiqu'il se portât mieux, il ne devoit point differer au lendemain: que les mêmes douleurs qui le pressoient, quand il avoit envoyé chercher le Remede, pouvoient revenir, & que le meilleur conseil qu'on lui pût donner, c'étoit de s'en faire quitte tout d'un coup. L'Apoticaire con-

vaincu par-là qu'on ne l'avoit point appellé à faux, déploioit de son côté toute l'éloquence que l'étude lui avoit donnée, pour persuader au Chevalier qu'un Remede de précaution sauvoit quelquefois la vie. Je ne sçai même s'il ne se servit point du mot d'*anodin*, pour lui faire croire qu'il n'y en avoit point de plus benin, ni de mieux faisant que celui qu'il lui apportoit. Le Chevalier eut la patience de le laisser haranguer sans l'interrompre ; & s'étant ensuite diverti quelque tems à le faire raisonner en termes de l'art sur une chaleur d'entrailles, qu'il supposa ; il lui prit la main, lui tâta le poux, & lui ayant dit qu'il étoit lui-même malade, & bien plus malade qu'il ne pensoit, il lui voulut faire prendre son propre Remede. Je ne vous dis point combien cette comédie fut agréable. Vous pouvez aisément vous l'imaginer. Elle finit

par la fuite du harangueur, qui se voyant pressé de trop près, connut bien qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre. On fit de nouvelles plaisanteries sur la piece. Le Chevalier en jugea comme il devoit; & ne doutant point qu'elle ne vînt des Belles qu'il avoit refusées, sous prétexte de se porter mal, il fut persuadé qu'elle ne finiroit pas sitôt; & dans cette pensée, il convia tous ceux de l'Auberge au plaisir que la suite leur en promettoit. La chose arriva comme il l'avoit dit. Les autres gens à Seringue, Maîtres ou Garçons, s'acquitterent si ponctuellement de l'ordre reçû, qu'ils vinrent jouer chacun leur scene dans le tems marqué. Ils s'adressoient tous au Chevalier, & s'il y avoit de la diversité dans la réception qu'il leur faisoit, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, c'étoient toujours des manieres très-réjouissantes pour les

regardans. Enfin, après avoir bien ri des mal-contens qui s'en retournoient, on sçut qu'il étoit minuit. Chacun se retira dans sa chambre, & le Chevalier eut à peine mis le pied dans la sienne, qu'il y vit entrer un nouveau Frater. Celui-ci, pour se faire valoir davantage, lui dit gracieusement, que pour tout autre que pour une personne de sa qualité, il ne se seroit pas résolu à veiller si tard; mais que sa santé étoit trop importante pour en négliger le soin, quelque heure qu'il fût. Le Chevalier qui n'avoit plus personne à rire avec lui, & qui s'ennuyoit de voir des Seringues, le pria un peu rudement de le laisser en repos. L'Apoticaire s'en scandalisa, & haussant le ton, prétendit se faire payer, quand même on ne se serviroit point de son Remede. La réponse fut, que qui le prendroit, le payeroit. Aussitôt le Chevalier fit saisir l'Apoti-

caire. par ſes Laquais. On verſa le Remede dans la Seringue, & il lui fut donné je ne ſçai comment. Ici finit la piece. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'à Marſeille on mourroit dans l'Hôtel de Malthe, faute d'un Remede d'Apoticaire.

LE FAUX POISON.

SI l'on n'est pas persuadé que la force de l'imagination produit tous les effets qu'on en conte, ce qui est arrivé depuis peu en peut convaincre un chacun. Un homme de qualité étant aux pieds d'une Belle qui n'a pas moins de mérite que de naissance, lui protestoit une entiere soumission à ses volontez ; & à l'entendre, elle ne pouvoit le mettre à aucune épreuve sur laquelle il balançât à la satisfaire. Ces protestations allerent si loin, qu'après les plus forts sermens réïterés, il vint jusqu'à lui jurer, que si elle pouvoit vouloir qu'il s'empoisonnât, il se tiendroit heureux de mourir, pour lui prouver qu'il ne cherchoit qu'à lui plaire. La Belle le prit au mot, lui dit qu'elle avoit une prise d'arcenic dans son cabi-

net, & voyant qu'il parloit toujours ferme, elle en voulut avoir le plaisir. Elle apporta cette prise dans un papier, la donna à son zelé Protestant, & lui vit tenir parole avec une promptitude qui la surprit. Peut-être crut-il, ou qu'elle lui tiendroit la main, ou que ce ne seroit pas un véritable poison qu'elle apporteroit. Ce qui donne lieu d'en juger ainsi, c'est qu'ayant gardé d'abord un visage riant, la Belle ne lui eut pas plûtôt dit avec quelque apparence de trouble qu'il avoit eu tort d'aller si vîte, & qu'il falloit promptement chercher du contrepoison, qu'une sueur froide commença de le saisir. Elle n'avoit affecté ce trouble, & parler de recourir aux remedes, que pour jouir quelque tems de son embarras; mais quand elle vit le vomissement succeder à la sueur, elle connut qu'elle avoit poussé la chose trop loin, & que l'imagination du

Cavalier causoit les mêmes effets que ce qu'il croyoit avoir pris auroit dû produire. Le remede lui parut sûr en le détrompant; mais elle eut beau dire que le prétendu arcenic n'étoit autre chose que de la poudre à poudrer, elle eut beau avaler de la même poudre en sa presence, le mal lui continua trois jours; & tout détrompé qu'il fut, il lui fallut tout ce tems pour s'en faire quitte. Il en a ri depuis avec la Belle, & il y a grande apparence que s'il fait jamais des protestations de cette sorte, il en exceptera du moins le Poison.

L'AMANT DEGUISE'.

QUOIQUE l'on entreprenne de difficile, il ne faut qu'aimer pour réussir. Vous en conviendrez, quand je vous aurai appris ce qui s'est passé depuis quelques mois. L'avanture est fort singuliere. Voici ce que c'est. Une très-belle personne ayant autant d'enjouement dans l'humeur, que de brillant & de délicatesse dans l'esprit, s'étoit attiré les complaisances de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans une des plus grandes villes du Royaume. Beaucoup tâcherent de toucher son cœur, & un seul eut l'avantage d'en venir à bout. C'étoit un homme bien fait, estimable par sa naissance, & qu'un emploi fort considerable rendoit digne de la préference qu'on lui donna. La Belle n'avoit pû

ſe défendre de prendre pour lui une partie de l'amour qu'il ſentoit pour elle, & le choix de ſes parens s'étant trouvé conforme à ſon inclination, l'affaire ne fut pas difficile à terminer. On ſigna les articles du contrât, & le ſoir même il y eut bal chez la Belle. Toute la ville y courut. Il y vint ſur-tout un nombre infini de Maſques. Chacun ſembloit prendre part au bonheur des deux Amans; & comme ils étoient également eſtimés, on étoit bien aiſe d'être témoin de leur joye. Un jeune Marquis arrivé ce même jour, & n'ayant aucune habitude dans la ville où il ne faiſoit que paſſer, entendit parler de ce mariage. On lui fit un portrait ſi avantageux de l'aimable perſonne qui venoit de s'accorder, qu'il eut envie de la voir. Il envoya auſſitôt acheter un maſque, & ayant fait tirer de ſa valiſe un habit fort propre, il ſe mit en état d'être re-

marqué par sa parure. Il avoit grand air, la taille bien prise, & il ne demeura pas long-tems dans l'assemblée, sans s'y faire regarder. Pour lui, on peut dire qu'il ne s'appliqua à considerer qu'une seule chose. Il trouva plus qu'il n'avoit pensé ; & la Belle qui assembloit tant de gens, l'éblouit si fort, qu'il n'eut des yeux que pour elle seule. Elle dansoit bien, & ses manieres avoient je ne sçai quoi d'engageant, qui suffisoit seul à la faire aimer. Ainsi quand la nature lui auroit été moins prodigue de ses trésors, elle n'auroit pas laissé de charmer également. Plus le Marquis la considera, plus sa beauté lui parut touchante. Elle faisoit malgré lui de si fortes impressions sur son cœur, que pour tâcher de les affoiblir, il voulut croire qu'elle n'avoit point d'esprit ; mais il étoit de sa destinée de connoître entierement ce qu'elle valoit. Com-

me elle faisoit les honneurs du bal, & que l'ajustement du Marquis méritoit qu'on le distinguât, elle le prit enfin pour danser. Il ne lui donna la main qu'après lui avoir dit quelque chose de galant, à quoi elle répondit finement. Il en fut si satisfait, que brûlant d'envie de l'entretenir, il vint se mettre à ses pieds si-tôt qu'il eut achevé sa danse. Le masque donne de grands privileges : il s'en servit pour lui faire une déclaration d'amour, quoiqu'inutile ; puisque sa mauvaise fortune avoit voulu qu'il ne l'eût connue que quand elle étoit prête à faire un choix. Il ajouta que pour se guérir d'une passion la plus violente qui fût jamais, quoiqu'elle ne fît que commencer à naître, il alloit passer quelque tems en Italie, sçachant bien que s'il demeuroit en France, il chercheroit en tous lieux l'occasion de la voir ; ce qui ne pourroit être qu'au de-

ſavantage de l'un & de l'autre, & par ce que ſes continuelles proteſtations lui feroient ſouffrir, & par ce qu'il ſouffriroit lui-même, en l'aimant toujours plus qu'il ne voudroit. La Belle écouta cela comme d'un Maſque à qui ſon déguiſement donnoit pouvoir de tout dire; & après quelques réponſes fort enjouées, elle alla danſer avec ſon Amant. Je ne ſçai ſi le Marquis penſoit ſérieuſement au voyage dont il lui avoit parlé; mais il eſt certain qu'après l'avoir euë toute la nuit devant les yeux, il lui fut impoſſible de partir le lendemain. Il ne ſortit point, & employa tout le jour à examiner mille projets que lui ſuggera ſa paſſion. Tantôt il prenoit le deſſein de ſe déclarer ouvertement, ſe perſuadant que les parens de la Belle ſe laiſſeroient éblouir aux avantages de ſa qualité & de ſon bien. Tantôt il alloit juſqu'à ſe réſoudre de l'enlever, pour

pour ne mettre son bonheur dans aucune incertitude : & ce qui l'arrêtoit par tout, c'est qu'on lui avoit dit d'abord, que la Belle n'aimoit pas moins qu'elle étoit aimée. Il ne pouvoit être heureux s'il ne possedoit son cœur, & ce n'étoit pas le moyen de l'acquerir, que de la priver d'un Amant aimé. Il passa deux jours dans des inquiétudes que rien n'appaisoit : & comme il n'en restoit plus que trois jusqu'à celui qu'on avoit choisi pour le mariage, il auroit peut-être pris quelque violente résolution, si une nouvelle qui vint bien-tôt jusqu'à lui, n'eût suspendu ce qu'il méditoit. L'Amant de la Belle tomba malade, & si dangereusement, qu'on craignit pour lui dès le lendemain. Ce ne fut pas sans sujet, puisqu'une fluxion sur la poitrine, & une fiévre continue accompagnée de redoublemens, l'emporterent en six jours. Vous jugez bien

que ſa mort fut un ſujet de joye pour le Marquis. L'extréme douleur qu'en fit paroître la Belle, ne l'étonna point. Le tems lui ſembloit un remede ſûr contre un déplaiſir de cette nature. Mais ce qui lui donna beaucoup de chagrin, c'eſt qu'on lui vint dire preſqu'auſſi-tôt, qu'elle étoit allé s'enfermer dans un Couvent à deux lieues de là, pour s'épargner cent viſites qu'elle ne ſe trouvoit pas en état de recevoir. On ajoutoit même qu'elle vouloit renoncer au monde, & ces ſortes de retraites étant quelquefois l'effet d'un deſeſpoir amoureux, le Marquis voyoit tout à craindre d'une réſolution ſi précipitée. L'aller demander à ſes parens, & faire agir leur autorité avant qu'elle eût eſſuyé ſes larmes, c'étoit le moyen de lui faire naître l'envie de prendre le voile. Elle ne venoit à la grille pour perſonne, & il n'imaginoit rien qui pût lui

faciliter l'occasion de l'entretenir. Dans cet embarras il prit le plus bizarre dessein qui ait jamais été pris. Il feignit une partie de Masques, & se fit un habit de femme. Tout favorisoit son entreprise. Il étoit jeune, avoit les traits délicats, & on ne voyoit rien dans tout son visage qui pût démentir le personnage qu'il vouloit jouer. Après s'être mis dans ce nouvel équipage, il se rendit où étoit la Belle, suivi d'un Valet de chambre, à qui il fut obligé de se confier. C'étoit un Couvent où la qualité de Pensionnaire ne déplaisoit pas. Il vit l'Abbesse; & se faisant passer pour une Demoiselle Bretonne, il lui dit que son pere la voulant contraindre d'épouser un homme qu'elle ne pouvoit souffrir, sa mere lui avoit permis de chercher quelque Couvent éloigné, où elle fût à couvert de cette injustice, & que la réputation où elle étoit, lui avoit fait

choisir sa maison préferablement à d'autres où ses amies l'avoient voulu faire entrer. Cela fut dit d'un air si modeste, que l'Abbesse qui se sentit flater par ce choix, eut toute la complaisance qu'on souhaitoit d'elle. On la laissa arbitre de la pension, dont on lui paya deux quartiers d'avance, & les portes du Couvent furent ouvertes au jeune Marquis dès ce même jour. Il avoit demandé une chambre particuliere ; & il la payoit trop bien pour ne l'avoir pas. La Pensionnaire Bretonne servit d'abord d'entretien à toutes les autres. On en voulut connoître l'humeur, & elle montra tant d'honnêteté, qu'elle se fit bien-tôt des amies. Elle donna même des apparences de vocation, qui lui gagnerent le cœur de la plûpart des Religieuses. Les plus zelées lui faisoient connoître combien il y avoit d'écueils dans le monde, &

elle ne leur ôtoit pas l'esperance de lui voir prendre l'habit parmi elles. Cet conduite mit les affaires du Marquis en sûreté. Il se contraignit les premiers jours à ne point marquer d'empressement pour la Belle qu'il cherchoit; & comme il avoit une égale civilité pour toutes celles qui lui parloient, on n'avoit garde de soupçonner son dessein. Il le conduisit si finement, qu'après avoir vû cinq ou six fois sa Belle affligée, mais seulement en passant, il lui rendit enfin visite en sa chambre, & feignant de ne rien sçavoir de sa disgrace, il l'engagea à lui faire part de ses déplaisirs. La sensibilité qu'il en fit paroître, & la maniere dont il entra dans ses interêts, formerent en peu de tems une étroite liaison entre l'un & l'autre. Jamais deux personnes n'avoient été plus unies. La Belle affligée ne trouvoit de consolation qu'avec sa chere Bretonne;

& la Bretonne qui applaudissoit à sa douleur, l'engagea si fort par ses complaisances, qu'insensiblement elle se rendit maîtresse de son esprit. Quand elle parloit de prendre le voile pour garder une éternelle fidelité à son Amant, la Bretonne disoit aussitôt qu'elle se feroit Religieuse comme elle, pour ne la quitter jamais; quoique ce fût le plus grand sacrifice qu'elle pût lui faire, dans le peu de disposition où elle se sentoit pour la retraite. C'étoit assez pour faire changer de sentiment à la Belle. Par cette adresse, la fausse Bretonne lui ôta l'entêtement du Convent; & l'amitié qu'elle lui juroit étant assez forte pour lui tenir lieu d'amour, elle commençoit à ne plus s'affliger, & à croire qu'elle pouvoit encore vivre heureuse, après avoir perdu son Amant. Deux mois se passerent de cette sorte, pendant lesquels ayant souffert qu'on

la consolât, elle devint plus traitable, & se rendit visible à la grille. Ses parens & ses amis qui l'y vinrent voir, la porterent tous à renoncer au Convent ; mais elle n'en voulut point entendre parler. Il eût fallu quitter sa chere Bretonne ; & les obligeantes marques de tendresse qu'elle en recevoit, lui avoient donné pour elle un si fort attachement, que la clôture ne lui avoit point déplû pour toute sa vie, si son Amie eût pû toujours s'en accommoder. Elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cette forte amitié; mais elle étoit bien éloignée de s'imaginer qu'elle venoit d'un penchant qui pût aller à l'amour. Tout se disposoit assez à faciliter ce que la fausse Bretonne avoit entrepris, quand elle trouva l'occasion d'en avancer le succès. La Belle s'étant expliquée un jour d'une maniere fort tendre, sur la

crainte qu'elle avoit qu'il n'arrivât quelque changement dans la fortune de l'une ou de l'autre, qui les mît dans la néceſſité de ſe ſéparer ; elle répondit qu'il y avoit déja quelque tems que la même crainte la tourmentoit, & qu'elle ne ſçavoit qu'un ſeul moyen de ſe garantir du malheur qu'elles avoient lieu d'appréhender. Ce moyen étoit, qu'elle avoit un frere, & qu'en l'épouſant, elle acquereroit une ſœur, avec qui elle pouvoit s'aſſurer de vivre toujours. Ce mot d'épouſer effraïa la Belle. Elle oppoſa, que quand même elle pourroit oublier ſi-tôt l'Amant qu'elle avoit pleuré, elle avoit fait voir depuis ce tems-là tant d'averſion pour le mariage, que la bienſéance ne ſouffriroit pas qu'elle démentît ſes ſentimens. L'adroite Bretonne ſe contenta de lui dire qu'elle ne demandoit rien, qu'on ne l'eût trouvée prête à exécuter, ſi elle eût eu un frere com-

me elle ; mais qu'elle seroit cependant fâchée de se voir heureuse, s'il lui en coûtoit la moindre contrainte. Quelques Pensionnaires qui survinrent, empêcherent que la chose n'allât ce jour-là plus loin. La Belle qui n'avoit effectivement aucun dessein de se marier, pria son Amie, qui reprit la même matiere dès le lendemain, de chercher un autre moyen de se voir toujours, ajoutant que celui qu'elle proposoit n'étoit pas si sûr qu'elle se l'étoit persuadé, puisqu'il arrivoit tous les jours mille changemens par le mariage, & que ce frere qu'elle voudroit lui voir épouser, étant capable de changer d'humeur, elles devoient craindre qu'il ne s'opposât un jour lui-même à leur union. C'étoit où la fausse Bretonne l'attendoit. Elle répondit qu'elle ne devoit rien craindre de ce côté-là ; que son frere & elle étoient jumeaux, qu'ils avoient

tous deux les mêmes inclinations, avec une très-grande ressemblance de traits, & que si elle étoit un peu satisfaite & de son cœur, & de son esprit, il n'y avoit rien qui dût l'arrêter, puisque c'étoit une autre elle-même qu'elle épouseroit. La Belle ne pût s'empêcher de dire en riant, que quoique ce fût un autre elle-même, cet autre elle-même ne s'expliquoit pas, & que peut-être il seroit dans des sentimens fort éloignés de ceux qu'elle souhaitoit qu'il eût. Alors l'ayant priée de se souvenir d'un Masque qui lui avoit fait une déclaration le jour que son Contrat fut signé, elle lui apprit que ce Masque étoit son frere; que tout ce qu'il lui avoit dit de son amour, & de la résolution de passer en Italie, étoit une vérité, qu'il étoit parti après lui être venu faire confidence de sa passion, comme à une sœur, pour qui il n'avoit jamais eu rien de caché; qu'il

s'étoit arrêté à Turin pour voir quelque fête qu'on y préparoit ; que pendant ce tems, le hazard l'avoit amenée dans le Couvent, où ayant connu qu'elle étoit en pouvoir de dispoſer d'elle, elle l'avoit mandé ſur l'heure à ce frere ; que charmé d'une nouvelle ſi peu attendue, il lui avoit recommandé ſes interêts, avec tout l'empreſſement que peut témoigner un un homme éperduement amoureux, & qu'il devoit arriver au premier jour, pour lui confirmer les aſſurances qu'elle lui donnoit. L'occaſion étoit ſi preſſante, que la Belle s'en trouva embarraſſée. Elle rougit, rêva quelque tems, & ayant enſuite aſſuré la fauſſe Bretonne de toute la reconnoiſſance qu'elle devoit à ſon amitié, elle lui dit qu'elle ne connoiſſoit point ſon cœur ſur autre choſe. Cette réponſe promettoit aſſez, & il y avoit lieu d'en être content. Dans ce mê-

me tems une parente de cette aimable personne étant sur le point de se marier, on la pria de se trouver à la nôce qui se devoit faire quelques jours après. Il devoit y avoir Bal & grande assemblée, & on étoit bien-aise qu'elle y parût. La Bretonne qui n'aspiroit plus qu'à la tirer du Couvent, ne manqua pas de lui faire voir combien cette occasion étoit favorable. Elle lui représenta que son frere devoit arriver de jour en jour; qu'ayant à le voir, il valoit mieux que ce fût par quelque rencontre qui seroit sans conséquence, que dans une visite de grille, où elle auroit peine à l'accompagner; & que comme ce seroit lui qui la chercheroit, sans qu'elle contribuât à cette entrevûe, il n'en pourroit tirer aucun avantage, si par malheur ses manieres ou sa personne ne lui plaisoient pas. Ce raisonnement satisfit la Belle. Il fut résolu qu'elle sortiroit le jour

qui préceda celui de la nôce. Elle sortit en effet, & son retour donna de la joie à toute la ville. La fausse Bretonne ne se dispensa de l'accompagner, qu'en lui promettant de l'aller trouver le lendemain, si elle vouloit lui envoyer un carosse. L'ordre en fut donné, dès qu'elle arriva, & on n'auroit pas manqué à l'exécuter, si on ne fût venu dire le soir à la Belle que son Amie avoit une autre voiture qui l'ameneroit chez elle, où elle pouvoit l'attendre, sans se mettre en peine d'aucune autre chose. Le Marquis s'étoit servi de cette précaution, parce qu'ayant à paroître pour ce qu'il étoit, il ne vouloit pas qu'on pût l'avoir remarqué en habit de fille. Son Valet de Chambre qu'il avoit fait avertir, lui tint un carosse prêt pour le lendemain. L'Abbesse qui crut que c'étoit celui qu'on avoit promis de lui envoyer, ne s'opposa point à sa sortie. Ainsi l'adroite

Pensionnaire s'échappa, sans que personne se fût apperçû de sa tromperie. Cependant la Belle qui attendoit la fausse Bretonne, s'impatientoit de ne la pas voir, & le jour ayant fini sans qu'elle parût, elle ne sçavoit que penser de n'avoir point eu de ses nouvelles. On se mit à table. L'assemblée fut grande, & le festin de la nôce des plus magnifiques. Le Bal succeda. La Belle n'y dansa pas moins que la Mariée, tout le monde s'empressant à lui marquer la joie qu'on avoit de la revoir. Elle venoit de se remettre en sa place, après s'être acquittée de quelque danse, quand elle apperçut un Masque à quatre pas d'elle, qui la regarda fixement sans lui rien dire. Il étoit dans le même ajustement, où elle avoit vû celui qui lui avoit fait une déclaration dans le dernier Bal. Elle ne l'eut pas plutôt remarqué, qu'un trouble secret commença de la fai-

ſir. La penſée quelle eut que c'étoit le frere de ſon Amie, la déconcerta. Elle jettoit les yeux un moment ſur lui, & les baiſſoit auſſitôt. Le Maſque n'étoit pas fâché de ce deſordre. Il en jouit quelque tems, & s'étant mis enfin aux pieds de la Belle, il lui demanda ſi elle ſe ſouvenoit d'un malheureux qui étoit parti déſeſperé, & qui revenoit le plus amoureux de tous les hommes. Je n'entrerai point dans le détail de leur entretien. Le Marquis, dont le maſque déguiſoit la voix, parla à la Belle de ce qu'on devoit lui avoir dit de ſa paſſion dans le Couvent, & il lui en fit lui-même une ſi tendre peinture, que quand elle n'auroit pas été déja prévenue favorablement pour lui, elle auroit eu peine à n'en être pas touchée. Il ajouta qu'il ſe tiendroit aſſuré de ſon bonheur, ſi elle étoit convaincue de la ſincérité de ſes ſentimens, puiſqu'ayant les mê-

mes traits que ſa ſœur, qui avoit eu l'avantage de s'en faire aimer, il étoit impoſſible que ſon viſage ne lui plût pas. En même-tems il ôta ſon maſque. On s'empreſſa auſſitôt à le regarder. L'ardeur avec laquelle il parloit avoit été remarquée, & donnoit envie de ſçavoir qui étoit le ſoupirant. On tomba d'accord de ſa bonne mine, mais perſonne ne le connut. Imaginez-vous combien la Belle demeura ſurpriſe. Elle s'étoit attendue à quelque reſſemblance de traits, mais elle ne put les voir tout-à-fait ſemblables, ſans être perſuadée que c'étoit ſon Amie qu'elle voyoit. Alors le Marquis lui avoua que ſa ſœur & lui n'étoient qu'une même choſe, & que ne ſçachant par qui lui faire parler dans le Couvent, & ne pouvant même s'aſſurer que ſur lui ſeul, de ce qu'il n'y avoit que lui ſeul qui pût bien exécuter, il avoit pris le deſſein de ſe dégui-

ſer

ser en fille. Il la conjura d'examiner à quoi il s'étoit réduit, & de juger de la force de son amour, & par ce qu'il avoit osé entreprendre pour être auprès d'elle, & par la respectueuse conduite qu'il avoit tenue, sous un habit qui pouvoit lui donner quelques privileges. La Belle demeura si interdite de tout ce qu'elle entendoit, qu'elle laissa parler le Marquis, sans songer à lui répondre. Mille choses lui passerent dans l'esprit tout à la fois, & ne doutant point après qu'elle y eut un peu refléchi, qu'il ne lui dît vrai sur le déguisement de son sexe, elle ne sçavoit si elle devoit se plaindre d'une entreprise qui l'eût exposée à la médisance si on l'eût pû découvrir, ou se louer des témoignages extraordinaires qu'il lui avoit donnés de sa passion. Enfin l'amour l'emporta. Le Marquis la pressoit de s'expliquer, & ne pouvant s'en défendre, elle lui dit, que

bien qu'il eût touché son cœur par surprise, il ne laissoit pas de l'avoir touché, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de rendre éternel ce qu'il avoit mérité par sa tendresse. Il fut charmé de cette réponse, & ayant entretenu la Belle jusqu'à la fin du Bal, il ne la quitta qu'après en avoir obtenu permission de venir le lendemain se déclarer à son pere. La qualité de Marquis, & les autres avantages de sa naissance, étoient trop considérables, pour ne lui pas répondre du succès de son amour. Le pere écouta la proposition avec plaisir, & vous jugez bien que la fille ne résista pas à ce qu'il voulut. Ainsi le mariage se fit, sitôt qu'on eut certitude que le Marquis étoit véritablement ce qu'il se disoit. Les Mariez rendirent visite à leur Abbesse quelques jours après. Il vous est aisé de vous figurer son étonnement, quand elle vit sa Pensionnaire Bretonne dans

le Marquis, époux de la Belle. Elle prit d'abord la choſe pour une plaiſanterie qu'on lui faiſoit. Mais enfin on lui conta toute l'avanture. Le Marquis auſſi généreux qu'il étoit honnête, l'empêcha de s'en fâcher, par un préſent qui diſſipa toute ſa colere. On prit parole de lui qu'il garderoit le ſecret; mais il ne l'a pas tenu ſi exactement, qu'il n'ait fait connoître à ſes amis ce que la poſſeſſion de ſa Maîtreſſe lui avoit coûté.

L'AMANT INFORTUNÉ.

L'Histoire que je vais vous raconter a quelque chose de si particulier, que je ne crois pas que vous ayez jamais oüi rien de semblable ; & on peut dire qu'Eugenio a été le plus heureux & le plus infortuné des Amans. Il avoit de la naissance, de l'esprit & du mérite ; mais la nature avoit été plus liberale envers lui que la fortune, puisqu'il n'avoit point de bien, & que l'Italie ne pouvoit gueres compter d'hommes mieux faits que lui. Il avoit l'air grand, la taille admirable, les jambes belles, les mains & les dents de même, les cheveux beaux & les yeux pleins d'un feu qui en inspiroit à tous ceux qui le regardoient. Voilà en vingt paroles de quoi faire un portrait de cent pages, si je

me voulois étendre sur les descriptions; mais quoiqu'elles soient à la mode, elles n'en fatiguent pas moins; c'est pourquoi je n'en ferai point, & j'empêcherai par ce moyen que le récit des avantures dont je dois vous entretenir, soit ennuyeux. La premiere avanture qu'il eut, fut à Naples, où, comme il alloit le soir voir une jeune beauté, il fut enlevé dans une ruë détournée par quatre hommes masqués qui le jetterent dans un carosse, dont il ne put reconnoître le Cocher, qui selon toutes les apparences étoit de la compagnie des autres, & n'étoit Cocher qu'en cas d'avanture. Eugenio fut à peine entré dans le carosse, qu'ils lui dirent qu'il ne devoit point faire de bruit, qu'ils ne l'enlevoient que pour son bien; qu'ils ne le meneroient pas hors de la ville, & que l'amour étoit l'auteur de tout ce qu'ils faisoient. Eugenio reçut ce compliment,

parce qu'il n'étoit pas le plus fort ; & qu'il ne pouvoit faire autrement, car il eût mieux aimé ne pas manquer au rendez-vous où il étoit attendu, qu'essuyer tous les inconveniens d'une avanture dans laquelle il n'envisageoit que des périls, quoiqu'il ne pût deviner au vrai pour quelle raison on l'enlevoit. Il fallut pourtant se laisser promener long-tems; car pour empêcher qu'il ne devinât où on avoit dessein de le mener, on lui fit faire plusieurs tours, & on attendit pour arrêter le carosse, que la nuit fût encore plus noire qu'elle n'étoit, lorsqu'on l'avoit jetté dedans : enfin après avoir fatigué les chevaux, on les fit arrêter à une petite porte qu'on ne laissa pas le tems à Eugenio d'examiner ; car il fut aussitôt enveloppé par les quatre hommes qui l'accompagnoient. Ils le firent passer par un escalier fort étroit, & qu'il crut être un escalier dérobé ;

il le monta ſans lumiere ; mais comme il étoit preſque porté par ceux qui le conduiſoient, il ne devoit point appréhender de ſe faire de mal. On le fit entrer dans une chambre où l'on apporta auſſitôt de la lumiere dans une lanterne ſourde. La chambre étoit très-richement meublée, ce qui lui fit croire qu'il étoit chez quelque grand Seigneur. Après lui avoir donné de la lumiere, on lui dit de ne pas faire de bruit, de ne point marcher, de ne point touſſer, & même de cracher ſi bas qu'on ne le pût entendre ; & pour l'obliger d'obſerver exactement tout ce qu'on lui recommanda, on lui dit que s'il manquoit à l'une de ces choſes, ſa vie n'étoit pas en ſûreté. On l'enferma après avoir achevé ces paroles ; & comme on n'avoit pas défendu à ſon imagination de s'occuper autant qu'elle le voudroit, elle lui donna un ſecours fort

fort étendu, & la fit promener sur mille choses differentes : il s'en représenta de fort agréables, il s'en fit un plaisir, mais il s'en figura aussi de fort chagrinantes ; il s'imaginoit à tous momens entendre ouvrir la porte, & tantôt il croyoit voir entrer une belle personne, & tantôt une vieille, ne se persuadant pas qu'une belle eût cru qu'il fût nécessaire de le faire enlever pour l'attirer chez elle, & sçachant que les vieilles en Italie en usent souvent de la sorte, lorsqu'elles sont devenues amoureuses de quelque jeune homme. Après avoir roulé ces pensées dans son imagination, & s'être arrêté tantôt à l'une & tantôt à l'autre, il lui prenoit tout à coup des frayeurs qui lui faisoient croire qu'il étoit découvert, & qu'il voyoit entrer un jaloux furieux le poignard à la main, pour se vanger sur lui de l'infidelité de sa femme. Ses craintes

durerent

durerent long-tems, car la nuit se passa sans qu'il entrât personne dans la chambre où on l'avoit mis; la lumiere même qu'on lui avoit laissée s'usa toute entiere, & pendant toute la nuit n'ayant osé marcher ni dormir, de peur d'être assassiné en dormant, il se trouva dans un cruel embarras. Le jour vint sans qu'il fût éclairci de son sort, & ce fut même encore une nuit pour lui; car toutes les fenêtres étoient si bien fermées, qu'il n'entroit pas le moindre rayon de lumiere dans la chambre. Il tenta plusieurs fois de les ouvrir, mais ne pouvant en venir à bout sans faire beaucoup de bruit, il n'osa poursuivre son dessein, & passa toute la journée dans les ténebres. Il fit ses efforts pour sortir par la cheminée; mais n'ayant pû faire réüssir cette entreprise, elle ne servit qu'à noircir ses habits, ses mains & son visage; il n'y fit pas de ré-

flexion, car il étoit au desespoir d'avoir passé une nuit & un jour entier sans avoir pû apprendre quelle seroit la fin de son avanture dont il auguroit très-mal. Il consultoit en lui-même ce qu'il devoit faire, lorsque sur la minuit il entendit doucement ouvrir la porte de sa chambre, & la refermer un moment après, sans avoir vû de lumiere; mais ce qui le surprit davantage, fut qu'il oüit marcher auprès de lui. Il crut alors qu'il étoit perdu, & voulut faire quelque bruit, mais il entendit une voix qui lui dit de ne rien craindre; puis il apperçut à la clarté d'une lanterne sourde qu'on ouvrit, deux de ceux qui l'avoient enlevé. La surprise qu'il leur causa fut grande, & ils penserent éclater, car il s'étoit tellement noirci dans la cheminée, & il étoit si peu connoissable, que de bonnes femmes l'auroient pris pour le Diable.

Après cette ſurpriſe dont le ſujet fut éclairci, on lui dit qu'un jaloux qui devoit aller à la campagne n'avoit point fait ce voyage, & que cela avoit été cauſe que la Dame dont il étoit aimé n'avoit oſé le venir trouver; qu'elle y ſeroit toutefois venue, ſi elle n'avoit craint de riſquer la vie de ce qu'elle aimoit, qu'elle préferoit à la ſienne propre. Ce compliment étoit accompagné d'une bourſe de trois cens piſtoles que l'on fit prendre à Eugenio. On lui recommanda après le ſecret, & on lui dit que ſi cette avanture étoit ſçûe, on le poignarderoit auſſitôt. Ceux qui étoient entrés dans la chambre lui banderent enſuite les yeux, & l'ayant fait ſortir du logis, le firent paſſer à pied dans pluſieurs ruës, & le laiſſerent dans le quartier le plus écarté du lieu où ils l'avoient mené. Son logis n'étoit pas loin de-là, il y fut auſſitôt, & y cauſa

beaucoup de joye, car on y étoit fort en peine de lui. Le lendemain au soir il fut au lieu où étoit son rendez-vous le jour qu'il avoit été enlevé, & après avoir fait plusieurs tours, il vit la jeune beauté qu'il aimoit, & qu'il avoit fait avertir de se trouver où il la devoit voir deux jours auparavant. La colere la fit plûtôt rendre que l'amour au lieu de l'assignation. Elle fit de grandes plaintes à Eugenio, lui dit qu'elle avoit été fort en peine de lui, & qu'elle avoit crû qu'il s'étoit trouvé embarrassé dans quelque méchante affaire, mais qu'elle avoit appris depuis qu'il étoit en bonne fortune. Elle ne sçavoit toutefois rien de ce qui s'étoit passé; mais ses Rivaux avoient malicieusement semé ce bruit, quoiqu'ils n'en fussent pas mieux instruits qu'elle. Eugenio s'en défendit fort; mais sa Maîtresse lui ayant demandé ce qu'il

avoit fait le soir qu'il avoit manqué au rendez-vous, & où il avoit été depuis, il se trouva fort embarrassé ; car la crainte & la reconnoissance l'empêcherent de dire la vérité ; de maniere que son trouble le fit passer pour infidele, & fut cause que cette beauté rompit avec lui. Quelque tems après il lui arriva une autre avanture ; & comme il étoit en Masque chez une personne où l'assemblée étoit grande, sa bonne mine lui attira les regards d'une Dame de la plus haute qualité, qui étoit masquée aussi-bien que lui ; elle ne le regarda pas long-tems, sans que son cœur sentît une émotion qui lui fit souhaiter de l'entretenir. Il le remarqua, car il entendoit fort bien le langage des yeux ; & s'étant aussitôt approché d'elle, elle laissa adroitement couler dans ses doigts une bague de deux cens pistoles, puis elle lui fit signe de la suivre. Ils tra-

verſerent une petite galerie aſſez obſcure, & monterent dans une des chambres du logis qui étoit ſur le derriere. A peine y furent-ils entrés, qu'on y amena une perſonne qui venoit de quitter l'aſſemblée, parce qu'elle ſe trouvoit mal. La Dame qui ſçavoit les détours du logis, en ſortit auſſitôt par un degré dérobé, & dit au Maſque qui étoit venu avec elle, de la ſuivre promtement. Il obéit à ſes ordres, & vola après elle, ce qui lui donna beaucoup de joye ; mais elle fut bien-tôt moderée, & la rencontre de ſon mari, qu'elle fit ſur ce petit degré, lui cauſa tant de trouble, qu'elle fut ſur le point de ſe perdre en ſe découvrant elle-même ; car ſon mari ne la reconnut point, parce qu'elle ne s'étoit pas habillée chez elle. Ces deux avantures lui cauſerent tant de frayeur, qu'elle rentra auſſitôt dans l'aſſemblée, de crainte d'une

troisiéme, dont elle appréhendoit de ne pas se tirer si heureusement. Elle pria même Eugenio de ne pas s'approcher d'elle, & quelque tems après elle sortit sans lui donner de rendez-vous ; de maniere qu'il eut la bague, sans avoir d'autres faveurs, & qu'il se vit deux fois sur le point d'être heureux, sans que par la bizarrerie de son sort il pût seulement sçavoir s'il avoit lieu de s'applaudir de ses conquêtes, & si celle dont il avoit charmé & le cœur, & les yeux, pouvoit tenir quelque rang parmi les Belles. Toutes ces avantures n'ayant point engagé le cœur d'Eugenio, qui ne pouvoit être amoureux de ce qu'il n'avoit point vû, il se laissa charmer aux attraits d'une jeune femme nommée Camille, dont toute la personne pouvoit inspirer de l'amour ; mais s'il en prit beaucoup pour elle, on peut assurer qu'elle n'en eut pas moins pour lui: il n'eut

pas long-tems sujet d'en douter, puisqu'elle lui fit sçavoir les moyens de venir la nuit chez elle: Elle lui donna la clef de la porte d'un jardin, dans lequel une des aîles de son logis répondoit. Il y avoit un balcon au premier étage de cette face de maison; & c'étoit par ce balcon qu'Eugenio devoit monter. Il se trouva dans le jardin à l'heure marquée; mais à peine fut-il au bout de l'allée qui étoit proche du balcon, qu'il apperçut un homme & une femme qui se promenoient; & comme il voulut se retirer du côté de la porte, il en fut empêché par les mêmes gens, qui prirent ce côté; de maniere qu'il fut obligé de prendre l'autre qui étoit le plus éloigné de la porte. Il fut long-tems sans pouvoir deviner qui étoient ceux qui se promenoient, & il s'imagina que c'étoit peut-être le mari de Camille qui se promenoit avec elle, & que cet-

re Belle n'avoit pû lui refuser de prendre le frais avec lui ; & le croyant dans un embarras égal au sien, il eût voulu être bien éloigné de celle qu'il cherchoit avec tout l'empressement imaginable. Enfin après avoir été long-tems dans ce doute, comme les nuits d'été ne sont pas si obscures qu'on ne puisse quelquefois discerner les objets, il reconnut que cet homme étoit le frere de Camille, & qu'il étoit avec une femme qu'il aimoit, & qui ne demeuroit qu'à deux portes de ce logis. Il eut de la joye de connoître qu'il s'étoit d'abord trompé ; mais elle ne fut pas si grande qu'elle auroit été, s'il n'eût point crû que ce rendez-vous empêcheroit le sien d'être aussi heureux qu'il avoit esperé. Pour surcroît de malheur, le tems qui paroissoit assez beau, se changea tout à coup ; il s'éleva un vent de pluie, qui fut peu de tems après suivi

d'une ondée si furieuse, que depuis long-tems on n'avoit point oüi dire qu'il fût tombé d'eau en si grande abondance. Le frere de Camille & sa Maîtresse vinrent se mettre à couvert sous le balcon, par lequel Eugenio devoit monter ; & ce malheureux Amant les voyant éloignés de la porte du jardin par laquelle il étoit entré, & que la pluie commençoit à percer ses habits, voulut sortir pour s'aller mettre à couvert ; mais il trouva cette même porte occupée par un Valet du frere de Camille, qui avoit eu ordre de s'y venir mettre en sentinelle, pour voir ce qui se passeroit & dedans la ruë, & dedans le jardin. Eugenio ayant ainsi trouvé le passage fermé, fut contraint de se retirer dans le jardin, & d'essuyer la pluie qui fut toujours très-grande pendant deux heures. Elle fut à peine cessée que le frere de Camille & sa Maîtresse sortirent de

dessous le balcon, & peu après du jardin. Eugenio tout trempé & tremblant de froid; car malgré la saison la pluie l'avoit d'autant plus rafraîchi, qu'elle avoit duré long-tems, qu'il l'avoit toute essuyée, que les nuits sont plus fraîches que le jour, & qu'il étoit légerement vêtu; de maniere qu'il étoit ce que l'on appelle mouillé jusqu'aux os, & que son habit étoit colé sur sa peau. Eugenio, dis je, étant dans cet état approcha du balcon; mais Camille ne lui ayant pas fait le signal qu'elle devoit faire, parceque l'heure du rendez-vous étoit passée, il résolut de s'en retourner. Il trouva la porte du jardin fermée; il ne s'en étonna point, parce qu'il avoit la clef. Comme le tems étoit couvert, & qu'il ne voyoit goute, il chercha long-tems la serrure, & en se baissant pour la chercher, le pied lui manqua, parce que la terre étoit graisse & toute trempée;

de ſorte qu'il ne tomba pas ſeule-ment, mais qu'il laiſſa tomber la clef, qui ayant donné contre la muraille, fut renvoyée dans une mare d'eau à quelques pas de-là. Eugenio la chercha pendant plus d'une demie heure, ce qu'il ne put faire ſans mettre ſes mains dans la boue. Il la trouva enfin, mais elle étoit ſi pleine d'ordure & de terre graſſe, qu'elle ne put ouvrir la porte. Ce dernier malheur penſa mettre Eugenio au deſeſpoir, car il apprehendoit que le jour ne vînt, & qu'on ne le vît des fenêtres du jardin de Camille. Cette crainte le fit réſoudre à paſſer par deſſus le mur; il tâcha d'en gagner le haut le mieux qu'il lui fut poſſible; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine. Quand il fut enfin parvenu où il déſiroit, & qu'il eut paſſé une jambe par-deſſus la muraille, il entendit du bruit dans la ruë, & entrevit pluſieurs perſonnes qui ve-

noient du côté par lequel il devoit descendre. Il voulut retirer sa jambe, & la coucher le long de la muraille; ce qu'il fit avec tant de précipitation, qu'il tomba dans le jardin. Il ne se fit pas grand mal, mais il se crota beaucoup, & ses cheveux & son visage ne furent pas moins remplis de bouë que son habit. Il étoit en cet état, on ne voyoit presque goute, étant croté jusqu'aux yeux, lorsqu'il entendit ouvrir une des fenêtres du logis; c'étoit le mari de Camille qui devoit partir de grand matin pour aller à la campagne, & qui regardoit si le jour commençoit à paroître. Il fut pendant plus d'un gros quart d'heure à la fenêtre, & durant tout ce tems Eugenio demeura dans la bouë, & n'osa se lever, de crainte d'être apperçu. Quand il crut qu'il s'étoit retiré, il se releva, mais ce ne fut qu'en tremblant, parce qu'il n'avoit point

oüi refermer la fenêtre, & qu'en effet le mari de Camille la laissa ouverte. Eugenio l'ayant remarqué, s'approcha de la muraille le plus doucement qu'il lui fut possible: Ce n'est pas qu'il appréhendât qu'on l'entendît marcher; mais il craignoit qu'on ne le vît remuer. Jamais homme ne fut plus embarrassé; car s'il craignoit d'être vû du mari de sa Maîtresse, il appréhendoit que ceux qui passoient dans la ruë (car le jour commençoit à paroître) ne le prissent pour un Volêur: Enfin après avoir quelque tems prêté l'oreille, il fut un moment sans entendre passer personne, & se servit de ce moment favorable pour escalader encore une fois la muraille, ce qu'il fit avec diligence, la crainte lui ayant donné des aîles: Il est vrai qu'il s'écorcha en beaucoup d'endroits, surtout du côté de la ruë, n'ayant pû le choisir comme il avoit fait celui

du jardin; ses habits furent aussi déchirés par quelques clous qui se trouverent à la muraille ; & le plâtre du mur s'étant attaché à la boüë dont ils étoient déja couverts, les rendit plus pesans, & acheva de défigurer ce misérable Amant, qui n'étoit pas connoissable. Il fut à peine à la moitié de la ruë, qu'il apperçut trois ou quatre jeunes hommes de sa connoissance. Cette rencontre le mit au desespoir ; car ces messieurs étant jaloux de sa bonne mine & de son mérite, il se doutoit bien que s'ils le reconnoissoient, ils ne manqueroient de faire de bons cōtes de lui ; ce qui fut cause que pour les éviter, il entra dans une porte qu'il trouva ouverte, & qu'il fut même jusqu'au fond de l'allée ; mais comme son malheur ne l'avoit pas encore quitté, il fut rencontré par le maître du logis, qui le voyant dans le misérable état où il étoit, crut

qu'il avoit dessein de le voler, & le maltraita fort de paroles ; & peut-être auroit-il poussé les choses plus avant, si un de ses fils qui étoit avec lui, ne lui eût dit que c'étoit un yvrogne qui avoit sans doute bû toute la nuit, & qu'il étoit si saoul, que ne se pouvant soutenir, il falloit qu'il se fût laissé tomber plusieurs fois dans la bouë, ce qu'il étoit aisé de remarquer à la maniere dont il étoit croté. Eugenio ne leur répliqua point, de peur de se faire reconnoître, & sortit aussitôt, croyant que les gens dont il apprehendoit d'être vû étoient passés : cependant pour surcroît de malheur ils étoient encore au même endroit, & s'étoient arrêtés pour attendre quelques personnes de leur compagnie. Eugenio fut extrémement surpris de les voir ; mais il le fut encore davantage, quand il vit que l'un d'eux s'avançoit devers lui : il ne sçavoit à quel dessein,

dessein, & croyoit avoir été reconnu, mais il se trompa ; car ce n'étoit que pour sçavoir de lui quelle heure il étoit. Cette demande ne laissa pas de l'embarrasser, & il craignoit que sa voix ne découvrît ce qu'il vouloit cacher. Il étoit toutefois sur le point de répondre, lorsqu'une horloge publique sonna. Celui qui s'étoit approché de lui compta les heures, & se retira sans lui rien dire davantage. Eugenio gagna ensuite la porte de son logis avec le plus de diligence qu'il lui fut possible. Il en avoit la clef; mais cependant il n'y entra pas si facilement qu'il croyoit; car étant revenu plus tard qu'il n'avoit dit, on l'avoit crû plûtôt de retour, & on avoit fermé les verrouils. Jamais desespoir ne fut égal au sien. Il n'osoit heurter, de peur que ceux qui demeuroient dans le même logis ne le vissent dans l'état où il étoit, & il ne sçavoit com-

ment se cacher des passans, parce que le jour commençoit déja à devenir grand. Il s'éloigna de la porte, & fut se mettre au coin d'une petite ruë, par laquelle peu de gens passoient, & d'où il pouvoit voir son logis. Il y fut environ une demie heure, après lequel tems il en vit sortir du monde. Il y entra & monta en un moment dans sa chambre sans être vû de personne. Il se reposa tout le jour & toute la nuit suivante, & quand il fut remis de ses fatigues, il commença à faire réflexion sur le plaisir qu'il auroit eu, si son rendez-vous n'avoit point été troublé; & sa passion s'étant réveillée, il résolut de tenter la fortune une seconde fois, & crut qu'il seroit plus heureux, qu'il prendroit mieux ses mesures, & que les élemens ne seroient peut-être pas to jours conjurés contre lui. Camille ayant sçû ce qui s'étoit passé, en eut beaucoup de cha-

grin, & son inquiétude avoit été grande la nuit du rendez-vous, parce qu'elle avoit apprehendé qu'il n'eût été découvert, & qu'elle avoit craint pour sa vie : mais enfin toutes ces craintes étant cessées de part & d'autre, & Camille n'ayant plus lieu d'apprehender que son frere eût de pareils rendez-vous avec sa Maîtresse, parce qu'elle étoit malade, en donna un second à Eugenio. Il ne manqua pas de s'y trouver à l'heure marquée : Il entra dans le jardin sans être vû de personne : il le traversa avec le même bonheur, mais il ne put parvenir si heureusement au balcon ; car étant sur le point d'y entrer, l'échelle de corde rompit. Il fit tout ce qu'il pût pour se retenir, mais il lui fut impossible, il tomba & se cassa la tête ; & s'il n'essuya pas tant d'accidens que l'autre fois, on peut dire que celui-là égala tous les autres. Ce mi-

sérable Amant fut obligé de s'en retourner, la rage dans le cœur, ne sçachant à qui se prendre de la cruauté de son sort. Camille ne fut pas moins affligée que lui; & cette avanture lui fut d'autant plus sensible, qu'elle apprehenda que ce malheureux Amant rebuté de tant de disgraces, ne craignît d'en essuyer encore de plus cruelles, s'il revenoit chez elle. Cette pensée la tourmenta quelque tems; & pour s'éclaircir de ce qu'elle apprehendoit, elle trouva le moyen de lui écrire, & de faire accompagner sa lettre de plusieurs sortes de confitures, & même d'une somme considérable, suivant la regle, qui veut qu'en amour, de quelque sexe qu'on soit, celui qui en a le plus donne à celui qui en a le moins. C'est ce que Camille marquoit à Eugenio; & elle lui disoit en même-tems que les difficultez ne devoient pas rebuter un Amant bien

passionné. Si elle eût sçû ce qui se passoit dans son ame, elle n'auroit pas eu de crainte de le perdre, & les assurances qu'il avoit de l'amour que Camille avoit pour lui, le fortifioient à tous momens dans le dessein qu'il avoit de tenter de nouveau la fortune. L'amour ne veut pas, disoit-il en lui-même, que je sois tout d'un coup heureux, & ses faveurs méritent bien d'être achetées par quelques peines; mais à moins que je ne sois le plus malheureux de tous les Amans, il ne m'en doit plus gueres faire essuyer. Depuis qu'il tient mon cœur sous les loix en faveur de Camille, il m'a fait entrer jusques dans son jardin; je suis ensuite venu jusqu'à son balcon; & si je retourne pour la voir, j'entrerai sans doute jusques dans sa chambre, & l'amour me rendra heureux à la troisiéme épreuve qu'il fera de ma constance. Eugenio s'étant ainsi lui-même per-

ſuadé par ſon raiſonnement, ne manqua pas dès que ſa ſanté fut revenue, de tenter pour la troiſiéme fois ſi la fortune lui ſeroit encore contraire. Il prit toutes les précautions imaginables, & elles ne lui furent pas inutiles, puiſqu'elles le firent heureuſement arriver juſques dans la chambre où il n'avoit encore pû parvenir. Ce fut alors qu'il ne douta plus de ſon bonheur, & qu'il crut avoir raiſonné juſte, en ſe perſuadant que l'amour ne le vouloit pas faire ſouffrir davantage. Il ſe repaiſſoit de ces belles imaginations, lorſque le mari de Camille qui vouloit tirer des papiers d'une armoire qui étoit dans la chambre, heurta à la porte. La ſurpriſe de Camille fut grande, elle ne répondit pas d'abord, & ne fut point ouvrir, ce qui fut cauſe que ſon mari heurta pluſieurs coups d'une maniere qui la fit trembler, & qui ſurprit fort Eugenio. L'em-

barras de Camille fut grand ; & elle n'auroit pû en sortir, si elle ne se fût souvenue d'une niche qui étoit derriere la tapisserie de la même chambre, & que son mari n'avoit jamais remarquée. Elle y fit cacher son Amant, puis elle fut ouvrir à son mari, qui se plaignit de ce qu'elle l'avoit fait attendre. Il étoit Italien, & c'étoit assez pour lui faire soupçonner quelque chose. Il n'en témoigna pourtant rien, mais ses actions le firent assez connoître. Il jetta les yeux partout avec un noir chagrin, qui marquoit ce qu'il avoit dans l'ame : Il entra même dans le blacon sans en dire la raison ; puis en ayant remarqué la clef à la porte, il le ferma à double tour ; & après avoir fait quelques tours dans sa chambre avec un pas précipité, & sans proferer une seule parole, il arracha brusquement, & avec un air chagrin la clef de ce balcon, & la mit dans

ſa poche. Camille ne fit pas ſemblant de le remarquer, & elle n'oſa même regarder ſon mari, de peur qu'il ne vît ſur ſon viſage des marques de l'état où elle étoit. Ce jaloux s'étant mis enſuite à regarder des papiers, y demeura plus de deux heures. Il dit pendant ce tems à ſa femme de s'aller coucher, ce qu'elle fit avec l'inquiétude qu'il étoit aiſé de s'imaginer. Quand il eut ceſſé de voir ſes papiers, il fut ſe coucher : Il ne trouva pas ſa femme endormie, c'étoit à quoi elle ſongeoit le moins ; car elle apprehendoit que ſon Amant ne touſſât, ou n'éternuât, & que ſon mari ne le découvrît par ce moyen ; elle en avoit une frayeur mortelle, qui ſe diſſipa un peu, lorſqu'il ſe vint coucher ; car l'inquiétude qu'elle avoit de ſçavoir que ſon Amant ne pouvoit ſortir la tourmentoit beaucoup, & elle ne pouvoit ſe perſuader que les ſuites de

cette

cette avanture pussent être heureuses. Si elle étoit inquiéte, Eugenio ne l'étoit pas moins. Il descendit de sa niche dès qu'il crut que chacun devoit être endormi dans le logis, & fut à la porte du balcon pour voir s'il l'ouvriroit, mais il lui fut impossible: il employa toute son adresse; & comme il ne voyoit goute, il fit beaucoup de bruit. Camille, à qui l'état où elle étoit, ne lui permettoit pas de dormir, ne put l'entendre sans un redoublement de frayeur, puisque si son mari l'eût entendu, c'étoit fait de sa vie & de celle de son Amant. Dès que le jour parut, il fut obligé de se remettre dans sa niche, de crainte que quelqu'un n'entrât dans la chambre où il étoit. Il eut beaucoup de peine à prendre cette résolution, & fut dix fois sur le point de se faire jour au travers du logis, & de sortir malgré ceux qui l'en pourroient empêcher, & dont

la plûpart étoient encore au lit. Il esperoit d'en venir à bout, & n'auroit pas manqué de tenter cette voie, s'il n'eût apprehendé, qu'après s'être échappé de la sorte, l'orage ne fondît sur Camille. Les choses s'étoient faites avec tant de précipitation, & Eugenio avoit eu tant de joie de se voir dans le balcon où il n'avoit pû arriver qu'après beaucoup de fâcheuses avantures, qu'il avoit oublié d'en tirer l'échelle de corde: Elle fut trouvée le lendemain par un estafier du mari de Camille, qui la porta à son Maître, & qui ne soupçonnant rien de la vérité, lui dit qu'il étoit venu la nuit des gens pour le voler, & qu'ils avoient laissé au balcon l'échelle de corde qu'il lui apportoit. Le jaloux feignit de le croire, mais il pensa toute autre chose, & ne douta presque plus de ce qu'il avoit soupçonné le soir auparavant, de maniere qu'il veilla

ſur toutes les actions de ſa femme, & que ne trouvant point de plus fidele eſpion que lui-même, il prit garde à tout ce qui ſe paſſoit dans ſon logis. Sa vigilance fut cauſe que de tout le jour Eugenio ne put quitter ſa niche; mais quand il en auroit pû ſortir, la porte du balcon étoit fermée, & quand même elle ne l'auroit pas été, il n'y avoit plus d'échelle de corde pour deſcendre. Jamais Amant ne ſe vit en pareil état: On ne pouvoit ni lui porter à manger, ni même lui parler; & le mari de Camille s'étant aſſis ſur une chaiſe, dont le dos étoit appuyé contre le pied de la niche répeta pluſieurs fois à ſa femme, que s'il trouvoit un homme chez elle, qu'il ſoupçonnât de l'aimer, il le tueroit à l'heure même, que ſes coups iroient juſqu'à elle; de ſorte qu'Eugenio n'oſoit ni touſſer, ni cracher, ni même reſpirer; & peut-être qu'il y ſeroit mort de

faim, de soif, de chagrin, & d'autre chose, si Camille n'eût trouvé le moyen d'avoir la clef du balcon. Elle la prit doucement la nuit suivante dans la poche de son mari, pendant son premier sommeil, & vint aussitôt l'ouvrir. Le tems pressoit, & il falloit nécessairement que Camille le refermât, qu'elle fût reporter la clef, & se remettre au lit; car elle auroit été perdue si son mari se fût réveillé. Tout ce qu'elle put faire, fut de donner un drap à Eugenio, qu'il noüa au balcon: il se laissa ensuite glisser le long du drap; mais comme il étoit trop court, il se laissa tomber, & se démit un bras. Il fut tellement rebuté de bonnes fortunes dont il n'avoit pas joui, qu'il résolut de ne se trouver jamais à de pareils rendez-vous. Camille de son côté fit serment de n'en plus donner; & elle apprehendoit tellement d'être surprise par son mari, qu'elle tint

sa parole, & ne fit plus sçavoir de ses nouvelles à Eugenio, qui n'eut plus d'empressement pour en apprendre. Quelques mois s'étant écoulés sans qu'il eût songé aux femmes, comme il étoit d'un âge qui ne lui permettoit pas de les oublier tout-à-fait, il eut quelque desir d'en voir; mais les dangers qu'il faut essuyer avec les femmes de bien qui ne sont pas tout-à-fait ennemies de la galanterie, lui firent peur; & comme il ne pouvoit songer sans frayeurs à ses dernieres avantures, il résolut d'aller chez quelques Courtisanes. Il s'en trouve beaucoup en Italie, qui ont du mérite, où plusieurs vont souvent pour avoir le plaisir de la conversation, & qui peuvent passer pour des *Virtuoses*. Eugenio ayant pris la résolution d'en voir, n'eut pas beaucoup de peine à contenter son envie, mais il fut malheureux à son ordinaire; car à peine fut-il

entré chez une, dont la beauté lui donna d'abord de l'amour, qu'il y eut un grand désordre, quoiqu'en Italie il arrive rarement du bruit dans ces lieux-là; de maniere qu'il en sortit comme il y étoit entré. Peu de tems après une femme de la plus haute qualité, & dont le bien surpassoit la naissance, devint amoureuse de lui; & son ardeur fut si violente, qu'elle la porta jusqu'à vouloir l'épouser. Il le souhaitoit ardemment pour l'interêt de sa gloire & celui de sa fortune; car quoiqu'elle ne pût passer pour laide, elle n'avoit rien qui le touchât. Cet attachement n'étant point du côté du cœur, il n'empêcha pas Eugenio d'aller voir chez une autre Courtisane, s'il seroit plus heureux qu'il n'avoit été du côté des femmes; mais son étoile ne vouloit pas que les choses fussent plus avant, même avec celles qui ne pouvoient passer pour de

bonnes fortunes ; & dans le moment qu'il entra chez cette Courtisane, la Dame de qualité qui le vouloit épouser passa devant la porte, & le reconnut. Il en eut tant de honte, qu'il ne poursuivit pas son chemin ; & craignant qu'une telle rencontre ne lui fît perdre sa fortune, il dit à cette Dame, qu'en causant avec un de ses amis, il étoit venu jusqu'à la porte où elle l'avoit vû, & qu'il n'avoit pas voulu entrer avec lui. Elle ne le crut pas d'abord, mais elle se laissa enfin persuader à ses raisons ; & l'amour qu'elle avoit pour lui augmentant tous les jours, elle lui donna une promesse de mariage. Les choses demeurerent quelque tems en cet état, & des interêts de famille empêcherent cette Amante de les pousser. Eugenio n'étoit encore heureux qu'en idée, lorsque son mauvais destin lui donna un Rival. C'étoit un jeune homme bien

fait, de qualité & des plus riches d'Italie; il fut aimé en peu de tems, & l'inconstante Maîtresse d'Eugenio l'ayant un jour fait venir exprès chez elle, lui offrit mille pistoles pour ravoir sa promesse. Il les refusa: Elle lui en présenta deux mille, il n'en voulut point. Ces refus ne lui firent point quitter son dessein; elle lui en offrit jusqu'à cinq mille, lui dit que s'il ne lui rendoit sur l'heure sa promesse, elle le feroit tuer avant de sortir de chez elle. Il n'en voulut rien croire, & se persuada, que puisqu'elle le pressoit d'accepter une somme si considerable, elle n'avoit pas résolu de se défaire de lui par une voie si sanglante, & que si elle étoit d'humeur à le faire tuer, elle l'auroit fait pour épargner les cinq mille pistoles. Il se fortifia d'autant plus dans la résolution qu'il prit de les refuser, qu'il fit réflexion sur tout ce qui lui étoit arrivé, & qu'il

avoit toujours été aimé des femmes, sans avoir jamais été heureux. Il voulut une fois en sa vie pousser une avanture à bout ; & croyant que cette derniere lui étoit très-avantageuse, il refusa de rendre la promesse de mariage ; mais on peut dire qu'il fut malheureux jusqu'à la mort, puisque son trépas suivit de bien près les derniers refus qu'il fit de rendre cette malheureuse promesse, qui bien loin d'être l'instrument de sa fortune, fut la cause de sa mort.

LES VAPEURS.

JE crois qu'il y a peu de gens dans cette compagnie, qui ne connoiſſent Burſinius ; & je crois même qu'il eſt connu de tout Paris : C'eſt un de ces eſprits de bon goût, qui rafinent ſur toutes choſes. Il y a peu de maiſons en cette ville plus agréables & mieux entenduës que la ſienne, tant pour les peintures, que pour les meubles, & ſa table qui fait par-tout du bruit, eſt eſtimée avec juſtice par tous les côteaux, & l'on n'y ſert rien qui n'ait été approuvé par les meilleurs goûts de France. Burſinius ayant tout ce qu'un homme de qualité peut ſouhaiter, & ne manquant point de plaiſirs, devint éperduement amoureux de la jeune Floriane, quoiqu'il ne fût pas d'une taille à faire croire qu'il

mouroit d'amour. On veut que les Amans ſoient maigres, & que les Rois de Théatre ſoient gros & gras ; & l'on ne peut s'imaginer qu'un homme frais, bien nourri & bien porclé, ſouffre en aimant autant qu'un autre ; ou ſes ſoupirs du moins ne font pas tant de pitié à celles qui croyent que les gros hommes peuvent être amoureux. Je ne ſçai ſi la jeune Floriane fut bien touchée de l'amour de Burſinius, & c'eſt ce que perſonne n'a jamais pû ſçavoir au vrai. Je ne la crois pas inſenſible, mais je doute qu'elle ſoit capable d'une grande paſſion. Elle eſt menue & de fort belle taille; elle a le teint beau,& le parler un peu gras. Tout cela plut à Burſinius, puiſqu'il l'aima, & qu'il lui rendit autant de ſoins, & lui donna autant de marques d'amour, que l'Amant le plus paſſionné auroit pû faire à une perſonne beaucoup au-deſſus de ſa qualité.

Les Vapeurs ausquelles elle étoit sujette, firent souvent passer à Bursinius de méchantes après-dînées. Jamais femme ne fut si tourmentée, & ne fut si sujette au caprice de ce mal: Il lui prenoit quelquefois des envies de rire si furieuses, qu'elle rioit des heures entieres, avec une impétuosité, qui ne se peut exprimer: Elle pleuroit ensuite de même, & rioit incontinent après avec le même éclat qu'auparavant. Elle avoit souvent des envies bizarres & ridicules, & il lui en prenoit de tant de sortes, que Bursinius crut que celle de le baiser lui prendroit un jour, & qu'elle l'embrasseroit avec autant de chaleur, qu'elle en montroit pour toutes les choses qu'elle souhaitoit dans la violence de son mal. Cet Amant rempli de cet espoir, lui disoit souvent qu'il attendoit ce bienheureux moment, afin de lui en faire naître l'envie,

& elle lui répondoit en riant qu'il pouvoit esperer, & que ce qu'il souhaitoit arriveroit peut-être. Ce fut ce qui l'obligea d'être souvent témoin de tous les caprices de son mal ; & voici ceux qu'il a essuyés le dernier jour qu'il l'a vûe. Comme elle causoit avec lui auprès de son feu, & qu'elle étoit dans un sérieux le plus grand du monde, il lui prit tout d'un coup envie de fouetter sa fille, quoiqu'elle n'eût rien fait qui méritât ce châtiment. Bursinius qui ne vouloit empêcher aucune de ses envies, la laissa faire. Quand celle-là fut satisfaite, il lui en prit une autre ; & le Laquais de Bursinius étant venu rendre réponse à son Maître d'un message où il l'avoit envoyé, elle dit qu'elle avoit un desir furieux de le battre. Bursinius lui commanda de souffrir les coups de Floriane, & elle le battit avec des élats de rire, qui se faisoient entendre par tout

le logis ; & le pauvre garçon se seroit retiré fort mal satisfait, si son Maître ne lui eût payé les coups que Floriane lui avoit donnés. Ne vous prendra-t-il point bientôt envie de me baiser, dit-il à cette Belle, dès que son Laquais fut sorti de sa chambre ? Vous trouverez de quoi vous satisfaire, & j'ai des jouës assez fraîches & assez belles qui pourront vous contenter. Cela n'est pas si éloigné que vous le pensez, lui repartit-elle ; mais il faut auparavant que je contente une envie qui me vient de prendre, & que quelque chose de gras, de douillet, & de potelé s'en ressente. Comme elle regardoit ses mains en proferant ces paroles, il crut qu'elle les vouloit baiser ; mais ce n'étoit rien moins que cela. Un moment après elle fit rougir les pincettes, sans témoigner qu'elle eût aucun dessein, & sans même que Bursinius s'en apperçût, puis

regardant ses doigts blancs & potelés avec une attention extraordinaire, elle les pressa tout à coup avec les pincettes. Il fit un cri épouvantable, & se leva avec tant de fureur, qu'il fit non seulement tomber son siége, mais encore une petite table qui étoit auprès de lui. Jamais homme ne témoigna plus de colere, & ne jura avec plus de justice. Il ne fit pas un long séjour dans la chambre de Floriane après cette avanture, & depuis ce temslà, il ne l'a point revûe, ni parlé d'elle; ce n'est pas qu'il l'ait oubliée; car il s'en souviendra plus long-tems que s'il en avoit obtenu toutes les faveurs que son amour auroit pû desirer.

LA DUPE.

TOus les hommes ne sont pas d'une même humeur: les uns veulent amasser du bien jusques au dernier moment de leur vie, sans se donner jamais le plaisir d'en jouir; & les autres veulent se reposer après en avoir acquis. Thibaut fut de ces derniers, & s'il ne renonça pas tout-à-fait au trafic qu il faisoit, du moins ne voulut-il plus se donner tant de peine. Il faisoit son séjour ordinaire dans une Ville fort marchande, qui n'étoit éloignée de Paris, que de quinze ou vingt lieuës. Il y vint un jour voir un de ses parens nommé Gilet, en qui il avoit grande confiance: il lui dit qu'il avoit résolu de prendre une fille de Paris, & que pourvû qu'elle lui plût, il ne regarderoit pas si elle avoit du bien, ou

ou non, en ayant assez pour lui & pour elle. Il fit plus, il dit à ce parent qu'il ne vouloit prendre une femme que de sa main, & le pria de lui en chercher une. Gilet lui promit qu'il le feroit, & l'assura même qu'il lui rendroit bien-tôt réponse. Il ne l'eut pas plûtôt quitté, qu'il fut trouver une fille de sa connoissance, nommée Lucie, qui lui avoit souvent fait plaisir, ainsi qu'à beaucoup d'autres, & que le son d'un Louis rendoit assez traitable. Il demeura d'accord avec elle de beaucoup de choses pour tromper son parent; & que loin de lui laisser prendre la moindre faveur, elle ne lui donneroit pas seulement lieu d'en esperer. Il convint aussi avec elle de ce qu'il lui donneroit chaque jour qu'il l'employeroit, outre les collations qu'elle recevroit de Thibaut: le tout à condition qu'elle lui rendroit tous les presens que cet Amant lui

feroit, s'il ne lui en laissoit quelqu'un de son bon gré. Ces précautions furent encore plus loin, & il fit aussi prix avec une vieille nommée Marine, qui devoit passer pour la tante de Lucie. Toutes ces mesures étant prises de la sorte, il fut chez Thibaut, & lui dit qu'il lui avoit trouvé une Maîtresse, qui étoit très-belle, qui avoit de l'esprit, & qui pouvoit passer pour un exemple de vertu. Il ajouta à tout cela qu'elle n'avoit point été nourrie dans un esprit de coquetterie, & que les Galands ne lui en avoient pas conté, parce qu'elle avoit une belle-mere qui l'avoit empêchée de voir le monde, ne voulant pas qu'elle fût mariée, de peur de voir sortir de l'argent de chez elle, & que le pere avoit donné dans les sentimens de sa femme, autant par avarice que par complaisance. Vous pouvez juger par-là, poursuivit-il, que la

fille aura du bien ; & lorsque vous n'en cherchez pas, vous en rencontrerez, avec de la beauté & de l'honneur. La difficulté, continua le même, est de la pouvoir voir facilement ; mais j'y ai déja pourvû : On ne la laisse aller que chez une de ses tantes, parce qu'elle est d'une probité reconnue, & que sa belle-mere croit qu'elle est dans ses interêts. Cette tante, ajouta-t'il, est depuis long-tems de mes amies, & je l'ai déja gagnée en lui faisant connoître qu'elle procureroit le bien de sa niéce ; de maniere que par son moyen nous la pourrons voir avec elle, toutes les fois que nous voudrons. Thibaut fit mille remerciemens à son parent ; il l'embrassa, & lui dit qu'il reconnoîtroit ce service : ensuite il lui demanda quand il pourroit voir Lucie. Comme je prévoyois votre impatience, repartit Gilet, j'ai fait une partie pour aller de-

main promener à Saint Cloud ; & j'ai marqué à la tante le lieu où nous irions la prendre , elle ne manquera pas de s'y rendre avec ſa niéce ; c'eſt maintenant à vous, pourſuivit-il , à faire le reſte , vous êtes en beau chemin , & je crois que je n'ai rien oublié pour vous ſervir. Thibaut en demeura d'accord , & donna les ordres néceſſaires pour la voiture du lendemain. Chacun étoit trop intereſſé dans cette affaire , pour manquer au rendez-vous : ils s'y trouverent tous le jour ſuivant , même avant l'heure qui avoit été marquée. Thibaut fut fort ſatisfait de Lucie ; il la trouva belle , il lui trouva même de l'eſprit , ſon humeur lui parut agréable, & il avoüa à Gilet que tout répondoit à la peinture qu'il lui en avoit faite. Quant à Lucie , il lui parut propre pour ce qu'on avoit deſſein d'en faire , & elle trouva qu'il avoit toute l'encolure

d'une dupe. A peine fut-on arrivé à Saint Cloud, que l'on fit collation; on fut ensuite à la promenade, puis on revint souper. Le repas fut magnifique, & Thibaut n'épargna rien. Quand la fausse tante eut bien mangé, & que Gilet & Lucie, qui ne s'en étoient pas moins bien acquittés qu'elle, lui eurent fait signe qu'il étoit tems de partir; elle dit à Thibaut qu'il étoit heure de s'en aller, & que si elle remenoit sa niéce si tard, on ne la lui confieroit plus une autre fois. Ces paroles furent des ordres absolus: il fallut partir un moment après, & même ordonner au Cocher de faire diligence; ce qu'il fit au grand regret de Thibaut, qui trouva le chemin bien court. Comme il étoit nuit quand on fut arrivé à Paris, les complimens ne furent pas longs, la fausse tante feignant toujours d'être fort pressée de remener sa niéce. Elle dit adieu dès

qu'elle fut descendue du carosse, & Gilet se chargea de prendre les paroles de part & d'autre pour la premiere entrevûe. Thibaut en fut satisfait, & se retira seul dans sa chambre pour avoir le plaisir de songer à Lucie, sans que ses pensées fussent interrompues. Je suis bien heureux, dit-il en lui-même, dès qu'il se fut enfermé, d'avoir fait une rencontre qui m'est si avantageuse : je suis aimé d'une fille de Paris; mais d'une fille sage, belle & jeune; d'une fille d'honnête famille, & qui même doit avoir un jour du bien. Après s'être ainsi applaudi de son choix, & s'être lui-même félicité sur son bonheur, il se mit au lit; mais ayant toujours conservé l'idée de sa chere Lucie, il y rêva long-tems avant de s'endormir : puis ayant été forcé de se rendre au sommeil, il crut encore la voir en dormant; mais ne l'ayant point trouvée auprès de lui en se

réveillant, il fut revoir son parent dès qu'il fut habillé ; il lui ouvrit toute son ame, & lui fit connoître qu'il étoit le plus plus amoureux de tous les hommes : puis il le conjura de renouer au plûtôt quelque autre partie, afin qu'il pût dire à Lucie tout ce qu'il sentoit pour elle ; ce que Gilet lui promit. Il n'eut pas de peine à tenir sa parole, & ils firent plusieurs promenades pareilles à celle de Saint Cloud. Ils virent même tous les divertissemens publics, & furent souvent à l'Opera & à la Comedie ; mais on ne manqua pas de faire bien valoir à Thibaut toutes ces parties. On affecta de prendre mille précautions pour y aller ; Lucie ne sortit que masquée & entourée d'une cape, tant elle craignoit, disoit-elle, d'être reconnue de quelqu'un qui le fût dire à son pere, ou à sa belle-mere. Elle appréhendoit en effet d'être vûe, mais c'étoit de ceux

qui la connoissoient trop bien, & qui en découvrant qui elle étoit, auroient rompu tous les desseins qui étoient si-bien concertés entre Gilet, la vieille & elle. Pendant que durerent tous les festins, les promenades & autres divertissemens, Thibaut fit souvent de petits presens à sa Maîtresse, & lui donna force rubans, gants & éventails; mais ce n'étoit pas le compte de Gilet, qui sçavoit le bien de son parent, & qui en vouloit tirer autre chose: c'est pourquoi il lui dit un jour qu'il ne suffisoit pas d'avoir donné à Lucie beaucoup de galanteries, dont le souvenir se perdoit à mesure qu'elles s'usoient; qu'il lui falloit faire un présent considerable qui durât long-tems, dont le prix marquât la grandeur de sa flamme, & que Lucie pût garder pour l'amour de lui. Thibaut donna dans ce panneau, & dit qu'il lui feroit présent d'une

bague

bague de trente Louis. Gilet lui dit que ce n'étoit pas assez, & qu'il falloit du moins qu'elle fût de cinquante. Thibaut étoit amoureux, & ce fut assez pour le faire souscrire sans peine à ce que son parent vouloit. Dès qu'il eut consenti d'acheter un diamant de cette somme, Gilet ne lui laissa pas perdre de tems, il le mena chez un Orfévre, & fit dans le même jour acheter & donner la bague. Lucie ne manqua pas de la lui rendre, ainsi qu'ils en étoient convenus, & Gilet lui fit un présent de trois Louis, quoique ce ne fût point un article de leur traité. Quelques jours après que Thibaut eut fait cette liberalité, il fut obligé de partir pour aller en son pays, où ses affaires l'appelloient : il en eut du chagrin; mais le bien pour être conservé, ne demande pas moins de soin qu'une Maîtresse; & cet Amant passionné ne put se dispenser de son

voyage : mais afin que ſa Maîtreſſe ſe ſouvînt de lui pendant ſon abſence, il laiſſa un fonds à Gilet, pour lui envoyer tous les jours un bouquet de ſa part. Il ne ſe contenta pas de cela, il lui envoya pluſieurs préſens de la campagne, & ne conſerva preſque rien de tout ce qu'il avoit de rare chez lui. Lucie ne manquoit pas de le remercier ſouvent par des lettres obligeantes que Gilet lui faiſoit, & qu'elle copioit après pour les envoyer à cet Amant. Comme il eſt peu d'affaire dont on ne vienne à bout avec le tems, celles de Thibaut finirent ; & il ne les eut pas plûtôt terminées, qu'il manda à ſa Maîtreſſe & à ſon parent, qu'il étoit ſur le point de partir pour les aller trouver. Gilet ne ſouhaitoit pas ce retour ; il craignoit qu'il ne preſſât les affaires de ſon mariage, & qu'il ne découvrît enfin qu'il l'a-

voit dupé. Il étoit satisfait de ce qu'il avoit tiré de lui, il n'en souhaitoit pas davantage; mais il falloit une conclusion à la piece qu'il avoit jouée, & il étoit bien embarrassé comment il la pourroit trouver. Il y rêva long-tems; puis il demeura d'accord avec Lucie qu'elle iroit loger dans un quartier éloigné, où elle se contenteroit de recevoir compagnie sans sortir de chez elle, de peur que Thibaut ne la rencontrât : elle en demeura d'accord, & il se chargea du reste, & se promit de se défaire bien-tôt de son parent, & de le renvoyer en son pays. Ayant résolu tout ce qu'il avoit à faire & à dire, & pris toutes ses mesures & toutes ses précautions, il attendit avec tranquillité le retour de cet Amant, qui n'aspiroit qu'à voir sa flamme récompensée. Thibaut ne tarda pas longtems, & arriva chez son parent un

ſoir qu'il donnoit à ſouper à deux ou trois de ſes plus particuliers amis, à qui il avoit confié le ſecret de la piece qu'il avoit faite. Gilet ne l'eut pas plûtôt vû entrer, qu'il fit un grand ſoupir, & fut au-devant de lui avec un air triſte ; il tenoit ſon mouchoir, dont il couvrit une partie de ſon viſage, comme s'il eût eſſuyé ſes larmes. Thibaut fut ſurpris de le trouver ainſi accablé de douleur, & lui en demanda auſſi tôt la cauſe. Vous ne ſerez pas moins triſte que moi, lui répondit Gilet, dès que vous aurez appris ce qui me fait pleurer, & que vous ſçaurez que la pauvre Lucie . . . . . il n'acheva pas ſon diſcours, & pouſſa deux ou trois ſoupirs ſans rien dire davantage. Thibaut ne ſe doutant pas tout-à-fait de ce qu'il avoit à lui dire, le preſſa de ne le point faire languir, & & d'achever promptement de lui apprendre quel malheur il lui étoit

arrivé, & si cette infortune n'avoit point alteré sa santé. Elle est morte, lui répondit Gilet; elle est morte après avoir été seulement vingt-quatre heures malade. Ces paroles surprirent tellement Thibaut, qu'il ne répondit rien ; l'excès de la douleur qui le saisit tout-à-fait, l'empêcha de la sentir ; il s'évanouit & se laissa tomber sur un siege qui étoit auprès de lui. On lui jetta aussi-tôt de l'eau, & quelque tems après il revint un peu ; mais ce fut pour mieux sentir son mal, & pour rentrer dans un pire, puisqu'il fit réflexion sur la perte qu'il croyoit avoir faite. Sa douleur ayant éclaté pendant deux heures, il demeura si abbatu, que chacun le pressa de se mettre à table pour souper, de peur qu'il ne retombât en foiblesse : il s'y laissa entraîner, il mangea d'abord assez bien, parce que pour faire plus de diligence, il n'avoit fait en chemin qu'un

fort leger repas ; peut-être aussi qu'il mangeoit de rage, sans sçavoir ce qu'il faisoit. Il n'auroit pas été le premier ; & si la douleur empêche de goûter ce qu'on mange, elle ne laisse pas de faire quelquefois bien manger. Gilet & ses amis voyant qu'il avoit trop bon appetit, voulurent se donner du plaisir : ils lui parlerent tous de Lucie, & de ce qui s'étoit passé à sa mort ; de maniere qu'à chaque morceau qu'il vouloit porter à sa bouche, chacun lui disoit quelque chose pour le lui faire quitter : l'un lui racontoit ce qu'elle avoit dit de lui en mourant ; un autre lui juroit qu'elle n'avoit eu du regret à mourir, que parce qu'elle ne le verroit plus ; un autre lui faisoit de sa part un adieu plein de tendresse : & chacun prenoit plaisir à rouvrir ses playes chaque fois qu'il vouloit ouvrir la bouche pour manger. Le souper finit de la sorte ; & quand les autres eurent bien bû

& bien mangé, & que la nape fut levée, ils lui dirent que loin de s'affliger comme il faisoit, il devoit songer à faire faire un service pour Lucie. Il répondit que c'étoit son dessein, & les pria de faire tout préparer, parce qu'il étoit trop affligé pour donner lui-même de pareils ordres ; ils se chargerent & de ce soin & de sa bourse ; & toute la peine qu'il eut, fut de se trouver au lieu où l'on avoit tout fait préparer, au jour & à l'heure dont on étoit convenu. La premiere chose qu'il remarqua fut une tenture noire ; elle blessa d'abord ses yeux : il dit que c'étoit faire un outrage à Lucie, qu'elle étoit morte fille, & que par cette raison il falloit une tenture blanche. Il en fit mettre une, & sans se payer d'aucunes raisons, il fit attendre la compagnie jusqu'à ce qu'on eût changé de tenture. La cerémonie étant achevée, Gilet lui dit que c'étoit la coutume

de prier à dîner les plus proches parens, & les plus particuliers amis; qu'il en avoit arrêté une douzaine seulement, & qu'il croyoit qu'il ne l'en dédiroit pas. Cet Amant dolent approuva ce qu'il avoit fait, & les mena chez un Traiteur, où on n'a jamais tant mangé sans rire, quoiqu'on n'en eût jamais tant eu d'envie; mais les larmes de Thibaut en empêcherent, & c'étoit trop que de rire tout haut de lui en sa présence, en mangeant son bien si mal à propos. Gilet n'en demeura pas là; & sçachant que les finances de son parent n'étoient pas épuisées, il lui dit que pour chasser la mélancolie où la mort de Lucie l'avoit plongé, il devoit se divertir, & qu'il vouloit avoir soin de lui chercher des promenades autour de Paris. Thibaut se laissa vaincre, & Gilet le mena voir à ses dépens tout ce qu'il y avoit de belles Maisons de plaisance à dix lieuës à la ronde. Lu-

cie cependant, qui s'étoit toujours divertie chez elle ſans oſer ſortir, ayant eu une affaire preſſée, & qui lui importoit beaucoup, ſortit un ſoir en écharpe, & regardant de tous côtez en marchant, ſi elle ne verroit pas Thibaut, afin de le fuir; ce qu'elle faiſoit pour l'éviter, fut cauſe que ſes yeux rencontrerent les ſiens, comme il revenoit un ſoir de la promenade. Il fit un grand cri, & dit à Gilet ce qu'il croyoit avoir vû. Lucie de ſon côté croyant avoir été reconnue, tourna le coin d'une rue dont elle étoit tout proche, avec tant de précipitation, que Thibaut ne ſçachant ce qu'elle étoit devenue, crut n'avoir vû qu'un fantôme. Gilet le confirma dans cette penſée, & lui dit que l'idée qu'il en avoit toujours conſervée depuis ſa mort, lui avoit fait croire qu'il l'avoit vûe; de ſorte que Thibaut crut s'être trompé. Cette avanture réveilla ſa douleur

qui commençoit à diminuer ; & ce pauvre Amant dupé retomba dans son premier chagrin. Un jeune homme de ses amis particuliers, & qui n'étoit ni de la connoissance ni de l'intrigue de Gilet, le voyant dans une mélancolie inconcevable, résolut de faire ses efforts afin de l'en tirer ; & pour cet effet lui proposa d'aller passer une après-dînée chez quelques Demoiselles. Il rejetta cela bien loin, & son ami ne l'en pressa pas davantage ce jour-là. Il retourna à la charge une seconde fois, & fut un peu moins mal reçû que la premiere ; & la troisiéme fois qu'il lui parla, Thibaut se laissa entraîner. Comme ils ne vouloient pas être vûs, ils allerent d[illegible]n quartier éloigné, & le hazard voulut qu'on les menât justement dans le lieu où étoit Lucie. Son embarras fut aussi grand qu'il est aisé de se l'imaginer. Dès qu'elle apperçut Thibaut, elle ne

voulut pas lui laisser le tems d'ouvrir la bouche, & de lui marquer sa surprise : & comme on la faisoit passer dans le lieu où elle étoit pour une jeune fille de Picardie, arrivée depuis trois ou quatre jours, elle parla d'abord à Thibaut, avec un accent si Picard, qu'il ne trouva aucun rapport entre sa voix & celle de Lucie : son étonnement fut si grand, qu'il ne sçut d'abord que croire, ni que dire ; & il seroit toujours demeuré dans le doute où il étoit, s'il n'eût découvert dans la chambre quelques hardes qu'il avoit données à Lucie, & que Gilet n'avoit pas trouvées assez considerables pour les prendre, suivant l'accord qu'ils avoient fait entr'eux. Thibaut eut alors quelque soupçon qu'il avoit été trompé, il s'emporta & fit du bruit. On ne lui laissa pas le tems d'en faire long-tems ; des braves qui étoient dans le même logis l'en empêcherent, & l'auroient mal-

traité, si Lucie ne les avoit priés de n'en rien faire. Il s'en retourna tout furieux chez Gilet pour se plaindre de lui, & lui apprendre tout ce qui s'étoit passé; mais il en étoit déja instruit, & dès qu'il étoit entré chez Lucie, elle lui avoit envoyé dire l'avanture qui lui étoit arrivée, afin qu'il prît des mesures pour réparer ce malheur, & pour répondre à ce que Thibaut lui diroit. Il ne manqua pas aussi de reparties, & dès qu'il lui eut parlé, il le traita de visionnaire: il lui dit que Lucie n'étoit que trop assurément morte, & lui fit voir une fausse lettre qu'il venoit de faire écrire, par laquelle la tante supposée lui mandoit que sa niéce venoit de rendre les derniers soupirs. Thibaut lui objecta la ressemblance qu'il avoit trouvée entre la personne qu'il avoit vûe & Lucie; mais Gilet ne manqua de fameux exemples pour lui prouver qu'il y avoit

beaucoup de personnes qui se ressembloient. Thibaut n'en pouvant pas disconvenir, fut embarrassé, & dit qu'il n'étoit pas encore convaincu, à cause qu'il avoit vû beaucoup de hardes qu'il avoit autrefois envoyées à Lucie. Gilet lui répondit qu'on n'emportoit rien à l'autre monde, & qu'il falloit bien que ces hardes eussent été vendues: & pour vous montrer, poursuivit-il, qu'il est vrai qu'on en a vendu, c'est que j'en ai acheté moi-même. En achevant ces paroles, il lui en montra de celles que Lucie avoit rendues, suivant le traité qu'ils avoient fait ensemble. Toutes ces preuves de la mort de Lucie étant d'autant plus convaincantes qu'elles sembloient n'avoir point été préparées, Thibaut ne douta plus qu'il ne se fût trompé & résolut de retourner en son pays, & de quitter un lieu où tant de choses renouvelloient tous les jours ses douleurs,

en le faisant ressouvenir d'une personne qu'il avoit cherement aimée. Il se tint parole à lui-même, & partit comme il l'avoit résolu. Peut-être seroit-il encore demeuré, si Gilet eût fait jouer quelques ressorts pour l'arrêter; mais comme il n'y avoit plus rien à gagner avec lui, il consentit à son départ. Le retour de Thibaut en son pays, donna pleine liberté à Lucie de se promener par toute la ville. Gilet ne l'en empêcha point, & cessa même de la voir tout-à-fait, étant devenu amoureux d'une personne à qui il donna tout son tems. Lucie en eut du dépit, parce qu'elle ne tiroit plus rien de lui; & ce malheur la fit résoudre de tenter une entreprise des plus hardies. Elle fut avec un de ses amis & sa fausse tante, jusques dans la ville où Thibaut demeuroit. Elle se cacha dans une Hôtellerie, & donna de si bonnes instructions à son ami, qu'il trou-

va moyen de lui parler, sans lui dire qu'il le cherchoit. Il fit tomber la conversation sur le plaisir qu'il y avoit de demeurer à Paris, & lui demanda s'il ne feroit pas bien-tôt ce voyage. Thibaut soupira; & se voyant pressé d'en dire le sujet, il raconta toutes ses amours avec Lucie, & fit connoître qu'il l'aimoit encore aprés sa mort. L'ami de cette adroite personne qui n'en vouloit pas sçavoir davantage, se retira après avoir été instruit de ce qu'il souhaitoit d'apprendre. Lucie ayant été ainsi informée de ce qui se passoit à son avantage dans le cœur de Thibaut, lui fit dire par le même ami qu'elle n'étoit pas morte, & qu'elle l'avoit exprès envoyé pour sçavoir si elle en étoit encore aimée ; & que puisqu'elle avoit connu qu'il lui étoit toujours fidele , elle l'avoit chargé de lui apprendre des choses qui le surprendroient : il lui dit ensuite que

Lucie avoit découvert que Gilet étoit son Rival; que c'étoit par cette raison qu'il lui avoit fait croire qu'elle étoit morte, & qu'elle en avoit des preuves qu'elle lui feroit voir. Il ajoûta à toutes ces choses que Lucie l'aimoit avec tant d'ardeur, que si elle en étoit aimée de même, elle quitteroit Paris pour l'aller trouver avec sa tante & un de ses parens qu'elle avoit gagné. Toutes ces choses suprirent tellement Thibaut, qu'il ne sçavoit s'il les avoit entendues, ou s'il les avoit rêvées : il se les fit répeter, & fit ensuite plusieurs réflexions. Il trouva que Gilet avoit fait mourir Lucie en peu de tems, sans lui avoir mandé des nouvelles de sa maladie. Si cet article-là étoit contre Gilet, il en trouvoit un autre qui étoit à son avantage. Quelle apparence, dit-il en lui-même, qu'il soit amoureux de Lucie, puisque c'est lui qui me l'a fait voir,

&

& m'a conseillé de l'aimer ? J'en demeure d'accord, reprit-il en lui-même, mais on n'aime pas toujours à la premiere vûe : il peut avoir pris de l'amour pour elle depuis qu'il a voulu que je l'aimasse, & cela n'est pas sans beaucoup d'exemples: Mais continua-t-il encore en lui-même, je l'ai trouvée dans un lieu, où celles qui ont un peu de vertu ne se rencontrent pas; mais se répondit-il aussitôt à lui-même, elle n'auroit pas la hardiesse de vouloir venir ici me trouver, si cela étoit véritable : il faut bien que je me sois trompé, & que l'idée que j'en conservois m'ait fait prendre pour elle une personne qui avoit seulement un peu de son air : Il faut que je la voye, puisqu'elle vit encore, & qu'elle a des preuves qui m'empêchent de douter du tour que mon perfide parent m'a joué. Après avoir fait toutes ces réflexions, il conjura celui-qui

l'étoit venu trouver de la part de Lucie, de la faire venir, & lui donna une lettre, par laquelle il lui demandoit, que sans des affaires de la derniere conséquence, il seroit parti sur l'heure pour l'aller voir à Paris. Il fit encore plus, car il joignit à sa lettre une somme considerable pour payer les frais du voyage. Lucie l'ayant reçue dans l'Hôtellerie où elle étoit, en eut beaucoup de joye, & n'osant paroître si-tôt, elle partit le lendemain, & fut passer cinq ou six jours à quelques lieuës de-là, après lesquels elle envoya dire à Thibaut, par le même qui lui avoit déja parlé, qu'elle arriveroit le soir. Il reçut cette nouvelle avec joye, & lui fit préparer un appartement dans une maison qui n'étoit qu'à un quart de lieuë de la ville, où il la fut recevoir, parce qu'elle devoit passer par-là. Comme il importoit au dessein de Lucie que ces Amans eûs

une violente passion pour elle, elle tâcha de paroître ce jour-là avec tous les agrémens qui pouvoient inspirer de l'amour: elle n'étoit pas ajustée, parce qu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'elle la fût à la campagne, & sur-tout après avoir quitté ses parens, comme elle vouloit qu'on le crût. Elle s'étoit donc seulement mise proprement; mais c'étoit avec tant d'art, que cette maniere de se mettre étoit plus capable d'inspirer de l'amour qu'un plus grand ajustement. Elle avoit le teint admirable, les mains blanches & les bras de même, & tout cela aux dépens des eaux, des pommades & des pâtes, qu'elle sçavoit très-bien faire. Elle ne l'eut pas plutôt regardé avec des yeux perçans & pleins d'une langueur qu'elle affecta, que ses regards pénetrerent jusques au fond de son cœur, & qu'il se sentit plus amoureux que jamais; & dès qu'elle lui

eût donné des marques de la joye qu'elle avoit de le recevoir, & de l'ardeur dont elle feignoit de brûler pour lui, elle crut le devoir prévenir sur beaucoup de choses, & surtout sur les hardes qu'il avoit trouvées lorsqu'elle étoit Picarde. Elle lui fit donc une histoire, & lui dit que Gilet ne l'aimoit pas encore dans le tems qu'il lui avoit conseillé de l'aimer, & qu'il étoit amoureux d'une autre personne qui avoit beaucoup de son air, & qui n'étoit pas de Paris, & qu'elle avoit même sçû depuis quelques tems qu'il donnoit à cette Maîtresse la plûpart des présens qui ne lui étoient pas destinés, & qu'il recevoit pour elle. Elle ajoûta qu'ils s'étoient enfin brouillés, parce que Gilet avoit sçû que cette Maîtresse avoit plus d'un Amant, & que quelque tems après elle avoit connu qu'il commençoit à devenir amoureux d'elle, bien qu'il n'o-

sât pas lui déclarer sa passion. Les choses étoient en cet état, poursuivit Lucie, lorsque je commençai à m'ennuyer de ne point recevoir de vos nouvelles. Il me dit que vous étiez malade, & quelque tems après, lorsque je le pressai de me dire votre adresse, afin de vous écrire & d'apprendre de vos nouvelles, il me dit après avoir été long-tems sans me rendre réponse, que vous étiez mort d'une fiévre continue, & pour me le mieux faire croire, il me pressa de faire dire un service pour vous. Thibaut ne put s'empêcher de l'interrompre en cet endroit, & de s'écrier que Gilet étoit un grand fourbe, & les avoit tous deux dupés de la même maniere. Quand il eut fait éclater ses transports, & qu'il eut cessé de parler, Lucie reprit son discours, & continua de la sorte. Après que Gilet m'eut annoncé votre mort, & qu'il se fut per-

ſuadé qu'il me l'avoit fait croire, il me vit plus aſſiduement qu'il n'avoit fait auparavant; mais il n'oſa toutefois me déclarer encore ſon amour, de peur que s'il m'en parloit ſi-tôt, je ne ſoupçonnaſſe une partie de la vérité. Je ne m'en doutai pas moins, lorſqu'il me déclara ſa paſſion, & je le renvoyai à ſa Maîtreſſe. Il me fit connoître qu'il ne l'aimoit plus & qu'elle étoit même indigne de lui. Comme l'amour ſe cache difficilement, & qu'il m'avoit paru amoureux de moi, même avant que de me dire que vous étiez malade, je crus que vous n'étiez point mort, lorſqu'il me déclara ſon ardeur. Je ne lui en témoignai toutefois rien, & j'envoyai auſſitôt ici pour apprendre ſi vous viviez encore, & ſi je régnois toujours dans votre cœur. Vous ſçavez ce qui s'eſt paſſé là-deſſus; Je ſuis enfin venue par votre ordre juſqu'en ce pays, & je vous

ai apporté, poursuivit-elle en tirant quelques papiers de sa poche, des lettres que Gilet m'a écrites, touchant la passion qu'il avoit pour moi. Elle lui en fit voir en effet; mais il lui avoit été aisé d'en faire contrefaire, elle en avoit reçu beaucoup de lui, & son caractere étoit facile à imiter. Thibaut ayant oüi toutes ces choses, les crut d'autant plus facilement, qu'il souhaitoit qu'elles fussent véritables. Il les examina toutes les unes après les autres, & il y trouva tant de vraisemblance, que Lucie ayant été entierement justifiée dans son esprit, il se dépêcha de l'épouser, de peur que s'il manquoit un si beau coup, il ne perdît pour jamais cette Vestale. Dès qu'il fut marié, il la mit dans une Maison de Campagne, plus éloignée que que celle où il l'avoit reçue, afin qu'elle ne fût vûe de personne. Quelque tems après son mariage,

Thibaut fut obligé d'aller ſur mer pour quelques affaires qui regardoient ſa fortune. Il y périt malheureuſement, & Lucie demeura maîtreſſe de beaucoup de bien ; ce qui en perd d'autres, la rendit honnête femme ; & comme avant ſon mariage, la néceſſité l'avoit obligée à vivre comme elle avoit fait, elle vêcut fort retirée, dès qu'elle n'eut beſoin de rien.

LES FAUX RIVAUX.

SI l'honnêteté a le pouvoir de gagner les cœurs par elle-même, jugez de ce qu'elle peut, quand une Belle la met en usage. Un Cavalier d'autant de naissance qu'il a d'esprit, & de bonne mine en fit l'épreuve. Le plaisir de faire un voyage aussi commode que divertissant, l'avoit amené en Flandres. Il en parcouroit les plus belles villes, & étant arrivé dans une des principales, il apprit qu'il y avoit un College de Chanoinesses. On sçait que ce sont toutes filles de qualité, qui ne faisant aucuns vœux, ont le privilege de se marier quand il leur plaît. Comme le Cavalier voyageur avoit de la curiosité pour tout ce qui se trouvoit de remarquable dans chaque Ville, & voulut voir ce College. Les

Chanoineſſes étoient à l'Office dans le tems qu'il y entra. Quoiqu'elles fuſſent toutes aſſez bien faites pour attirer ſes regards par leur beauté, leur habillement de Chœur fut la premiere choſe qui le frappa. La nouveauté peut beaucoup ſur les eſprits, & ce ne pouvoit être ſans étonnement qu'il leur voyoit porter l'Aumuſſe de ſi bonne grace. En jettant les yeux ſur tout ce Chœur, il les arrêta particulierement ſur une jeune Chanoineſſe, dont les charmes ſembloient encore relevés par ce genre d'habillement qui étoit nouveau pour lui. Il la regarda long-tems; & plus il la vit, plus il reſta convaincu qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi parfait. L'Office fini, la Belle, dont il ne ſe ſentoit déja que trop touché, ſortit avec cette aimable troupe. Il la conduiſit des yeux juſqu'à ſon appartement; il ne fut pas peu ſurpris, quand quelques momens

après il la vit paroître ſous d'autres habits. Elle venoit d'en prendre du monde, ſuivant la coutume qu'obſervent ces Dames, après qu'elles ſe ſont acquittées de l'Office. Il ne la trouva pas moins charmante en cet état, qu'il l'avoit trouvée avec l'Aumuſſe. Son cœur le preſſant de l'aborder, il ſe ſervit d'une occaſion ſi favorable. Son compliment fut galant, & la réponſe obligeante. Ce début leur fit noüer converſation; & comme ils avoient tous deux infiniment de l'eſprit, ils ſe ſéparerent fort ſatisfaits l'un de l'autre. Ainſi le Cavalier ayant demandé à cette belle perſonne la permiſſion de la venir voir, vous jugez bien qu'il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il lui fit connoître par ſes aſſiduitez, le cas qu'il faiſoit de ce privilege. Elles furent grandes; & ce qui n'étoit d'abord que complaiſance & civilité, devint bientôt pour le Cavalier une véritable

affaire de cœur. Il oublia qu'il n'étoit parti que pour voyager. Tout ce qu'il pouvoit souhaiter de voir, étoit renfermé dans le College de la belle Chanoinesse, & il lui donna tant d'aimables qualitez, que sa beauté, quoique fort touchante, lui parut bientôt le moindre de ses avantages. Il la voyoit pendant tout le tems qu'elle consentoit à lui donner; & les plus longues visites ne suffisant point à sa passion, il lui envoyoit des billets galans sitôt qu'il l'avoit quittée. La Belle ne faisoit point scrupule de les recevoir. Elle écrivoit juste, & rien ne lui plaisoit tant qu'un pareil commerce, qui lui donnoit lieu de faire briller la vivacité de son esprit. Aminte & Daphnis étoient leurs noms d'écriture; mais si les billets du Cavalier étoient pleins de passion, il n'y avoit que de l'enjoüement dans les réponses qui lui étoient faites. Ce n'étoit point là

ce qu'il vouloit. Il aspiroit au cœur de la Belle, & il tâchoit par toutes sortes de soins à la faire parler sérieusement. La crainte d'être trop promte à se croire aimée, l'obligeoit à se tenir sur ses gardes. Elle l'engageoit, sans faire connoître qu'elle s'engageât ; & s'il lui échappoit quelque terme qui pût recevoir une interprétation trop favorable, elle sçavoit bien comment le désavoüer. Les plaintes que lui en faisoit le Cavalier étoient tournées avec tant d'esprit, que pour se les attirer, elle auroit cherché exprès à lui donner sujet de se plaindre. Voici la réponse qu'il lui fit, sur ce qu'après qu'elle lui eut écrit un soir assez tard je ne sçai quoi d'obligeant, elle lui manda le lendemain qu'il ne devoit faire aucun fond sur son billet, & qu'en l'écrivant, elle s'étoit trouvée dans un tel accablement de sommeil, qu'elle avoit laissé conduire sa plu-

me à sa main, sans aucune réflexion sur les termes.

BILLET.

Dormez, dormez, mon aimable Aminte. Je ne vous reconnois plus depuis que vous êtes éveillée, & vous avez bien changé de stile. Quelle gloire trouvez-vous à désavoüer quelques legeres douceurs qui m'avoient flaté dans votre Billet, & dont je m'étois un peu trop applaudi ? Que ne me les laissiez-vous comme des effets de l'accablement que vous me marquez, dont je n'eusse pû tirer grand avantage ? Un autre auroit pris le prétexte du sommeil pour me les dire ; & vous, vous prenez le même prétexte pour vous en dédire. Mais encore pendant que vous m'écriviez toute endormie, étoit-ce votre cœur qui dormoit ou votre raison ? Ah ! ma belle Aminte, si je n'avois pas été déja trop puni de mes présomptueuses pensées, je croirois que votre raison dormoit, & que votre cœur étoit éveillé ; que ce cœur avoit justement pris le tems de l'assoupissement de la raison pour s'échapper un peu, & me dire quelque chose de favorable à la dérobée ; mais que la raison s'é-

toit éveillée là-dessus, qui avoit surpris le cœur en faute, & avoit causé tout le vacarme de votre dernier Billet. Après tout, quel grand mal y auroit-il, quand vous me laisseriez croire tout cela? Y a-t-il tant de vanité pour moi à sçavoir que je ne puis rien obtenir d'obligeant, si votre raison ne dort! Que ne puis-je l'endormir souvent! Il faudroit pour cela que je fusse d'intelligence avec votre cœur. Je suis sûr que si nous nous entendions bien lui & moi, nous viendrions à bout de notre dessein.

Ces reproches aussi galans que respectueux, faisoient de tendres impressions sur la belle Chanoinesse, mais elle ne se hâtoit point de s'expliquer; & tout ce que le Cavalier en pouvoit obtenir de plus satisfaisant pour son amour, c'étoit une forte protestation qu'elle n'avoit d'engagement pour personne. Sur cette assurance, il abandonna son cœur au plaisir d'aimer, & ne douta point qu'avec le secours du tems, il ne vînt à bout

d'enflâmer la Belle. Il ſe rencontra un jour dans ſa chambre, avec cinq ou ſix perſonnes de l'un & l'autre ſexe. Elle avoit laiſſé ſes tablettes ſur ſa table. Il s'en approcha, & les ayant ouvertes ſans qu'elle y prît garde, il y trouva les Vers que voici.

Il faut donc te quitter heureuſe indifference,
Dont je faiſois trop vanité.
L'amour m'en a punie, & déja par vengeance
S'eſt ſaiſi de ma liberté.

**

Il aſſure à Daphnis l'empire de mon ame,
Sa voix me parle en ſa faveur;
Et le moyen, helas! de refuſer mon cœur
Aux charmans tranſports de ſa flâme?

**

Auprès d'un vrai mérite on s'oublie aiſément
Il en reſte toujours une flateuſe idée,

Et la plus insensible, écoutant un
Amant
Est à demi persuadée.

**

L'amour contre une peine offre mille
plaisirs,
Chez lui tout est en la matiere,
Jusqu'aux plaintes, jusques aux
soupirs,
Helas ! j'en médisois pour être un
peu trop fiere.

**

Je veux donc aimer à mon tour,
Rendre à Daphnis tendresse pour
tendresse.
Pourquoi rougir de ma foiblesse ?
On excuse tout de l'amour.

**

Que sert de paroître inhumaine ?
Je me reproche ma rigueur.
Est-ce un crime après tout digne de
tant de haine,
Que de m'avoir offert son cœur.

**

Sors du mien froide indifference,
Tous tes conseils sont superflus.

Je sens d'un feu secret la douce violence,
Il me charme, il me plaît, je ne t'écoute plus.

Je ne vous dis point avec quel plaisir le Cavalier lut ces Vers. Ce n'étoient pas les premiers qu'il eût vûs de l'aimable Chanoinesse. Ils en faisoient l'un & l'autre, & presque tous leurs billets en étoient remplis ; mais il n'en avoit jamais vû de sa façon qui lui eussent donné tant de joye. Le nom de Daphnis lui faisant connoître qu'on les avoit faits pour lui, l'assuroit en même-tems qu'il avoit touché le cœur de la Belle, & c'étoit le plus grand triomphe qu'il pût souhaiter. Il achevoit de lire ces Vers, quand cette aimable personne remarqua ses tablettes entre ses mains. Elle en rougit, & se les faisant rendre incontinent, sans sçavoir ce que le Cavalier avoit lû, elle lui dit un

peu fierement qu'il étoit en lieu où l'on punissoit les curieux. La menace ne l'étonna point. Il laissa partir la compagnie, & ne pouvant contenir sa joye quand il se vit seul, il parla des Vers, & dit des choses si tendres à la belle Chanoinesse, que l'ayant forcée d'oublier qu'elle avoit dessein d'être en colere, il la réduisit enfin à lui avoüer que ce qu'il avoit lû dans ses tablettes, étoit le véritable secret de son cœur. Le Cavalier s'estima le plus heureux de tous les Amans. Il étoit d'une maison assez illustre pour être connu ; & ne doutant point que sa recherche ne fût approuvée, il attendoit le retour du pere de la belle Chanoinesse qui étoit absent, pour la faire dans les formes. Cependant quelques Dames l'ayant enlevée pour trois jours à deux lieuës de là, avec une autre Chanoinesse de ses amies, elle n'y voulut souffrir au-

cune viſite du Cavalier, & lui permit ſeulement le commerce des billets. Comme ſon éloignement lui étoit inſupportable, vous jugez bien qu'il lui écrivit dès le lendemain. Il ajoûta ces Vers à ſa Lettre.

Lorſque mon cœur vole vers vous,
Faut-il aujourd'hui vous écrire
Qu'il brûle qu'il languit? il eût été plus doux
A ma bouche de vous le dire.

**

En un moment, helas! elle eût marqué bien mieux
L'éclat inquiet de mon ame;
Et d'un air plus ingénieux,
L'amour même ſervant d'interpréte à ma flâme,
Vous l'eût fait lire dans mes yeux.

**

Pour vous en faire la peinture,
Leur triſte & mourante langueur
Eſt une eſpece d'écriture
Que forme le ſtile du cœur.

**

Au milieu même du silence,
Ce chiffre si fidele au mien a-t-il manqué ;
Et quand on est d'intelligence,
N'est-il pas bientôt expliqué ?

***

Ayant les sentimens d'Amante ;
Dans son plus doux secret vous l'auriez entendu,
Et par cette voye obligeante
Belle Aminte, aussitôt vous m'auriez répondu.

***

Nos regards s'expliquant de même
Dans cet innocent entretien,
Tous les deux sans nous dire rien,
Nous nous serions dit, je vous aime.

***

Que de gloire alors pour mes feux !
Helas ! pourquoi faut-il qu'une cruelle absence
M'empêche de jouir de ces momens heureux
Que hâte mon impatience ?

La Belle fit une réponse fort tendre, & la donna au Laquais du Cavalier. Un autre Laquais qu'on envoyoit à la ville, le rencontra dans la cour, & étant bien-aise de s'épargner la fatigue du chemin, il le chargea du soin d'une lettre pour la poste, & s'alla coucher pendant quelques heures. Celui-ci les porta toutes les deux à son Maître. Le Cavalier ouvrit aussitôt la sienne, & fut si content des assurances de tendresse qu'il y trouva, qu'il la lut six fois sans songer à l'autre. Il la donnoit au Laquais pour la remettre à la poste, quand le caractere lui frappa les yeux. Il l'examina, & le reconnut. C'étoit celui de la belle Chanoinesse. Il y avoit difference de cachet, & la lettre étoit adressée à un Marquis. Il balança quelque tems sur le parti qu'il avoit à prendre. On lui écrivoit trop obligeamment, pour lui donner lieu de craindre un Rival;

mais enfin, quoique fort persuadé des sinceres sentimens de la Chanoinesse, il crut qu'elle ne devoit point avoir de secrets pour lui ; & soit curiosité, soit jalousie, il décacheta la lettre, & y lut ces mots.

On vous a donné de fausses allarmes. J'ai mes raisons pour souffrir les visites qui vous font peur. Venez promtement les apprendre de ma bouche. Vous en serez satisfait, & les choses que je vous dirai vous feront connoître, que malgré votre long éloignement, on vous aime cent fois plus que ce qu'on a tous les jours devant les yeux.

La lecture de cette lettre fut un coup de foudre pour le Cavalier. Il s'étoit abandonné à sa passion, sur ce que la belle Chanoinesse lui avoit juré, qu'elle n'étoit prévenue d'aucune estime particuliere pour personne. Mille assurances d'une réciproque tendresse avoient suivi cet engagement, & ce qu'il venoit de lire, lui faisant connoître

qu'on ne l'avoit écouté que par des raiſons avantageuſes à ſon Rival, il trouvoit tant de perfidie dans ce procedé, qu'il ne pouvoit prendre d'aſſez fortes réſolutions de ſe venger de ſon infidelle. Il attendit ſon retour avec une impatience qui ne ſe peut concevoir. Elle revint. Il l'alla trouver, & affectant & la même gayeté, & le même amour pour lire plus facilement dans ſon cœur, il en reçut de nouvelles proteſtations d'une conſtance éternelle, ſans qu'il lui échappât le moindre détour qui pût lui donner ſujet de ſoupçonner ſa ſincerité. Une diſſimulation ſi étudiée lui parut un crime de la plus grande noirceur. il fut ſur le point de lui faire voir la lettre qu'elle écrivoit au Marquis; mais ayant conſideré que la confuſion qu'il lui feroit tête à tête, ne le vengeroit qu'imparfaitement, il aima mieux differer l'éclat où il étoit réſolu, & en jouir pleinement

pleinement au desavantage de la Chanoinesse. Il prit congé d'elle pour deux jours, sur un prétexte d'affaires qui l'appelloient à dix lieuës de là, & partit sur l'heure, pour rendre lui-même la lettre qu'on croyoit mise à la poste. Il trouva dans le Marquis, à qui elle s'adressoit, un homme civil, de bonne mine, & trés-digne d'être aimé. Comme il le pria d'abord de lire sa lettre, il ne lui déguisa pas qu'il avoit connoissance de sa passion ; & la joye des heureuses assurances que le Marquis recevoit, ayant paru dans ses yeux, le Cavalier ajoûta, que quelque mérite qu'il crût dans la belle personne qui le charmoit, il ne pouvoit endurer qu'un aussi honnête homme que lui en fût la dupe. En même-tems il déploya cinq ou six billets qu'il avoit reçûs de la Chanoinesse, & les donnant à lire au Marquis, il lui fit connoître qu'il n'étoit pas le seul qu'el-

le aſſurât d'être aimé uniquement. La rage qu'il eut de ſe voir trompé, le fit entrer aiſément dans les ſentimens du Cavalier. Une perfide leur faiſoit à tous deux la même injure, & l'un & l'autre avoit interêt à ſe venger. Après avoir réſolu de ne plus garder de meſure avec elle, ils ſe mirent en chemin enſemble, & à peine furent-ils arrivés au lieu où ils croyoient ſatisfaire leur reſſentiment, qu'ils allerent chercher l'infidelle qui les trompoit. Ils entrerent dans le College des Dames, & le hazard leur fit rencontrer d'abord une Chanoineſſe, qui ayant apperçû le Marquis, le vint recevoir de la maniere du monde la plus obligeante. Le Marquis peu ſenſible à cet accueil, prit ſon ſérieux, traita la Dame de lâche, d'affecter des ſentimens qu'elle n'avoit point, & lui ayant dit qu'il étoit inſtruit de ſa perfidie, & qu'elle ne devoit plus prétendre d'abuſer ni le Ca-

valier, ni lui, il la laissa dans une surprise inconcevable. Le Cavalier n'en montra pas moins d'un procedé si peu attendu. Il fit civilité à la Dame, & témoigna ne pouvoir comprendre ni le sujet des reproches du Marquis, ni pourquoi il vouloit qu'il y prît part. Le Marquis persuadé que le Cavalier ne faisoit l'honnête que pour mieux porter son coup quand il feroit tems, continua ses reproches, & croyant que pour confondre la Dame, il n'avoit qu'à lui montrer le billet qui le pressoit de venir, il lui demanda si elle pouvoit nier qu'il fût de sa main. La Dame demeura d'accord de l'avoir écrit, & le Marquis lui en ayant fait voir cinq ou six que le Cavalier lui avoit donnés, elle protesta qu'elle n'en avoit écrit aucun. Le caractere étoit si semblable, que sans vouloir démentir ses yeux, on ne pouvoit s'y laisser tromper. Ce

Cavalier fort embarraſſé de ce que la Dame avoit reconnu que le billet qui s'adreſſoit au Marquis étoit pour ſon compte, ne ſçavoit comment débrouiller tout le miſtere, quand la belle Chanoineſſe entra. Le Marquis lui alla auſſitôt faire compliment, & lui ayant dit après les premieres civilitez, qu'il étoit fâché que la trahiſon de ſon Amie le forçât à rompre, & ajoûta qu'il s'en conſoloit, dans l'eſperance qu'elle n'en auroit pas moins d'eſtime pour lui, qui étoit le ſeul à plaindre. Le Cavalier commença alors à s'appercevoir que toute l'erreur venoit de ce que n'ayant nommé perſonne au Marquis, il lui avoit dit ſeulement qu'ils étoient tous deux trompés par la Dame qui leur écrivoit à l'un & à l'autre. Il ne falloit plus que développer pourquoi les billets des deux Chanoineſſes ſe trouvoient écrits d'une même main, & c'eſt ce que la Maî-

treſſe du Cavalier, à qui on conta tout le deſordre, n'eut pas de peine à éclaircir. Voici ce qui étoit arrivé. La Dame aimée du Marquis, étoit une de ces perſonnes enjouées, qui diſent les choſes agréablement, & qui font paroitre beaucoup de vivacité; mais c'étoit un feu d'eſprit qu'elle faiſoit briller en parlant, & qui n'avoit pû lui acquerir la facilité de bien écrire. Un autre défaut l'empêchoit ſouvent de prendre la plume. Outre qu'elle n'entendoit point du tout l'ortographe, elle joignoit le commencement d'un mot à la fin d'un autre, & le plus habile déchifreur auroit été en défaut ſur ces billets. La crainte qu'elle eut que ſon griffonage ne dégoutât le Marquis, lui fit emprunter la main de la belle Chanoineſſe, la premiere fois qu'elle ſe vit obligée de lui écrire. Elle n'en pouvoit choiſir une meilleure. En effet elle s'étoit ſi

bien trouvée de cet emprunt, qu'elle n'avoit point encore désabusé le Marquis sur son écriture. Jugez de la joye des deux Amans, quand ce secret éclairci les eut convaincus de l'innocence des Chanoinesses. Ils se jetterent chacun aux pieds de la Belle qu'ils aimoient, & demanderent pardon de l'emportement de leur jalousie en des termes si soumis, que comme l'amour excuse tout, & que leurs allarmes n'avoient pas été sans fondement, ils n'eurent pas de peine à les appaiser. Le Marquis fut satisfait des raisons qu'on lui donna touchant le Rival qu'il avoit craint, & la passion du Cavalier sembla prendre de nouvelles forces par les assurances qu'il réïtera d'en faire à jamais son plus grand bonheur.

ETRANGES EFFETS DE LA JALOUSIE.

LA Jalousie produit souvent d'étranges effets. Une jeune Demoiselle aussi considerable par son esprit que par sa beauté, se trouva aimée d'un Cavalier, pour qui son cœur ne lui disoit rien. Elle n'avoit ni peré ni mere, & étoit demeurée sous la tutelle d'un oncle, qui l'aimant fort tendrement, mettoit tous ses soins à débarrasser son bien de beaucoup de dettes, qui ne lui en laissoient pas une jouissance aisée. Il étoit le seul qui sçût les moyens de la tirer à son avantage de tous les procès qu'on lui suscitoit. Les peines continuelles qu'on lui voyoit prendre à les poursuivre, lui attiroient beaucoup de reconnoissance de sa pupille, qui ne pouvoit en quelque façon avoir du bien que par lui

Aussi suivoit - elle ses conseils en toutes choses; & comme il ne trouva point le Cavalier de son goût, il ne faut pas s'étonner s'il ne plût pas à la Belle. Cependant elle étoit accablée des visites de cet Amant, qu'elle ne pouvoit souvent éviter. Non seulement il parloit beaucoup, & disoit fort peu de choses, qui méritassent qu'on les écoutât; mais il se mêloit encore de rimer. C'est un dangereux mêtier pour beaucoup de gens. Par malheur pour ceux qui le voyoient quelquefois, il s'étoit persuadé que douze syllabes mises ensemble, faisoient un Vers. Et quoique l'arrangement en fût pitoyable, & dût être plutôt imputé à un Allemand qu'à un François, il ne rencontroit personne qu'il n'eût quelque Madrigal, ou quelque Sonnet à lui montrer. Il alloit plus loin. Il sçut qu'un fort galant homme faisoit imprimer un Recueil d'ouvrages

vrages choisis, & quoiqu'il ne le connût pas, il lui envoya des siens, qu'il prétendoit mériter l'approbation universelle; parce que, selon lui, il n'y avoit rien de plus achevé. Comme il ne les trouva point dans le Recueil, il écrivit sur l'heure à l'Auteur, ou qu'il se tût, ou qu'il se servît des productions que les gens d'esprit lui envoyoient. La Belle qui ne connoissoit que trop son entêtement pour la méchante Poësie, s'en fit enfin quitte, en lui déclarant qu'elle quitteroit la place, dès qu'il parleroit de Vers. Cela le piqua; mais il se tint bien plus offensé quelque tems après, de voir un Rival agréablement reçû. Il fit jouer toutes sortes de ressorts pour le bannir, & n'en put venir à bout. Ce nouvel Amant avoit l'esprit vif, grande politesse, & une conversation aisée qui charmoit la Belle. Tout ce qu'il faisoit étoit applaudi; & s'il lui marquoit

la plus tendre eſtime, elle la payoit par ſes complaiſances. Un jour qu'elle donnoit à ſouper à quelques Demoiſelles de ſes amies, il la conjura de vouloir ſouffrir qu'il lui amenât les violons. Il l'en preſſa de ſi bonne grace, qu'il lui fut impoſſible de la refuſer. Le Cavalier ſçut la choſe, & ſa jalouſie lui fit chercher les moyens de l'en empêcher. Il n'en trouva pas de plus ſûr que de ſuppoſer une lettre, par laquelle on faiſoit ſçavoir à la Demoiſelle que ſon oncle qui étoit alors à Paris pour une affaire qui la regardoit, avoit été ſurpris d'une apoplexie, dont il étoit mort trois heures après; qu'on avoit mis à couvert pluſieurs papiers d'importance, & qu'on attendoit ce qu'elle jugeroit à propos que l'on fît. La lettre fut apportée ſur les ſix heures du ſoir par un faux Courier, qui feignit être venu de Paris à toute bride. Jugez de l'affliç-

tion de la Demoiselle. Outre mille belles qualitez qui l'obligeoient d'aimer son oncle, dont on lui mandoit la mort, elle perdoit son appui, & voyoit son bien dans un desordre affreux. Ses Amies qui vinrent chez elle pour le régal, tâchérent inutilement de la consoler, elle s'évanouit en leur parlant, & il ne fut question ni de soupé, ni de violons. Le Cavalier jaloux en triompha ; mais ce triomphe lui coûta cher, car il apprit le lendemain que cette aimable personne avoit une grosse fiévre. Voyant que la maladie de la belle devenoit sérieuse, il déclara ce qu'il avoit fait. On courut lui dire qu'elle pleuroit un homme vivant. Cette assurance devoit la guérir ; mais soit qu'elle crût qu'on cherchoit à éblouir sa douleur, soit que son premier saisissement eût été mortel, rien ne fut capable de la sauver, & elle mourut le troisiéme jour.

LE MYSTERE DÉVOILÉ.

UNE fort aimable Marquiſe, qui valoit bien l'attachement entier d'un honnête homme, avoit établi une amitié de confiance & d'eſtime avec un Cavalier qui la méritoit. Il joignoit à beaucoup d'eſprit le don d'être auſſi galant qu'aucun autre qui ait jamais eu de la complaiſance pour le beau ſexe ; & une des conditions de leur amitié fut qu'ils ne ſe cacheroient rien l'un à l'autre. Cependant il eut du penchant pour une jeune veuve, qui avoit autant de naiſſance que de mérite : ce penchant approchoit un peu de l'amour, & il en fit myſtere à la Marquiſe. La belle Veuve qui aimoit les gens d'eſprit, n'eut point de chagrin de ſes viſites ; tout ce qui flate plaît, il lui dit des douceurs, & elle ne

crut pas avoir sujet de s'engendarmer. Le Cavalier qui sçavoit que les femmes se laissent toucher par tout ce qui se fait de bonne grace, se montre empressé à la divertir. Il la veut régaler, tâche à la tirer de chez elle, lui propose d'agréables parties, mais tout cela inutilement. La Belle étoit scrupuleuse, elle haïssoit l'éclat, & ne vouloit point donner à parler. Une de ses Amies, qui l'étoit aussi du Cavalier, trouva moyen de concilier les choses. Elle convint qu'il emprunteroit quelque maison à une lieuë de Paris, sans dire pour qui; qu'il lui apporteroit un billet, portant ordre au Concierge de recevoir quatre Dames, à l'exclusion de tous autres, (car la belle Veuve vouloit des témoins qui éloignassent l'idée d'un rendez-vous trop particulier,) qu'il prendroit ses mesures pour le régal, & qu'il ne se scandaliseroit pas si on lui en té-

moignoit de la ſurpriſe, & même un peu de colere, ſelon que le cas écheroit. La Veuve étoit fiere & ne ſouffroit pas volontiers qu'on ſe mît en frais pour elle. Tout cela ſe faiſoit ſous prétexte de promenade, & elle ne devoit rien ſçavoir de plus. Il n'en falloit pas dire davantage au Cavalier. Il arrête le jour, envoye le billet, donne les ordres pour le régal; & afin de faire les choſes plus galamment, il ſe réſolut à ne s'y trouver que ſur la fin. Cela lui donnoit lieu de déſavouer qu'il fût l'auteur de la Fête, & on ne l'auroit pas moins crû pour cela. Le jour choiſi arrivé, le Concierge avoit été averti par ſon Maître, de ne laiſſer entrer que les quatre Dames qui lui montreroit un billet de ſa main. Pour le Cavalier il avoit tout pouvoir, & dès le jour précedent il avoit diſpoſé ce qui étoit néceſſaire à ſon deſſein; mais par malheur pour lui la belle

Veuve se trouva ce jour là même dans un engagement indispensable de monter en carosse à dix heures du matin, pour ne revenir qu'au soir. Son Amie écrit promtement au Cavalier de remettre la partie au lendemain, de faire changer le billet d'entrée qu'on lui renvoye, (car le jour y étoit marqué,) & d'être assuré qu'il n'y auroit plus de changement. On donne la lettre à un Laquais; le Laquais perd la lettre en la portant; & de peur d'être battu, il revient dire qu'il l'a donnée au Portier, parce que le Cavalier venoit de sortir. La Veuve & son Amie partent; le Cavalier va chez la Marquise. On l'y veut retenir à dîner, il s'excuse sur un embarras d'affaires chagrinantes, qu'il ne peut remettre; & il attend impatiemment que le soir arrive pour voir le succès de son régal. Il est à peine sorti, que la suivante de la Marquise vient dire

en riant à sa Maîtresse, qu'elle avoit bien des nouvelles à lui conter. Ces nouvelles étoient, qu'un Laquais marchoit devant elle dans la ruë, qu'il avoit laissé tomber un billet, qu'elle l'avoit ramassé; que ce billet s'adressoit au Cavalier, & que le dessus étoit d'une écriture de femme. La Marquise l'ouvre, trouve l'ordre au Concierge de recevoir quatre femmes ce ce jour-là, & reconnoît seulement la main de celui qui l'avoit écrit. C'étoit un Conseiller d'un âge assez avancé, & en réputation d'une avarice consommée. Il venoit quelquefois chez elle, sa Maison de Campagne lui étoit connue, & il ne restoit plus qu'à découvrir pour qui la partie se faisoit. Elle réfléchissoit sur le refus que le Cavalier lui avoit fait de dîner avec elle, sur les pressantes affaires qui lui en avoient servi d'excuse, & rapportant cela au billet perdu, elle ne

doute point qu'on ne lui fasse finesse de quelque intrigue. L'éclaircissement ne lui en sçauroit rien coûter. Elle dîne promtement, va prendre trois de ses Amies, monte en carosse, sort de Paris, & les mene à la maison du Conseiller. On la refuse sur l'ordre reçû de ne laisser entrer personne. Elle sourit, dit que l'ordre ne doit pas être pour elle, montre le billet; grandes excuses, tout lui est ouvert, & le Concierge l'assure qu'il n'est là que pour lui obéir. Ce début contente assez la Marquise, elle entre dans le jardin avec ses Amies, leur fait faire quelques tours d'allée, & les ayant conviées à s'asseoir dans un cabinet de verdure, (car puisqu'on la laissoit maîtresse de la maison, c'étoit à elle à en faire les honneurs,) elles n'ont pas plûtôt pris place, qu'elles entendent des voix toutes charmantes, soutenues de Theorbes, & de Cla-

veſſins. La Marquiſe regarde les Dames, elles ne ſçavent toutes que penſer, la réception eſt merveilleuſe, & ces préparatifs n'ont pas été faits en vain. Après que cette agréable Muſique a ceſſé, elles ſe levent & prennent une autre allée qui ſe terminoit dans un petit bois; elles y entrent. Autre divertiſſement. C'eſt un concert merveilleux de muſettes, de flutes douces & de hautbois. Cela va le mieux du monde, mais il faut voir à quoi tout aboutira. Le plus grand étonnement des Dames eſt de ne voir perſonne qui s'intereſſe à cette Fête. Elles ſortent du jardin: le Concierge qui les attend à la porte, les prie de vouloir entrer dans la ſalle, & elles y trouvent une collation ſervie avec une magnificence qui ne ſe peut exprimer. La Marquiſe qui avoit été bien-aiſe de jouir des hautbois & de la Muſique, uſe de quelque réſerve ſur l'article de la

collation. Elle dit qu'assurément on se méprenoit, que tant d'apprêts n'avoient pas été faits pour elle ; & on lui proteste tant de fois qu'autre qu'elle n'entreroit dans la maison de tout le jour, qu'elle est obligée de se rendre. Quoiqu'elle ne doute point que cette méprise ne soit l'effet du Billet perdu, & qu'elle voye clairement que le régal vient du Cavalier, qui, comme j'ai dit, étoit fort galant ; elle prie qu'au moins on lui apprenne à qui elle est obligée d'une honnêteté si surprenante. A cela point d'autre réponse que de la prier de s'asseoir. Voilà donc les Dames à table ; elles mangent toujours à bon compte, au hazard de ce qui peut arriver ; & les violons qui les viennent divertir pendant la collation, font l'achevement de la Fête. Enfin le Cavalier arrive ; on lui dit qu'il y a quatre Dames à table. Il entend les violons, &

n'ayant point à douter que ce ne soit sa belle Veuve, il se prépare à lui faire la guerre de la maniere la plus enjouée, de ce qu'elle lui a fait finesse du régal qu'on lui donnoit. Il entre dans la salle en criant: *Voilà qui est bien honnête*, & n'a pas achevé ce peu de mots, que reconnoissant la Marquise, il croit être tombé des nuës, & ne rien voir de tout ce qu'il voit. La Marquise l'observe, se confirme dans ce qu'elle croit par le trouble où il est; & feignant de n'y rien pénétrer: Que je suis ravie de vous voir, lui dit-elle! Par quel privilege êtes-vous ici, car on n'y laisse entrer aujourd'hui personne? Venez, mettez-vous auprès de moi; Monsieur le Conseiller qui me reçoit avec la magnificence que vous voyez, voudra bien que je vous fasse prendre part à la Fête. Ces paroles jettent le Cavalier dans un embarras nouveau. Il ne sçait si le

Conseiller le joué, ou si c'est la Veuve qui lui fait piece : & ne pouvant deviner par quelle avanture il trouve la Marquise dans un lieu où il ne l'attendoit pas ; il tâche à lui cacher sa surprise, pour ne lui pas apprendre ce qu'elle peut ignorer ; mais il a beau se vouloir mettre de bonne humeur, sa gayeté paroît forcée, & la malicieuse Marquise se fait un plaisir merveilleux de son desordre. S'il rêve un moment, elle veut qu'il soit jaloux de ce qu'un autre que lui la régale d'une maniere si galante, & lui dit plaisamment, qu'il faut qu'il ait de bons espions, pour avoir été averti de tout si à point nommé. Il ne répond qu'après s'être tiré de son affaire chagrine qui n'alloit pas comme il souhaitoit ; il avoit appris qu'on lui avoit vû prendre la route de cette maison, où ils s'étoient souvent promenés ensemble ; qu'il l'y

étoit venu chercher, & qu'il avoit eu bien de la peine à se faire ouvrir. La Marquise feint de croire ce qu'il lui dit; & lui parlant à demi bas, mais assez haut pour être entendue des Dames: N'admirez-vous pas, lui dit-elle, ce que fait faire l'amour? Car il faut de nécessité que Monsieur le Conseiller m'aime sans me l'avoir osé dire. Voyez de quelle maniere il me fait recevoir chez lui. Il est le plus avare de tous les hommes, & cependant il n'y a point de profusion pareille à la sienne. Nous avons été déja régalées dans le jardin de voix, de hautbois & de concerts; c'est une galanterie achevée; & je crois que je l'aimerai s'il continue. Le Cavalier perdoit patience, & il fut tenté vingt fois de s'expliquer, dans la pensée que son secret étoit découvert; mais il pouvoit ne l'être pas, & c'étoit assez pour le retenir. Le jour s'abbaissoit, on re-

monte en carosse, le Cavalier prend place dans celui de la Marquise, qui le mene souper chez elle, & ne le laisse sortir qu'à minuit. Ce n'étoit point assez, la Piece pouvoit être poussée plus loin, & c'est à quoi la Marquise ne manque pas. Elle sçait par le Billet perdu, que les Dames inconnues s'attendoient à être regalées le lendemain. Elle songe à mettre le Cavalier hors d'état de s'éclaircir, & par consequent de satisfaire les Belles. Elle lui envoye pour cela de fort bon matin deux de ses amis qui l'arrêtent, jusqu'à ce qu'elle passe chez lui elle-même, & fait si-bien, que malgré qu'il en ait, elle l'engage pour tout le reste du jour. Ce n'est pas sans plaisanter plus d'une fois sur la prétendue galanterie du Conseiller. Mais tandis que la Marquise se divertit agréablement, on s'ennuye chez la belle Veuve de n'avoir point de nouvelles du Ca-

valier. L'heure de la promenade se passant, on s'imagine qu'il s'est piqué de ce qu'on avoit remis la partie; on le traite de bizarre, & on proteste fort qu'on ne lui donnera jamais lieu d'exercer sa méchante humeur. Il rend visite le lendemain, débute par quelque plainte; & la belle Veuve qui ne lui explique rien, se contente de lui répondre fort froidement. Son amie plus impatiente le querelle de les avoir fait attendre tout le jour: la chose s'éclaircit, on fait venir le Laquais; le Laquais soutient qu'il a donné le Billet à son Portier, & alors il ne doute plus qu'il n'ait été remis entre les mains de la Marquise, quoiqu'il ne sçache comment. Il conjure la belle Veuve de choisir tel autre jour qu'il lui plaira, & il n'en peut rien obtenir. Il retourne chez la Marquise, qui lui demande s'il a fait sa paix avec les Belles qu'il avoit manqué à régaler le jour précedent.

cedent. Il se plaint de sa maniere d'agir avec lui ; elle lui reproche le secret qu'il lui a fait de ses intrigues contre les loix de leur amitié : ils se séparent en grondant, & je crois qu'ils grondent encore présentement.



L'AMANT GARDE-MALADES.

UN Gentilhomme, jeune, bienfait, & ſpirituel, revenu de l'armée, aprés ſix années d'abſence, devint paſſionnément amoureux d'une fort aimable perſonne qu'il voyoit ſouvent chez une Dame de ſes amies. Son amour fut auſſi-tôt connu de la Belle, & en fut connu avec plaiſir. Un vieux differend qui diviſoit leurs familles, devoit peut-être les empêcher, de s'abandonner à leur penchant; mais la ſympathie fut ſi forte entr'eux, que cette raiſon ne les retint point: au contraire ils furent perſuadés qu'on ne ſeroit pas fâché de ſe réunir par un mariage; & ne voyant aucun obſtacle d'ailleurs à leurs deſſeins, ni pour le bien, ni

pour la naissance, ils se jurerent une éternelle fidelité. Le Cavalier répondit de gagner son pere. Celui de la Belle ne leur paroissoit pas inexorable; & la Dame qui favorisoit leurs entrevues, ayant entrepris d'en venir à bout, il ne restoit qu'à prendre un tems favorable pour réussir. Elle étoit un jour chez lui. Après une longue conversation sur differentes matieres, quelqu'un parla du retour du Cavalier, & dit beaucoup de choses à son avantage. Le pere de la Belle se contenta de répondre, qu'il le croyoit tel qu'on le disoit, mais qu'il ne le connoissoit pas. Cette réponse faisant juger à la Dame qu'il n'étoit prévenu d'aucune aigreur, elle le pria de lui donner audience dans son cabinet. La déclaration fut faite, mais fort mal reçûe. Il ne put goûter de s'allier avec son ennemi; & disant toujours que le Cavalier n'aimoit sa fille que parce que son

bien l'accommodoit, il prit pour outrage l'intelligence ſecrete qui s'étoit formée entr'eux. Il s'en expliqua fort ſeverement avec la Belle; & pour comble de diſgraces, il lui défendit de voir la Dame qui s'intereſſoit dans cet amour. La Belle en fut affligée au dernier point; mais elle n'en demeura pas moins ferme dans l'éternelle correſpondance qu'elle avoit promiſe à ſon Amant. Ne pouvant le voir, parce qu'elle étoit continuellement obſervée, elle apprit de ſes nouvelles par la Dame qui trouva moyen de lui faire tenir quelques billets. Ils étoient ſi remplis de paſſion, que ce nouveau commerce qu'ils entretinrent quelque tems, les confirma dans la réſolution de ſe roidir contre tous les obſtacles qui s'offriroient. Cependant les perſecutions que reçut la Belle pour un autre Amant, jointes au chagrin de ne plus voir celui qu'el-

le aimoit, l'accablerent tellement, qu'il n'y pût résister. Elle tomba dans une langueur affreuse. La fiévre la prit, & les accès en furent si violens, que le Medecin craignit pour sa vie. Son pere fut sensiblement touché de sa maladie. Il s'en crut la cause; & comme ce qui s'étoit passé n'empêchoit pas qu'il ne l'aimât cherement, la peur de la perdre lui fit chercher tout ce qui pouvoit servir à sa guérison. Il n'y crut rien de plus propre que de lui faire esperer, que quand elle seroit en état d'entendre parler d'affaires, il verroit ce que ses amis lui conseilleroient touchant l'alliance du Cavalier. Cette esperance dont elle se laissa aisément flater, fut un remede souverain pour son mal. Sa fiévre diminua, & quelques voisines eurent permission de la voir pour la divertir. L'une d'elles étant intime du pere, il la pria de mettre tout en usage pour la dégoûter

de ſon Amant, ſans qu'il y parût d'affectation. Elle l'entreprit, & avoit tous les jours quelque méchant conte à lui en faire. Tantôt il étoit le ſoupirant le plus aſſidu d'une Dame qu'elle connoiſſoit ; tantôt il faiſoit d'agréables parties de promenade avec d'autres Belles, & par tout il n'avoit en tête que ſes plaiſirs, ſans s'inquiéter du cours de ſon mal. L'aimable malade en ſoupiroit ; mais ſa Garde que le Cavalier avoit gagnée, & par qui elle recevoit tous les jours de ſes nouvelles, l'aſſuroit ſi fortement de la ſincerité de ſa paſſion, que ſi ces malicieux rapports lui cauſoient quelquefois un peu de chagrin, c'étoient de foibles nuages qui ſe diſſipoient en un moment. Le Cavalier étoit averti de tout, & dans l'impatience de ſe juſtifier lui-même avec ſa Maîtreſſe ; il prit le plus bizarre deſſein dont on ait jamais entendu parler. Mais de

quoi un Amant n'eſt-il point capable? Quoiqu'il eût paſſé ſix ans à l'armée, on l'y avoit envoyé ſi jeune, qu'il étoit encore en âge de ſe pouvoir déguiſer en fille. Il ſe réſolut d'en jouer le rôle. Ses traits étoient délicats : ſa taille facilitoit la métamorphoſe ; & un peu plus de liberalité envers la Garde, lui fit faire tout ce qu'il voulut. Elle ſuppoſa quelques affaires qui l'obligeoient à ſortir ſouvent, offrit une perſonne de confiance pour tenir ſa place pendant le jour, & aſſura qu'elle reviendroit veiller la nuit auprès de la Demoiſelle. Elle tourna la choſe ſi adroitement, qu'elle fut executée dès le lendemain. Le Cavalier traveſti entra dans la chambre. La Garde lui dit tout haut ce qu'il falloit faire, promit tout bas à la Belle de lui envoyer au plus vîte des nouvelles du Cavalier, & ſortit ſans l'avoir avertie du déguiſement. La malade n'en con-

nut rien, soit parce que la chambre n'étoit éclairée que d'un faux jour, soit parce que la nouvelle Garde se contentant d'agir sans parler, ne lui donnoit pas lieu de la regarder attentivement. La maniere dont elle se découvrit eut quelque chose de fort singulier. La Dame qui étoit si fort dans les interêts du pere, vint voir la malade, & à son ordinaire elle ne manqua point de mettre le Cavalier sur le tapis. Elle dit qu'elle venoit de le voir monter en carosse dans une propreté achevée, qu'il étoit avec une Dame toute brillante, dont on ne lui avoit pû dire le nom, & qu'apparemment ils alloient ensemble à quelque régal. La Belle qui lui avoit déja une fois parlé là-dessus avec aigreur, répondit fort fierement, qu'elle étoit ennuyée d'entendre ses contes, qu'elle sçavoit ce qu'elle devoit croire du Cavalier; que tous ses soins à lui faire soupçonner

soupçonner sa fidelité, étoient inutiles, & qu'une fois pour toutes elle la prioit de ne lui en parler jamais. Jugez quelle joye pour la fausse Garde qui entendoit tout. La Dame sortit, & personne n'étant resté dans la chambre, le Cavalier métamorphosé prit l'écritoire qui servoit au Medecin, écrivit quelques lignes à la hâte, ouvrit la porte, comme si quelqu'un eût frappé, & donna ensuite le Billet à la malade. Elle en reconnut d'abord l'écriture; & surprise de ne le voir pas cacheté, comme l'étoient tous les autres, elle fit tirer un de ses rideaux pour lire ce qu'il contenoit. Il étoit conçû en ces termes: Je vous suis infiniment obligé de « la bonté avec laquelle vous avez « pris mon parti. Vous l'avez pris « en toute assurance. D'aujourd'hui « je n'ai monté en carosse. D'au- « jourd'hui je ne me suis entretenu « qu'avec vous, & quoi qu'il arrive, «

» vous serez toujours la seule per-
» sonne brillante pour moi. La pro-
» preté dans laquelle on vient de
» vous assurer qu'on m'a vû , ne
» s'accorde gueres avec l'habit que
» j'ai pris. Il ne laisse pas de m'être
» fort agréable, puisqu'il m'engage
» à fuir tout le monde pour vous
» avoir toujours présente à mes
» yeux, & qu'il me donne lieu par-
» là de vous convaincre de la plus
» ardente passion qui fut jamais.
Rien n'approche de l'étonnement où la lecture de ce Billet mit cette aimable personne. Elle ne pouvoit comprendre par quelle sorte de révelation son Amant sçavoit déja ce qu'il ne pouvoit avoir appris sans l'aide de quelque esprit familier. Il n'y avoit qu'un moment que le conte du carosse & de la Dame brillante s'étoit fait, & il avoit déja eu le tems de lui en écrire. Après mille pensées differentes qui ne faisoient que l'embarrasser tou-

Jours davantage, elle appella sa nouvelle Garde pour sçavoir de qui elle avoit reçû le Billet. Il fallut qu'elle parlât,& son ton de voix ayant obligé la Belle à examiner son visage, elle reconnut le Cavalier. Il seroit difficile de vous exprimer ses sentimens. Ce qu'elle devoit à la bienséance lui faisoit voir avec peine un homme déguisé en fille auprès d'elle. Elle voulut d'abord s'en fâcher ; mais que ne peut point l'amour ? Le Cavalier lui dit des choses si tendres, & lui persuada si bien que n'étant presque point connu dans la Ville à cause de sa longue absence, il ne la mettroit en aucun danger, qu'elle consentit enfin à le retenir pour Garde. Il lui fit connoître la fausseté de toutes les parties galantes qu'on lui avoit imputées, par celle dont elle venoit d'être convaincue ; puisqu'on le faisoit aller en régal avec une Dame, tandis qu'il se méta-

morphofoit pour la garder. Les proteftations redoublerent, & jamais Amans ne fe promirent fi fortement de s'aimer toujours. La nuit arriva: la Garde revint, & le Cavalier pria inutilement qu'on lui permît de veiller. On voulut qu'il fe retirât jufqu'au lendemain. Vous jugez bien qu'il ne fut pas pareffeux à revenir. Les chofes fe pafferent de cette forte pendant huit jours. Il avoit des foins fi particuliers de la malade, qu'ils étoient remarqués de tout le monde. Chacun l'en louoit, & le pere lui-même dit un jour qu'il n'avoit pas vû de Garde fi officieufe, & qu'il auroit fouhaité qu'elle fe voulût attacher pour toujours auprès de fa fille. La fauffe Garde ne put s'empêcher de rire; & lui ayant dit qu'elle fe tenoit fort heureufe de lui plaire; elle ajouta que rien ne la fatisferoit davantage que le parti qu'il lui propofoit. Une amie

qui entra dans le même instant, empêcha le pere de répondre. La malade, à qui la joie de voir toujours son Amant, rendoit visiblement la santé, se fâchoit presque de guérir trop tôt, quand une occasion imprévûe lui épargna le déplaisir de s'en séparer. Son pere tomba malade à son tour, & pria la jeune Garde d'avoir soin de lui. Elle y consentit, à la charge que ce seroit elle seule qui le garderoit, & qu'on n'en feroit point venir d'autre la nuit. C'étoit ce qu'il demandoit. Les manieres de la fausse Garde, sa vigilance, & l'honnêteté avec laquelle elle alloit au-devant de tout, l'avoit tellement charmé, qu'il la vouloit voir à tous momens. Sa maladie fut très-dangereuse : le Cavalier ne le quittoit point, & animé par la vûe de sa Maîtresse, qui venoit souvent dans sa chambre, il le veilla avec un

soin si particulier, qu'étant tiré du péril par la force des remedes, il crut devoir la vie à sa Garde, & l'assura de tout ce qu'elle pourroit souhaiter de lui pour récompense. Elle le pria de songer seulement à se guerir. Il recouvra sa santé, & lui ayant proposé sérieusement de grands avantages auprès de sa fille, si elle vouloit s'attacher à sa fortune, comme il lui en avoit déja parlé en riant avant qu'il tombât malade, l'adroite Garde lui dit que c'étoit sa plus forte passion & qu'elle ne souhaiteroit rien tant que de lui voir rendre cet engagement si fort, qu'il ne se pût rompre que par la mort de l'une ou de l'autre; mais qu'étant d'une très-honnête famille, & dépendant d'un frere qui ne lui avoit laissé prendre l'emploi où il la voyoit que par de très-puissantes raisons, elle avoit besoin de son consente-

ment pour disposer d'elle ; qu'il tiendroit à gloire de le venir trouver le lendemain, & qu'elle seroit contente de tout ce qu'ils résoudroient ensemble. Elle le pria en même tems de lui permettre de se retirer, sous prétexte d'aller conferer avec ce frere, & sortit après avoir averti la Belle de ce qui devoit arriver le jour suivant. Il s'agissoit de tout leur bonheur. C'étoit de quoi prendre un peu d'allarme. Cependant le Cavalier ne s'étonna point, & crut s'être si bien mis dans les bonnes graces du pere, qu'il alla chez lui avec confiance d'être bien reçû. Il le fit demander par un Laquais de la part de la personne qui l'avoit gardé ; & l'ordre étant venu de le faire entrer, il monta en se cachant le visage avec un mouchoir, pour n'être pas reconnu des Domestiques. Il étoit dans une propreté

qui surprit le pere. Tant d'ajustemens ne convenoient point au frere d'une simple Garde ; & quoique la ressemblance des traits (il étoit impossible d'en trouver de plus semblables) l'assurât qu'on lui avoit dit vrai de ce côté-là, il ne sçavoit que penser de ce qu'il voyoit. Le Cavalier ne le tint pas long-tems en erreur : il se fit connoître pour le fils de son prétendu ennemi, lui déclara l'avantage qu'il avoit de s'être fait aimer de sa fille ; & se jettant à ses pieds pour lui demander pardon du déguisement où l'impatience de voir ce qu'il aimoit plus que lui-même, l'avoit obligé de recourir ; il lui parla d'une maniere si touchante du pouvoir où il étoit de le rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes, que le pere s'en étant laissé attendrir, le fit relever en l'embrassant. Il ad-

mira la constance de son amour fit venir sa fille, approuva son choix, & prit un arbitre pour le differend qu'il falloit accommoder. On régla les choses, & l'Amant Garde de sa Maîtresse, se vit quelques jours après le plus content de tous les maris.

LA FOLIE.

DANS une des plus conſidérables Villes de France, après Paris, & où on ſe divertit le mieux, & avec plus de liberté, deux femmes mariées, & une veuve, firent une partie de promenade avec deux hommes mariés & un garçon. Les deux femmes étoient encore belles & un peu coquettes, & les deux hommes ne leur cédoient pas en bonne humeur. La Veuve étoit agréable, ſpirituelle & enjouée : elle étoit l'ame de toutes les parties, & on croyoit n'en pouvoir faire d'agréables ſans elle. Le Garçon étoit jeune, bienfait, il avoit de l'eſprit & du bien, & devoit bien-tôt partir pour aller à la Cour, où il s'étoit mis dans la tête de faire fortune. Toute cette compagnie enjouée étant dans un

village très-considerable, où il ne manquoit rien, tant à cause de la beauté du lieu, que du nombre de toutes sortes de provisions que l'on y avoit fait porter, résolut de s'y bien divertir pendant quelques jours ; & dès le même soir les liqueurs ayant échauffé l'esprit de toute cette belle troupe, l'une des femmes dit qu'il falloit faire quelque chose d'extraordinaire, & qui fît parler de leur débauche. Chacun y consentit dans la chaleur du vin, & l'on examina ce que l'on pourroit faire. On proposa un combat entre les femmes ; mais on dit que cela n'étoit pas nouveau, & que l'on avoit déja vû des femmes duelistes. On dit après qu'il ne falloit sortir de table de trois jours, & que le premier qui en sortiroit, si c'étoit un homme, payeroit dix mille livres ; & que si c'étoit une femme . . . . La débauche fait dire bien des folies ; mais quand

on n'eſt plus à ſoi, quoi que l'on puiſſe dire, & quoi qu'on puiſſe faire, on eſt toujours excuſable. La troiſiéme propoſition qui fut agitée, fut d'aller à l'armée, & de faire habiller les femmes en hommes. Elle fut rejettée, auſſi-bien que les autres, parce qu'il falloit trop de tems pour l'exécuter, & que l'on ne vouloit pas laiſſer paſſer la chaleur où l'on étoit; ce qui fut cauſe qu'une femme prit la parole, & dit que pour faire parler de leur compagnie, & même promtement, il falloit imiter celui qui brûla le Temple d'Epheſe, ou plûtôt Neron qui mit le feu à Rome, & la vit brûler avec plaiſir: Que chacun, pourſuivit-elle, s'imagine qu'il eſt Neron, & que la maiſon où nous ſommes eſt la ville de Rome; mettons-y le feu, & voyons-la brûler avec plaiſir. Elle eut à peine ceſſé de parler, que pluſieurs dirent qu'ils étoient de ſon ſenti-

ment ; & s'étant encore échauffés en bûvant des liqueurs, ils résolurent de venir promptement à l'execution de ce beau dessein. Le Garçon qui devoit être le plus fou, parut le plus sage, & s'y opposa fortement. Je suis jeune, leur dit-il, & j'ai des prétentions à la Cour, & si je fais ce coup d'étourdi, je n'aurai jamais l'agrément d'aucune Charge. Vous autres, continua-t'il, dont les affaires sont établies, & dont la fortune est faite, vous sçaurez bien vous tirer d'embarras, & l'on n'osera même vous nommer; & par cette raison, pursuivit-il, je ne prétends point m'embarrasser dans une affaire dont j'essuyerois seul tous les inconveniens qui en pourroient arriver. Je ferai toute autre chose ; on n'a qu'à proposer ce que l'on veut faire, ou plûtôt à commencer, & l'on verra que je suis de bonne compagnie, & que je ne ferai pas des derniers à suivre

l'exemple des autres. On se mocqua de ce raisonnement qu'on n'écouta qu'avec peine : on fut chercher force fagots & force cotterets : on en garnit le dessous & le tour de la porte, & l'on y mit aussitôt le feu. Le Garçon fit tout ce qu'il put pour l'empêcher ; mais il lui fut impossible, jusqu'à ce que la fumée ayant écarté tous ces incendiaires, il les enferma les uns dans une salle, & les autres dans la grange où ils s'étoient retirés. Il fit ensuite éteindre le feu ; & comme ils s'en furent apperçûs, ils le querellerent, & lui dirent qu'il n'étoit pas homme de compagnie. Il leur dit qu'il ne vouloit rien faire qui eût déja été fait ; que Neron, quoiqu'Empereur, n'étoit pas un homme à imiter ; qu'il étoit prêt de faire tout ce que la compagnie voudroit ; & que si l'on souhaitoit qu'il se jettât dans l'eau la tête la premiere, il alloit commencer.

Cela remit un peu les eſprits qui étoient ſi indignés contre lui, qu'ils avoient arrêté de lui jouer quelque mauvais tour. Puiſque vous avez réſolu d'être raiſonnable, reprit la femme folle, nous verrons bientôt ſi vous perſevererez dans ce deſſein: Nous voilà trois femmes & trois hommes, continua-t-elle, il faut que nous nous marions, & que les trois hommes tirent au ſort, pour voir celles qui leur tomberont en partage. Toute la compagnie fut de cet avis; les deux femmes déja mariées écheurent aux deux hommes qui l'étoient auſſi, & le Garçon eut la Veuve, dont elle ne fut pas fâchée; ce qui fut cauſe qu'elle pourſuivit avec chaleur l'exécution d'un deſſein ſi extraordinaire. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent publier dans le village qu'ils étoient venus pour ſe marier, & avant que le jour où leur folie de-

voit éclater, fût arrivé, ils mirent le Curé de tous leurs repas; ils parlerent ensuite des permissions qu'ils avoient de se marier à la Campagne, & en ayant vû une entre les mains du Curé, qui avoit été donnée pour d'autres, un de la compagnie la sçut si bien contrefaire, que le Curé crut que celles qu'ils lui présenterent étoient véritables. Il ne souhaitoit pas qu'elles fussent fausses, car il n'avoit pas souvent de pareilles aubaines. Le jour qu'ils avoient pris pour se marier étant venu, ils eurent assez d'aveuglement pour faire ce qu'ils avoient résolu; & comme ils avoient imposé de grosses peines contre celui ou celle qui feroit manquer ce dessein, aucun n'osa s'en dédire. Leurs Laquais regarderent tout cela comme un jeu, & quoiqu'il fût poussé un peu trop avant, ils crurent pendant toute la journée que cette folie n'auroit pas

pas de suite ; mais quand ils virent le soir que l'on passoit à la consommation, il y en eut un plus zelé que les autres, qui fut toute la nuit le dire à son Maître ; sa surprise fut grande, il n'éclata pas toutefois, comme il sembloit qu'il le devoit faire ; il dit seulement à ce fidele Valet de retourner auprès de sa Maîtresse, de ne pas témoigner qu'il s'étoit apperçû de ce qui s'étoit passé, & de faire ensorte qu'on ne sçût point qu'il étoit venu le trouver. Ce malheureux mari, (si de pareilles avantures peuvent rendre un honnête homme malheureux,) fut trouver celui dont la femme s'étoit remariée aussi-bien que la sienne. Il n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'outré de colere, il fit éclater des transports furieux, & qui n'alloient pas à moins qu'à tout tuer ; l'autre qui étoit plus pacifique, lui représenta qu'il devoit les moderer, & par

de fortes raisons il sçut si bien l'en convaincre, que l'autre consentit à ce qu'il voulut, & ils demeurerent d'accord ensemble de ce qu'ils devoient faire. Le premier commanda à tous ses gens de ne point laisser entrer sa femme quand elle reviendroit de son voyage, mais la faire attendre à la porte, jusqu'à ce que l'on fût venu l'avertir qu'elle y étoit. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, & les Laquais eurent beau heurter lorsqu'elle vint, le Portier fut inexorable, & ne voulut jamais ouvrir pour laisser entrer le carosse. Pendant le dialogue des Laquais avec le Portier, & du Portier avec la Dame, le mari descendit, & s'étant avec un air froid, & un visage de Juge, approché de la portiere du carosse de sa femme. Que vous plaît-il, Madame, lui dit-il? Je veux entrer, s'il vous plaît, Monsieur, lui repartit-elle. Si vous me voulez parler de

quelque affaire, poursuivit-il, nous pourrons bien nous en entretenir ici. Je crois que vous ne songez pas à ce que vous dites, lui repliqua-t-elle. Vous m'excuserez, Madame, lui dit-il, en continuant de lui répondre de sens froid. Mais, Monsieur, reprit-elle en haussant sa voix, je pense que vous ne me reconnoissez pas, & que vous me prenez pour une autre? Je vous connois fort bien, Madame, repliqua-t-il, en lui faisant une réverence accompagnée d'un sourire qui la fit trembler; vous êtes une nouvelle mariée, & vous avez épousé M.***; il lui nomma celui que le sort lui avoit donné pour mari dans leur débauche. Cette repartie l'étonna, quoiqu'elle s'attendît à quelque chose de semblable. Elle cacha pourtant sa surprise du mieux qu'il lui fut possible, & se défendit en riant, croyant que c'étoit le seul & véritable moyen de l'em-

pêcher de croire cette vérité. Elle eut beau dire, il lui tint toujours le même discours; & n'ayant pas voulu permettre que son carosse entrât chez lui, ni qu'elle y entrât elle-même, elle fut contrainte de s'en retourner; elle se fit mener chez une de ses amies, & envoya son carosse, ses chevaux, & ses gens dans une Auberge, où la dépense n'est point payée par son second mari; ce qui lui déplaît beaucoup, aussi-bien que le bruit de son histoire, qui commence à se répandre, & dont on parlera sans doute par toute la terre; les évenemens de cette histoire étant si singuliers, qu'il n'en arrive pas tous les jours de semblables. Passons à sa Compagne, & voyons ce que fit son mari. Il donna les mêmes ordres à ses gens que l'autre mari avoit donnés; mais il commanda qu'on les exécutât avec toute la civilité imaginable, & dès que sa femme se

toit à la porte, on l'en vînt avertir le plus promtement que l'on pourroit. Ses ordres furent ponctuellement suivis; & dès qu'il fut averti de l'arrivée de sa femme, il descendit le plus vîte qu'il pût, & avec un visage qui marquoit autant de joye, qu'il avoit dans l'ame de chagrin & de colere; il courut à la portiere du carosse, & après avoir embrassé sa femme avec tous les témoignages d'une véritable tendresse: Ne descendez pas, Madame, lui dit-il, en montant dans le carosse, il n'est pas encore tard, & le jour est si beau que nous pourrons faire un tour de promenade ensemble. La Dame qui ne cherchoit qu'à plaire à son mari; & qui appréhendoit qu'il n'apprît tout ce qui s'étoit passé, eut pour lui toute la complaisance imaginable. Ils partirent donc, elle demanda où ils alloient, le mari répondit qu'elle l'apprendroit bientôt, &

qu'il avoit donné ses ordres. Il étoit vrai, & il avoit commandé à un de ses Laquais de monter derriere le Cocher, & de le conduire où il avoit résolu d'aller. C'étoit dans un Couvent où sa femme fut obligée d'entrer, malgré ses prieres, ses larmes, & ses cris, qui ne pûrent rien gagner sur l'esprit de cet équitable mari : Quant à la Veuve elle dit qu'elle est bien mariée, ce qui n'embarrasse pas peu celui qui n'a crû l'épouser que pour se divertir.

LA FAUSSE SORCIERE.

UNe fille de Nion (c'eſt une Ville du Dauphiné ,) aſſez bien faite pour inſpirer de l'amour, joignoit à beaucoup d'agrémens de ſa perſonne, des lumieres d'eſprit extraordinaires qui lui faiſoient découvrir les ſecrets les plus cachés. Tout le monde la conſultoit ; & ſans obſerver aucune régle de Chiromancie , il lui ſuffiſoit ſouvent de regarder ceux qui lui parloient pour ſçavoir ce qu'ils croyoient n'être connu de perſonne. Elle n'auroit pas eu de peine à perſuader qu'elle eût eu des revelations , ſi elle eût voulu jouer le perſonnage de Sainte ; mais l'hypocriſie l'eût trop fait ſouffrir, & elle trouvoit mieux ſon compte à laiſſer croire qu'il y avoit de la Magie en ſon fait , que de détruire

cette opinion par les gênes d'une vie étudiée. Elle voyoit ſes amis, rioit la premiere de l'opinion qu'on avoit d'elle ; & ſe faiſant un plaiſir de l'admiration où mettoit tous ceux dont elle devinoit les ſecrets, elle faiſoit paroître des connoiſſances qui embarraſſoient les plus éclairés. Un Auvergnac, arrêté à Nion par quelques affaires, l'alla conſulter comme les autres, & il fut ſi ſatisfait, & de ſes réponſes, & de la maniere agréable dont elle ſoutint une aſſez longue converſation, que l'ayant revûe pluſieurs fois avec le même plaiſir, il prit inſenſiblement de l'amour pour elle. Il étoit riche, & comme elle ne l'ignoroit pas, & que le parti l'accommodoit, elle profita ſi-bien de ſon foible, qu'il parla enfin de Sacrement. La parole en fut donnée, & l'exécution remiſe au retour d'un voyage de trois mois, qu'il ne ſe pouvoit diſpenſer de faire.

faire. Les lettres lui adoucirent le chagrin de l'éloignement. Les trois mois passerent : l'Auvergnac revint, & à peine fut-il arrivé, qu'il courut au logis de sa Maîtresse. Il monta jusqu'à sa chambre sans trouver personne qui pût l'annoncer. La porte n'en étoit qu'à moitié fermée, & comme il entendit quelqu'un qui parloit, il s'arrêta quelque tems à écouter. La voix lui fut inconnue. Il distingua seulement qu'elle venoit de la ruelle du lit, où la conversation se faisoit. Il prêta l'oreille, & sans pouvoir voir personne, parce que les rideaux étoient baissés, il fut fort surpris d'entendre qu'il faisoit la matiere de l'entretien. On rendoit compte à la Belle de toutes les particularitez de son voyage, & après qu'on l'eut assurée de son retour, celui qui parloit éleva sa voix, nomma l'Auvergnac, & lui demandant tout haut ce qu'il faisoit

à la porte, ajoûta qu'il n'avoit qu'à s'avancer. L'Auvergnac le fit, & ne demeura pas moins étonné de ne voir personne avec sa Maîtresse, qu'elle parut interdite de ce qu'il étoit entré dans sa chambre à contre tems. Le trouble qui les saisit l'un & l'autre empêcha les témoignages de joye que se donnent ordinairement deux Amans après une longue absence. L'Auvergnac demanda à la Belle, où étoit celui qui le venoit d'appeller, & croyant qu'il se seroit caché dans un petit cabinet qu'il vit ouvert de ce côté-là, il y entra, sans qu'elle cherchât à l'en empêcher. Il n'y vit personne, & entendit de grands éclats de rire dans la chambre, dont on ferma la porte avec bruit. La Belle se rassura pendant qu'il fut dans le cabinet; & se trouvant obligée de l'éclaircir, elle lui fit croire qu'une de ses Amies, à qui on avoit écrit tout ce qui lui étoit

arrivé dans son voyage, l'avoit apperçû à la porte, du bord de son lit où elle s'étoit assise; qu'elle s'étoit jettée sur le lit, après l'avoir appellé, & que n'en ayant point été vûe, elle avoit poussé la piéce pour se divertir, en s'échappant sans s'être montrée. L'Auvergnac aimoit. Il y avoit de l'apparence qu'on lui disoit vrai, & il ne demandoit pas mieux que d'être content. L'excuse le satisfit: il reçut de grandes caresses, & sa passion en fut si fort augmentée, qu'il pressa lui-même le mariage qu'on souhaitoit. Le jour en fut pris. Il venoit voir la Belle à toute heure, & ne trouvoit jamais personne avec elle. Il étoit charmé de cette conduite, & il touchoit presque au moment qui le devoit unir avec sa maîtresse; quand l'entretenant dans sa chambre à son ordinaire, il vit tomber à ses pieds un billet qui avoit été jetté par la fenêtre. Il le ramassa, &

fut fort surpris d'y lire ces mots.

Vous êtes trop des amies de mon Rival, pour me pouvoir conserver plus long-tems les vôtres. Je vous déclare que si vous ne rompez avec lui, je ne suis plus votre Raguiny.

L'Auvergnac, jaloux naturellement, ne s'accommoda pas de ce billet. Le nom de Rival l'épouvanta. Il voulut sçavoir qui étoit ce Raguiny, & n'en pouvant tirer aucun éclaircissement de la Belle, qui soutint toujours que c'étoit une piéce qu'on lui faisoit, il se retira fort résolu de ne rien précipiter. Il n'avoit pas envie d'être la dupe d'un Rival aimé; & comme il n'y a rien qui ne se découvre avec le tems, il ne douta point qu'en ne se mariant pas si tôt, il ne vînt à bout de s'instruire de la vérité. Il eut beau faire. Les espions qu'il mit jour & nuit autour du logis de sa Maîtresse, n'y virent entrer personne, & le nom de Raguiny étoit

inconnu à toute la ville. Après avoir employé trois mois à cette recherche, sans qu'on le détournât d'épouser la Belle par aucune autre raison, que parce qu'on soupçonnoit qu'elle fût sorciere, il se laissa emporter à sa passion. Le mariage se fit, & l'Auvergnac se trouva heureux d'être possesseur d'une personne qui n'étoit qu'esprit, & qui d'ailleurs ne manquoit pas de beauté. Son bonheur ne fut troublé d'aucune disgrace pendant quelque tems. La Belle lui donnoit mille marques de tendresse. Toutes ces complaisances étoient pour lui, & elle vivoit dans une si grande retraite, qu'il lui demandoit tous les jours pardon d'en avoir été jaloux. Les choses changerent. Il entra un soir dans une chambre où il avoit choisi son cabinet, & il n'y eut pas plûtôt fait quelques pas, qu'on éteignit tout d'un coup la lumiere

qu'il portoit. Ce fut assez pour le faire crier au Voleur. Il trouvoit du monde où il devoit être seul, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on y fût venu de nuit sans mauvais dessein. On paya ses cris de cinq ou six coups de canne très-vivement appliqués sur ses épaules, & il entendit ensuite que quelqu'un s'échapoit par l'escalier. Il cria tout de nouveau au Voleur. On vint au secours, & les Domestiques l'ayant assuré qu'ils n'avoient vû descendre personne, & que la porte de la ruë étoit fermée à la clef, il ne douta point que celui qu'il avoit surpris dans la chambre ne se fût caché. Il prit son épée, fit armer ses gens, & chercha par-tout. Ce fut inutilement. Il ne trouva rien, & la Belle qui lui aidoit à chercher, prétendant qu'il y avoit de l'imagination dans l'histoire du Voleur, il se le seroit volontiers persuadé, si les coups de

canne euſſent été un peu moins réels; mais il les avoit trop bien ſentis, pour croire qu'il n'eût fait que s'imaginer les avoir reçûs ; & voulant qu'on eût oublié la visite de quelque recoin, il ne ſe coucha qu'après de nouvelles perquiſitions. Comme il n'y fut pas plus heureux que dans les premieres, il craignit qu'il n'y eût quelque choſe de ſurnaturel dans le Voleur prétendu. Le billet qui étoit venu par la fenêtre, ſans qu'il eût pû découvrir qui l'avoit jetté, lui frappa l'eſprit. Sa femme étoit ſoupçonnée d'avoir de terribles connoiſſances ; & quelque tendreſſe qu'elle lui marquât, il ne ſçavoit s'il pouvoit ſe croire en ſûreté avec elle. Les réflexions l'occuperent toute la nuit. Il cacha ce qu'il en ſouffroit, & s'étant couché le lendemain à ſon ordinaire, toujours rempli des fâcheuſes penſées qui

le tourmentoient, il crut entendre quelqu'un parlant tout bas à sa femme. Il prêta l'oreille, se saisit de son épée; & sautant à la ruelle d'où venoit le bruit, il s'y sentit accabler de coups, sans trouver personne. Sa femme fit l'étonnée, & lui lui demanda la cause de son transport. Il n'étoit pas en état de lui répondre. La certitude qu'il eut par cette nouvelle épreuve que l'ennemi qui s'accoutumoit à le régaler de ses faveurs étoit invisible, lui donna un si grand sujet de s'effrayer, qu'il en demeura sans connoissance. Un promt secours le fit revenir. Il ordonna à ses gens de le veiller, & passa le reste de la nuit comme il put, sans vouloir parler sur son accident. Le lendemain il se retira chez un ami, où une violente fiévre qui le saisit, fit quelque tems douter de sa vie: Mais sa femme voyant que la chose de-

venoit trop ſérieuſe, le vint raſſu-
rer en lui découvrant le myſtere ;
alors le mari, perſuadé que l'adreſ-
ſe de ſa femme étoit la ſeule cauſe
de ſes avantures, ſe retira chez
lui, & vécut dans une union par-
faite avec ſon épouſe.

LA SOEUR RETROUVÉE.

UN Officier de Cour Souveraine mort depuis quelques années, avoit laissé un fils, & deux filles, avec plus de cinq cens mille livres de bien. C'étoit de quoi les faire élever selon leur naissance. La Veuve en prit soin, & n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à rendre son fils honnête homme. Il achevoit alors ses études ; & comme son inclination se trouva plus portée pour les Armes que pour la Robe, il se donna tout entier à apprendre ses exercices, & prit parti dans les troupes, si-tôt que la guerre fut déclarée avec la Hollande. Les filles étoient beaucoup moins âgées que lui. L'aînée n'avoit que dix ans. Elle étoit blonde, avoit les traits assez réguliers; & quoiqu'elle fût moins belle que

ſa cadette, elle ne laiſſoit pas d'avoir ce je ne ſçai quoi qui frappe les yeux. Joignez à cela beaucoup de douceur dans ſes manieres, & une vivacité d'eſprit admirable. Ces avantages étoient à conſiderer; mais pour ſon malheur elle étoit boiteuſe, & ce défaut parut ſi grand à ſa mere, qu'elle réſolut de lui faire naître l'envie du Couvent. C'eſt une injuſtice aſſez ordinaire. On donne à Dieu ce qu'on trouve le moins propre au monde, & peu de meres ſe défendent d'en uſer ainſi. Celle dont je vous parle fit connoître à ſon aînée, que pour apprendre beaucoup de choſes, que les filles ne doivent point ignorer, il falloit qu'elle allât paſſer une année auprès d'une Abbeſſe ſa parente, qui en auroit ſoin; que ſa ſœur prendroit ſa place pour le même tems, après qu'elle l'auroit retirée, & que rien ne pouvoit être plus avantageux pour l'inſtruction

de l'une & de l'autre, que les exemples de vertu qu'on leur donneroit. Cela fut dit d'un ton absolu. La fille n'étoit pas d'un âge à résister, il fallut partir, & elle se laissa conduire au Couvent où l'on vouloit qu'elle entrât, à vingt ou à vingt-cinq lieuës de Paris. L'Abbesse lui fit toutes les caresses imaginables. On s'empressa à la divertir, & force Pensionnaires de son âge qu'elle y trouva, l'empêcherent de s'ennuyer. Mais on eut beau lui fournir d'agréables amusemens, ils ne purent lui faire oublier qu'on devoit mettre sa sœur en sa place; & son année de clôture n'eut pas plûtôt expiré, qu'elle demanda si on ne se préparoit point à la mener chez sa mere. On differa l'échange, sur quelque prétexte, & on fit si bien, que trois ans se passerent, au lieu d'un, sans qu'on exécutât rien de ce qu'on lui avoit promis. Au contraire on commen-

ça à lui parler plus sérieusement qu'on n'avoit fait jusques là, du peu de solidité des choses du monde. C'étoit assez lui en dire. Comme elle avoit l'esprit extrémement avancé, elle raisonna sur la morale qu'on lui débitoit, & comprit qu'on ne l'avoit enfermée dans un Couvent, que pour la sacrifier à sa cadette. Elle résolut dès-lors de n'en être pas la dupe, se tint sur ses gardes contre tous les piéges qu'on lui tendoit, & louant le bonheur de celles qui avoient la force de se détacher de tout pour prendre le voile, elle prioit toujours qu'on ne lui demandât rien de positif, jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se mieux connoître qu'elle ne faisoit; cependant plus on lui parloit des avantages de la clôture, plus elle prenoit d'aversion. Ses compagnes, & peut-être quelques Religieuses, à qui on avoit fait venir la vocation par remontrances, l'affermissoient

dans le dessein de lever le masque ; & elle n'eut pas plûtôt atteint l'âge de quinze ans, qu'elle déclara non seulement qu'on ne la verroit jamais guimpée, mais qu'on l'obligeroit très-fort de la faire sortir du Couvent. L'Abbesse qui connoissoit l'importance de la vocation qu'on lui souhaitoit, se contenta de lui demander six mois, pendant lesquels elle prendroit son entiere résolution, avec assurance que si après ce tems, elle avoit encore le même dégoût pour le Couvent, elle obligeroit sa mere à la retirer. Les six mois passerent, la Demoiselle demeura inébranlable, & l'Abbesse crut sa conscience interessée à la retenir dans un lieu d'où elle témoignoit une extréme impatience de sortir. La nécessité de la reprendre fut un coup désesperant pour la mere. Sa cadette étoit devenue toute belle. Cette mere en avoit fait son idole,

& prétendoit la marier comme fille unique, sur ce qu'elle avoit déja publié que son aînée renonçoit au monde, & qu'elle étoit sur le point de prendre l'habit. Elle avoit même des vûes qui alloient plus loin. On avoit commencé la guerre. Son fils étoit à l'armée, & tous les jours dans l'occasion d'être tué. Ce malheur dont elle n'auroit pas eu de peine à se consoler, rendoit sa cadette un parti très-considerable, & elle ne pouvoit souffrir qu'une boiteuse vînt renverser les projets qu'elle faisoit pour l'établissement de cette cadette. Cependant l'Abbesse ne voulant plus garder son aînée, il fallut qu'elle songeât à la mettre ailleurs, & elle ne put rien imaginer de plus favorable à ses desseins, que de l'envoyer chez une de ses tantes, sœur de son pere, mariée en Languedoc, à qui elle avoit déja écrit pour la préparer à la recevoir. C'étoit l'é-

loigner, & se tenir toujours en état de faire croire d'elle ce qu'elle voudroit. La Demoiselle consentit volontiers à ce voyage, & crut trouver plus de douceur auprès de sa tante, qu'auprès d'une mere qui l'aimoit si peu. Elle y alla, sans avoir vû cette injuste mere, & après quelques années qu'elle passa assez agréablement dans cette Province, elle tomba dans une maladie si dangereuse, qu'on fut obligé d'en donner avis. La lettre portoit que les Medecins desesperoient de sa guérison, & que les premieres nouvelles qu'on en recevroit seroient apparemment celles de sa mort. La mere ne manqua pas de le publier, & elle attendoit impatiemment l'arrivée du premier Courrier, quand une autre lettre qu'elle reçût lui apprit que son fils avoit été tué à la journée de Cassel. Elle en eut de la douleur; mais comme c'étoit un mal sans remede, elle feignit

feignit de n'en rien sçavoir, & dit à tous ses amis qu'on lui venoit de mander que son aînée étoit morte en Languedoc. On le crut, & sa cadette qu'on vit en deüil dès le lendemain, confirma le bruit qu'elle eut l'adresse d'en faire courir. Les Relations de la Bataille qui furent envoyées quatre jours après, firent voir le nom de son fils dans toutes les listes des morts. Elle trouva des larmes pour le pleurer, & donna de grandes marques d'affliction; mais le deüil que sa fille avoit pris de bonne foi, parut être d'abord pour son aînée, & on commença de la regarder comme l'unique héritiere de cette maison. Elle étoit persuadée elle-même qu'elle n'avoit plus ni frere ni sœur, sa mere lui ayant caché que son aînée avoit été assez heureuse pour se tirer de la maladie, qu'on avoit crû qui l'emporteroit. Le bien étoit fort considerable, la Demoiselle très-

belle ; & vous jugez bien qu'avec de tels avantages, elle ne manqua pas de soupirans. Enfin un Marquis aussi riche que bien fait, fut préferé à tous les Rivaux, & il épousa cette charmante personne dans les derniers jours du Carnaval. La mere qui n'avoit rien tant souhaité que le mariage, en eut une joye qui ne se peut exprimer ; mais elle ne jouit pas long-tems du plaisir de voir sa fille Marquise. Elle fut frappée d'apoplexie douze jours aprés, & mourut sans pouvoir rien dire de la tromperie qu'elle avoit faite à son Gendre. Le Marquis ne se trouva pas fort malheureux d'avoir si-tôt une double succession à recueillir. Il en vantoit l'importance à un de ses amis qui revenoit de Province, quand cet ami lui apprit qu'il n'en devoit prétendre que la moitié, l'autre appartenant à une sœur qui avoit été envoyée assez jeune en Languedoc, & qui ayant

ſçû la mort de ſa mere, ſe préparoit à lui venir demander le partage qui lui étoit dû. Le Marquis fut étonné de cette nouvelle, voulut ſçavoir de ſa femme ce qu'il falloit qu'il en crût. La jeune Marquiſe l'aſſure que la ſœur dont on lui parloit étoit morte, qu'elle en avoit pris le deüil un peu avant que ſon frere eût été tué, & qu'il ne devoit pas appréhender qu'on la fît revivre. L'ami répondit qu'il ne pouvoit croire qu'on ſe fût fait un plaiſir de le tromper; qu'étant en Languedoc depuis trois ſemaines, on l'avoit mené chez la tante de la Marquiſe, qu'il y avoit entretenu une Demoiſelle fort bien faite, qui ſe diſoit ſon aînée, & que c'étoit-là où il avoit appris le mariage dont il venoit les féliciter. La Marquiſe lui demanda auſſitôt ce qu'il avoit remarqué de la taille de cette ſœur; & quand il eut dit qu'elle étoit des médiocres, mais fort

bien prise, le Marquis se mit à rire, & lui persuada qu'on s'étoit diverti à lui faire piéce, parce que sa femme n'avoit jamais eu qu'une sœur boiteuse. Cette circonstance laissa l'ami sans replique. La Demoiselle qu'il avoit entretenue comme sœur de la Marquise, avoit la taille si droite, qu'il ne douta point qu'on ne l'eût joué. Il en témoigna beaucoup de joye, puisque le divertissement qu'on s'étoit donné à ses dépens tournoit à l'avantage du meilleur de ses amis. Cependant la succession étoit assez importante pour attirer la Demoiselle à Paris. Elle y arriva avec sa tante, au nom de laquelle on vint demander si la Marquise pouvoit être vûe. La Marquise qui avoit souvent entendu parler du mérite de cette tante, la reçut de la maniere du monde la plus honnête ; mais elle fut fort surprise, quand après une heure de conversation,

la Demoiselle qui l'accompagnoit se déclara être sa sœur. Le Marquis étoit présent : comme il avoit observé la Demoiselle en entrant, & qu'elle marchoit fort droite, la déclaration ne l'étonna point. Il fit une réponse galante, & ne commença à prendre son sérieux, que quand elle dit, que pour n'être plus boiteuse, elle n'en étoit pas moins la sœur de sa femme. La vérité est, que dans le dernier hyver, qui a été fort rude, elle s'étoit rompu la jambe en se laissant tomber sur la glace. On n'en avoit rien écrit à sa mere, qui ne s'en feroit pas beaucoup mise en peine, & qui d'ailleurs n'avoit voulu détromper personne de sa fausse mort. Cependant ce malheur lui avoit été si avantageux, qu'en remediant à l'accident de sa jambe, on étoit venu à bout de la faire marcher droite. Cela sembloit tenir un peu du prodige ; & les nouveaux mariés qui

ne croyoient, ni ne vouloient point avoir de sœur, traiterent de conte ce qu'on leur en dit, & se montrerent fort disposés à se maintenir dans le droit entier des successions que la Demoiselle demandoit à partager. La Dame qui l'avoit amenée, se contenta de leur dire qu'elle leur donnoit huit jours pour leur faire sçavoir ce qu'ils résoudroient. Elle ajoûta que sa niéce étoit prête à se marier à un homme des plus qualifiés & des plus puissans de la Province ; qu'il l'avoit accompagnée à Paris, & qu'il ne manquoit pas d'amis pour lui faire rendre la justice qui lui étoit dûe. Ils se séparerent assez froidement, & chacun prit conseil de son côté, sur ce qu'il étoit à propos de faire. La nouvelle de cette fille vivante s'étant répandue dès le lendemain dans toute la parentée, tout le monde lui rendit visite. Quoiqu'on ne l'eût point vûe de-

puis l'âge de dix ans, & que ses traits fussent plus formés, ils ne l.issoient pas d'être encore les mêmes. Ainsi personne n'eut peine à la reconnoître. Le changement de sa taille étoit là seule chose qui embarassoit; mais ce qu'on disoit de sa chûte, & de l'heureux effet qu'elle avoit produit étoit facile à justifier. C'est ce que la plûpart des parens firent entendre au Marquis, qui sur le champ la reconnut pour sa sœur, & fit avec elle le partage des biens de sa femme.

FIN.

TABLE.

DES HISTOIRES,

Contenues dans la premier Partie de la Nouvelle Mer des Histoires.

LA NOUVELLE MER DES HISTOIRES.

LA VERTU D'ELIPS RECOMPENSE'E.

EDOUARD troisiéme, Roy d'Angleterre, l'ennemi juré des François & des Ecossois, étoit continuellement en guerre avec ces derniers; ce qui fit qu'il choisit pour son Lieutenant sur les frontieres d'Ecosse Guillaume de Montagu, homme distingué par sa valeur & son habileté dans la guerre. Il lui

avoit donné en récompense de plusieurs services signalés la Comté de Salberic, & lui avoit fait épouser une des plus belles personnes d'Angleterre. Quelque tems après il l'envoya en Flandres accompagner le Comte de Suffolk, qui étoit à la tête d'une armée; mais les Anglois furent battus, & ils tomberent tous deux dans les mains des François, qui les menerent prisonniers à Paris.

Les Ecossois, au bruit de cette défaite, voulurent profiter de l'absence du Comte de Salberic: ils vinrent avec une puissante armée assieger son Château, dans le dessein de le démolir & d'enlever la Comtesse avec ses trésors. Mais le Comte avoit donné si bon ordre à tout en partant, qu'ils virent bien que leur entreprise n'etoit pas aussi facile qu'ils se l'etoient imaginé. Ils furent vivement repoussés par la garnison dans toutes leurs atta-

ques ; & bien loin de gagner quelque terrain, & de réussir à serrer le Château de plus près, ils se virent forcés de s'en éloigner, pour se mettre à couvert des coups de ceux qui le défendoient ; de sorte que voyant bien qu'ils perdroient leur tems & leurs peines devant une Place si-bien défendue : & apprenant outre cela par leurs Espions que le Roy étoit sorti de Londres avec une nombreuse armée, & venoit à grandes journées au secours de la Comtesse, ils se retirerent avec la honte d'avoir fait d'inutiles efforts.

Le Roy ayant eu avis de leurs démarches, voulut d'abord retourner sur ses pas ; mais comme on lui eut représenté l'allarme & la consternation où la présence des Ennemis avoit mis la Place, il fut bien-aise d'y aller, pour y rapporter par sa présence la tranquillité qu'elle avoit perdue.

Elips (c'étoit le nom de la Com-

tesse) étoit pour lors au Château. C'étoit une Dame d'une rare beauté ; elle avoit le port grand & majestueux, la taille riche, & tous les traits du visage bien proportionnés : elle joignoit à tous ces avantages du corps un esprit mâle, un cœur généreux, des sentimens nobles, & une vertu qui la mettoient au-dessus de toutes les personnes de son sexe, & concourroient ensemble à en faire la personne du monde la plus accomplie. Aussi-tôt qu'elle eut appris la résolution du Roy, elle donna tous les ordres nécessaires pour le bien recevoir : elle se para de ses plus beaux habits ; & s'étant fait suivre de ses Dames d'honneur, & du petit nombre de Soldats qui lui restoient, elle fut au-devant de lui.

Ce Prince ne put la voir sans être épris de son extrême beauté ; il lui en fit son compliment, après l'avoir reçûe de la maniere la plus

gracieuse, & lui dit en soûriant :
„ Madame, il ne falloit que vous
„ montrer en cet état aux ennemis,
„ pour en faire autant d'esclaves.
La Comtesse rougit à ces mots,
avec un air d'innocence & de mo-
destie ; & répondit au Roy, qu'elle
auroit été bien fâchée d'éprouver
la verité de ce qu'il venoit de lui
dire, parce qu'elle n'auroit pas
maintenant l'honneur de le voir.
Le discours tomba ensuite sur au-
tre chose, & on prit le chemin du
Château.

Le Roy trouva tant d'esprit, de
sagesse & d'agrément dans la Com-
tesse, qu'il ne put s'empêcher de
l'aimer. Il crut d'abord que ce qu'il
ressentoit pour elle dans son ame,
n'étoit que l'effet de l'admiration
que lui avoit causé la beauté de
cette Princesse ; mais l'amour ne
tarda guéres à se déclarer. Le Roy
sentit naître dans son cœur une
flâme secrete qui le consumoit. Il

reconnut avec étonnement qu'il aimoit la Comtesse. Il voulut d'abord mettre un frein à sa passion. Sa raison vint à son secours : elle lui fit envisager la multitude des affaires dont il étoit chargé ; les ennemis qu'il avoit à combattre ; les guerres qu'il avoit à soutenir, & qui ne lui permettoient pas de perdre son tems dans un vain amusement, le scandale qu'il alloit donner à son peuple, la tache qu'il alloit faire à sa réputation, & enfin toutes les autres suites funestes d'un amour de cette espece.

Mais toutes ces considerations furent inutiles ; l'amour avoit déja trop fait de progrès dans son ame, & il n'étoit plus en son pouvoir de l'en chasser : la résistance sembloit au contraire lui donner de nouvelles forces, & l'affermir, pour ainsi dire, dans sa conquête. Il fut donc obligé de lui céder, & de s'y abandonner tout entier. Alors

le trouble s'empara de son esprit ; sa raison ne fut plus libre, il ne se reconnut plus lui-même ; & n'écoutant que sa passion, il résolut dès lors de la satisfaire à quelque prix que ce fût.

Edouard, pour réussir dans son dessein, voulut d'abord sonder le cœur de la Comtesse, afin de connoître s'il pourroit s'en faire aimer. Il l'engagea pour cet effet dans une conversation particuliere, la prit par la main, & la pria de lui faire voir les particularitez du Château.

La Comtesse le fit de si bonne grace, & mêla tant de charmes & d'enjouement dans sa conversation, que le Roy en fut ravi, & comme hors de lui-même ; & que ne pouvant supporter plus longtems la violence de son amour, il tomba comme en défaillance, & fut obligé de s'appuyer sur une fenêtre. Là, sans considerer ni ce

qu'il faisoit, ni avec qui il étoit, il se mit à penser aux moyens de toucher celle qui faisoit son tourment.

La Comtesse s'apperçut facilement de son trouble, & il étoit bien difficile de ne s'en pas appercevoir. Elle remarqua qu'il avoit l'air inquiet & embarrassé; elle en fut surprise, parce qu'elle l'avoit vû peu auparavant, gay & de bonne humeur, & qu'elle ne croyoit pas qu'il lui fût rien arrivé qui pût être la cause d'un si grand changement.

Elle ne put s'empêcher de lui en demander la cause. „ Oserai-je, „ Sire, vous demander, lui dit- „ elle, d'où vous vient cette tris- „ tesse, dans le tems même que „ vous me paroissez avoir le plus „ de sujet de vous réjouir? Est-ce „ que vous avez manqué l'occasion „ de signaler votre courage, & de „ faire sentir aux Ennemis la for- „ ce de vos armes? Mais, Sire,

„ vous me permettrez de vous re-
„ présenter que la plus glorieuse
„ de toutes les victoires est celle
„ qu'on obtient sans effusion de
„ sang. On arrose souvent de ses
„ larmes les lauriers qu'on cueille
„ dans les Champs de Mars, & le
„ Vainqueur est quelquefois obligé
„ d'acheter la victoire bien cher:
„ pour vous, vous avez cet avan-
„ tage & cette double gloire, que
„ vous avez vaincu sans répandre
„ une seule goute de sang, & sans
„ exposer la vie d'aucun de vos Su-
„ jets.

Le Roy voyant que la Comtesse entroit dans ses peines, & qu'elle paroissoit affligée de le voir dans un si triste état, s'imagina qu'il ne lui étoit pas tout-à-fait indifferent; il crut même appercevoir quelque chose dans ses yeux, qui lui étoit favorable, & que par consequent il ne risquoit rien de lui découvrir sa flâme. Il saisit donc l'occasion

que la fortune lui présentoit, & qu'il croyoit propre à son dessein ; & poussant un profond soupir, il lui dit d'une voix tremblante : « Ah ! Madame, que vous devinez » bien mal le sujet de ma douleur ! » Il n'y a pas si long-tems que je » suis malheureux : je n'ai com- » mencé à l'être que lorsque j'ai » mis les pieds dans ce Château.

La Comtesse avoit trop d'esprit, & le Roy faisoit paroître trop de passion dans ce qu'il disoit, pour qu'elle ne s'apperçût pas aisément des sentimens qu'il avoit pour elle. Elle en fut surprise au dernier point ; car elle étoit bien éloignée de penser qu'un Roy d'un esprit aussi élevé qu'Edouard, fût susceptible de pareilles foiblesses. Cependant elle sçut si-bien composer son visage, qu'elle ne laissa rien voir au Roy de son trouble ; & feignant ensuite de ne point comprendre ce qu'il lui vouloit dire, elle lui re-

présenta que quoiqu'elle souhaitât de tout son cœur d'apporter quelque remede à son mal, cependant elle ne le pouvoit faire qu'elle n'en sçût la cause. » Au reste, ajouta-» t'elle, si c'est le dommage qu'ont » fait les Ennemis, il est, Sire, de » si peu de consequence, qu'il ne » mérite pas que vous y fassiez la » moindre attention, ni que vous » vous en chagriniez; d'autant plus » que vous pourrez un jour vous » en venger, comme vous avez dé-» ja fait avec succès.

Le Roy étoit trop avancé pour ne pas poursuivre ; & comme la Comtesse faisoit semblant de ne rien entendre à ce qu'il venoit de lui dire, il voulut, pour écarter toute réponse équivoque, lui déclarer ses sentimens dans les termes les plus clairs : » Eh bien, Ma-» dame, reprit-il, puisque vous le » voulez (quoique je ne le puisse » faire sans rougir,) je vais vous

» découvrir mon mal. Je vous ai-
» me, adorable Comtesse; & ce
» qui cause mon tourment, c'est la
» crainte de ne pouvoir vous ai-
» mer sans vous offenser. Mais par-
» donnez à un Amant qui n'a pû
» se défendre de vos charmes, &
» qui est le plus malheureux de
» tous les hommes, s'il est con-
» damné à ne vous plus aimer.

La Comtesse entendit tout ce discours du Roy sans s'émouvoir. Lorsqu'il eut achevé, elle lui dit d'un ton qui devoit lui faire sentir qu'elle n'avoit pas fort goûté la déclaration qu'il venoit de lui faire:
» Sire, si tout autre que vous m'a-
» voit osé parler en ces termes, je
» sçaurois lui répondre, & lui ôter
» peut-être pour toujours l'envie
» de me tenir une autre fois des dis-
» cours pareils; mais votre Person-
» ne m'est trop respectable pour
» m'offenser de ce que vous venez
» de dire: au reste, je suis persua-

» dée que vous voulez plûtôt met-
» tre ma vertu à l'épreuve, que me
» parler sérieusement.

Elips alloit continuer, lorsqu'on vint avertir que le dîner étoit prêt. On se mit à table. Le Roy mangea peu; & eut pendant tout le repas les yeux attachés sur la Comtesse; il repassa toute la journée dans son esprit la réponse qu'elle lui avoit faite: il vit bien que le succès de sa flâme n'étoit pas l'affaire d'un jour; mais ne pouvant s'absenter plus long-tems de Londres, où sa présence étoit absolument nécessaire, il résolut de partir le lendemain: il passa la nuit sans prendre aucun repos, & dès le matin il alla prendre congé de la Comtesse; il la pria de se souvenir de ce qu'il lui avoit dit, & en la quittant; » Il
» ne tient qu'à vous, Madame, lui
» dit-il, de me rendre ou le plus heu-
» reux, ou le plus malheureux des
» hommes. Elips l'assura qu'elle

offriroit ses vœux aux Ciel, pour lui obtenir une glorieuse victoire sur ses ennemis & sur ses passions. Le Roy la remercia, & partit aussitôt pour Londres, accablé de tristesse

Quelque tems après le départ du Roy, la Comtesse apprit la mort de son mari; elle en ressentit vivement la perte; elle le pleura longtems, & après avoir donné à sa mémoire ce qu'elle lui devoit, comme la Comté de Salberic retournoit au Roy, parce que le Comte n'avoit pas laissé d'enfans, elle se retira à Londres chez le Comte de Varucio son pere.

Le Roy apprit avec une joye extréme l'arrivée de la Comtesse. Il crut que la fortune favorisoit son amour, & prit pour un heureux présage la mort du Comte, dont il croyoit que la vie étoit le seul obstacle qui s'opposât à son bonheur. Il attribuoit les rigueurs de la Com-

tesse à l'attachement qu'elle avoit pour son mari, dont la mort lui rendoit toute sa liberté: il s'abandonna tout entier à la douce esperance d'être bientôt le maître de ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Il voulut que tout le monde prît part à sa joye, & pour cet effet il donna plusieurs Fêtes, dont néanmoins on ignoroit le motif. Ce n'étoit à la Cour que Jeux, que Bals, que Festins.

Le rang & la qualité de la Comtesse ne lui permirent pas de ne s'y point trouver avec les autres Dames de la Cour. Elle y parut, avec un éclat & une beauté, qui charmerent tous ceux qui la virent, & qui lui attirerent les regards de tout le monde; cependant comme elle se fut apperçûe que le Roy avoit toujours pour elle les mêmes sentimens, elle ne s'y trouva plus, & se tint chez elle, évitant avec soin tous les endroits où elle pour-

roit rencontrer le Prince.

On ne ſçauroit croire combien cette conduite de la Comteſſe cauſa de douleur au Roy. Il ne pouvoit plus la voir, & c'étoit pour lui le dernier des ſupplices. Enfin ne pouvant plus vivre, ſans lui témoigner qu'il l'aimoit, il réſolut de le faire par écrit, puiſqu'il ne le pouvoit plus de vive voix. Il lui écrivit une lettre, dans laquelle, après avoir expoſé le principe & le progrès de ſon amour, il l'accuſoit de trop de rigueur; il la prioit de faire attention à tout ce que lui promettoit ſon amour, & finiſſoit par la conjurer de ne pas le priver du moins plus long-tems de ſa préſence, d'où dépendoit tout le repos de ſa vie.

La Comteſſe lut cette lettre.& fit cette réponſe au Gentilhomme, qui la lui avoit apportée : » Monſieur, „ dites au Roy de ma part, que je „ n'ai d'autre réponſe à lui donner,

ſur

„ſur l'affaire dont il s'agit, que celle
„ que j'ai déja eu l'honneur de lui
„ faire dans le Château de Salberic.
Le Gentilhomme reporta au Roy
ce que la Comteſſe lui avoit dit.

Ce fut pour ce Prince un coup de foudre ; il en conçut un dépit extréme : cependant ne déſeſperant pas tout-à-fait de réuſſir il ſe calma un peu, & ſe mit à ſonger par quel moyen il pourroit venir à ſon but. Il en inventa un, le plus bizarre du monde : ce fut de ſe ſervir du pere de la Comteſſe, pour engager ſa fille à condeſcendre à ſes volontez ; il n'eut point de honte de le découvrir à ce même Gentilhomme qui étoit ſon favori, & ſon confident. Celui-ci ne craignit point de déſaprouver un pareil projet. Il fit remarquer au Roy qu'un homme vertueux & plein d'honneur, comme le Comte de Varucio, ne ſe chargeroit certainement pas du ſoin de corrompre ſa fille,

qu'il seroit au contraire le premier à se servir de toute son autorité pour l'en détourner.

Cette raison étoit fort sensée, mais le Roy n'étoit pas en état de la goûter. L'amour qui lui avoit mis un bandeau devant les yeux, ne lui permettoit de les ouvrir qu'à ce qui flatoit sa passion; de sorte que sans rien consulter que l'envie de la satisfaire, il envoye chercher le Comte de Varucio, sous prétexte d'avoir des affaires d'importance à lui communiquer.

Lorsque le Comte fut arrivé, le Roy le fit entrer dans son cabinet, & en ayant fait fermer la porte, il lui dit, pour s'insinuer dans son esprit, & le préparer à la proposition qu'il avoit envie de lui faire, qu'il avoit tant de preuves de sa fidelité, & qu'il avoit reçû de si grands services de sa part, qu'il ne craignoit pas de lui confier une affaire secrette, & qu'il ne doutoit point

qu'il ne se portât à le servir avec autant d'ardeur, qu'il en avoit fait paroître jusqu'alors dans toutes les rencontres.

Le Comte voyant que le Roy, qu'il aimoit, lui parloit avec tant de confiance, voulut le confirmer dans la bonne opinion qu'il avoit de lui, & lui faire voir qu'il n'en étoit pas indigne. Il l'assura donc par serment qu'il feroit pour lui tout ce qui seroit en son pouvoir, & que fallut-il sacrifier sa propre vie, celle de ses enfans, ses biens, tout ce qu'il avoit de plus cher, il ne differeroit pas d'un moment à le faire pour le service de Sa Majesté.

Ces paroles dites avec cet air de candeur & de générosité si naturel aux grandes ames, charmerent Edouard. Il avoit amené le Comte au point où il vouloit, & pour lors il lui déclara sans aucun déguisement ce qu'il desiroit de lui.

Jamais surprise ne fut pareille à celle dont le Comte fut alors saisi. C'étoit un homme d'honneur, qui avoit blanchi dans le mêtier de la guerre, & qui avoit donné plus d'une fois des preuves de sa valeur & de sa probité. On peut juger combien la proposition du Roy lui parut odieuse. La douleur qu'il en ressentit l'empêcha d'abord de proferer une seule parole; mais enfin interrompant son silence :

» Est-ce donc là, Sire, lui dit-il, » avec une liberté respectueuse, la » récompense qui est dûe à mes tra- » vaux & à mes services? Cent fois » je me suis exposé à la mort pour » vos interêts & pour votre gloire; » & pour m'en récompenser, vous » voulez m'enlever toute celle que » je me suis acquise, & me desho- » norer à jamais! Vous voulez ra- » vir l'honneur à ma fille & à mes » enfans! Ce n'est pas assez, vous » voulez que je sois l'indigne instru-

» ment, dont vous avez résolu de
» vous servir, pour couvrir ma mai-
» son d'infamie. Mais n'êtes-vous
» pas ce Roy, qui avez fait paroî-
» tre jusqu'ici tant d'amour pour
» la vertu, & tant d'horreur pour
» le vice ? D'où vient un si grand
» changement ? Qu'est devenue cet-
» te élevation d'esprit, cette gran-
» deur d'ame, cet empire que vous
» avez toujours retenu sur les foi-
» blesses humaines ? Où sont ces
» qualitez admirables, qui vous ont
» rendu la terreur de vos ennemis,
» l'amour de vos peuples, la sureté
» de vos alliés, & l'admiration de
» toute la terre ? Vous vous laissez
» surprendre aujourd'hui aux char-
» mes d'une femme : Vous vous
» laissez vaincre & conduire par l'a-
» mour : Songez, songez, Sire, à
» la mauvaise idée que vous allez
» donner de votre mérite. Songez
» que Dieu punit le crime dans les
» Rois, comme dans le reste des

» hommes, & que votre gran-
» deur ne sçauroit vous mettre à
» couvert de sa vengeance. Cepen-
» dant, Sire, pour vous obéir, je
» vais déclarer à ma fille les sen-
» timens que vous avez pour elle.
» Je la connois, mon obéissance ne
» coûtera rien ni à sa vertu, ni à la
» mienne.

Ce discours prononcé avec chaleur, & par un homme respectable par son mérite, fit impression sur l'esprit du Roy : il lui dessilla les yeux, & rompit le charme trompeur, qui tenoit sa raison captive. Il reconnut avec étonnement dans quels égaremens sa passion l'avoit fait tomber, & il eut honte de s'être porté à de tels excès. Il loua la liberté du Comte, qui n'avoit fait que son devoir en lui parlant de la sorte, & résolut de faire un éternel divorce avec l'amour. Mais il ne fut pas long-tems dans ces sentimens. L'amour revint bientôt à

la charge. Elips se présenta à son esprit avec de nouveaux charmes; il sentit renaître dans son cœur une flâme mal éteinte ; il retomba dans son premier mal, & passa le jour & la nuit sans prendre ni repos, ni nourriture, attendant avec impatience quelle seroit la réponse que le Comte devoit lui apporter. Le Comte étant sorti de chez le Roy, accablé de douleur, ne voulut point aller trouver la Comtesse sa fille ce même jour. Il attendit au lendemain : pendant ce tems-là il se livra aux réflexions les plus sérieuses. Je ne consentirai jamais, disoit-il, que ma fille soit la Maîtresse du Roy; c'est néanmoins à quoi se réduit ce que ce Prince m'a chargé de lui proposer. Encore s'il faisoit naître quelque esperance de l'épouser.... mais ce seroit me flater vainement. La condition de ma fille, qui la met au-dessus de celle de simple Maîtresse d'un Roy, ne

lui permet pas non plus d'aſpirer à la qualité de Reine d'Angleterre. Si le Prince avoit quelque idée de l'élever à ce haut rang, ne me l'auroit-il pas fait entrevoir? Après tout l'amour eſt bien puiſſant; peut-être que la paſſion du Roy pourroit rompre la barriere qui eſt entre le trône & ma fille.

Cette idée de fortune & d'ambition commença à flater le vieux Comte, & il ſe trouva moins de répugnance, qu'il n'en avoit ſenti d'abord à exécuter les volontez du Roy. Il ſe détermina donc à s'acquitter de ſa commiſſion à l'égard de ſa fille : il lui raconta l'entretien ſurprenant qu'il avoit eu avec le Roy, & demanda triſtement à la Comteſſe ſi elle étoit d'humeur à conſentir aux volontez de ce Prince. » Je me ſuis engagé imprudem-» ment & malgré moi, ajouta-t-il, » à vous en faire la propoſition ; je » l'ai

„ l'ai promis au Roy, & je m'ac-
„ quitte de ma parole.

La Comtesse fut d'abord surprise du procedé du Roy, & de celui de son pere. Elle railla le Comte sur sa complaisance aux volontez d'un Prince qui avoit perdu l'esprit ; & témoigna beaucoup de mépris pour un Amant qui prenoit de pareilles mesures : Ce fut-là toute sa réponse.

Le Comte fut ravi de trouver sa fille dans de si bonnes dispositions. Il la loua dans le secret de son ame, & pria Dieu de l'y maintenir. Ensuite, tout transporté de joye, il alla trouver le Roy, à qui il rendit compte des sentimens de sa fille, prenant le Ciel à témoin, qu'il avoit entierement satisfait à sa promesse, après quoi il lui demanda la permission de se retirer en son Château, pour y passer avec tranquilité le reste de ses jours. Le Roy la lui donna volontiers ; ce qui fit

qu'il partit aussitôt avec toute sa famille, laissant seulement à Londres sa femme & sa fille, afin de ne point causer d'ombrage au Roy, & pensant par-là se tirer d'intrigue.

Edouard n'eut pas plûtôt appris le départ du Comte de Varucio, qu'il vit bien qu'il étoit joué. Il s'abandonna dès-lors à la rage & au desespoir: Il fit mille fois le dessein d'user de violence; il eut toutes les pensées que peut donner l'excès de l'emportement: il ne voulut plus prendre aucun repos; toute sorte de compagnie lui devint odieuse: il négligea l'exercice des armes, qui avoit été jusques-là son occupation la plus ordinaire: La chasse, dont il avoit toujours fait son plaisir, ne lui causa plus que du dégoût.

La Comtesse apprit que la passion du Roy pour elle étoit des plus sérieuses; elle s'apperçut même

qu'elle avoit à craindre de ſa part quelque violence. Elle s'aviſa alors de ſe munir d'un poignard qu'elle porta toujours depuis ſous ſa robe, dans le deſſein de s'en ſervir, ſi elle ſe voyoit en danger.

Cependant le Roy voulut faire une derniere tentative. Il envoya pour cet effet à la mere de la Comteſſe le même Gentilhomme, dont il s'étoit auparavant ſervi, pour porter ſa lettre. Cet ambaſſadeur lui dit de la part du Roy, que ce Prince ne pouvoit plus réſiſter aux mouvemens de ſa paſſion : qu'il étoit bien cruel pour lui de ne pouvoir toucher le cœur de la Comteſſe ; qu'il étoit à craindre que ſon amour ne ſe tournât en fureur, & qu'alors toute la famille n'éprouvât ce que peut un Roy juſtement irrité.

Ce diſcours cauſa tout enſemble tant d'étonnement & d'effroi à la mere, que cette bonne Dame, qui

étoit aussi simple que timide, s'imaginant déja voir tomber sur sa maison les maux dont elle étoit menacée, se jetta toute tremblante & toute éplorée aux pieds du Gentilhomme. Elle lui embrassa les genoux, qu'elle arrosa de ses larmes, & lui dit d'une voix entrecoupée de soupirs: » Ah! Monsieur, „faites ressouvenir le Roy des ser„vices qu'il a reçûs de notre famille „& de la fidelité du Comte de Sal„beric. Si ces considerations ne „font rien sur son esprit, priez-le „qu'il ait du moins un peu de pa„tience, & assurez-le de ma part „que je vais faire tout mon possi„ble pour qu'il soit content.

A peine le Gentilhomme fut-il sorti, que la Comtesse de Varucio alla trouver sa fille, & lui raconta tout ce qui venoit de lui être dit. Ensuite elle lui parla en ces termes: „Il y a eu un tems, ma chere fille, „que ne voyant rien dans toute

„ l'Angleterre qui te fût compara-
„ ble, je m'estimois heureuse de
„ t'avoir mise au monde; je benis-
„ sois cent fois le jour qui t'avoit
„ vû naître, croyant que ta vertu
„ & ta beauté te feroient l'appui
„ & la consolation de toute ta fa-
„ mille. Mais que mes esperances
„ sont bien trompées ! Que de
„ maux, grand Dieu, ne nous cau-
„ se-t-elle pas tout à la fois ! Cepen-
„ dant tu peux encore les prévenir,
„ & les détourner de dessus nous.
„ Notre repos & notre bonheur est
„ dans tes mains; il ne s'agit pour
„ cela que de montrer au Roy un
„ air moins sévere, que d'avoir avec
„ lui des manieres moins farouches.
„ Donne-lui quelque lieu d'espe-
„ rer; amuse-le, pour donner à son
„ amour le tems de s'éteindre : Car
„ enfin, ma fille, ajoûta-t-elle, pour-
„ rois-tu voir d'un œil tranquille
„ la mort de ton pere & de ta.....
Elle ne put achever : elle tom-

ba- évanoüie dans les bras de sa fille.

Elips, toute troublée de cet accident, appella au secours. On vint, & on trouva la pauvre Dame comme morte : toutes les parties de son corps étoient froides ; ses yeux étoient fermés à la lumiere, & la pâleur de la mort régnoit sur son visage. Elle fut long-tems sans donner aucun signe de vie ; cependant elle revint peu à peu, & la Comtesse eut la consolation de voir que les soins qu'on prenoit pour sa mere n'étoient pas inutiles. De peur cependant, que lorsqu'elle commenceroit à reprendre connoissance, sa douleur ne la fît retomber dans le même accident, elle lui dit aussitôt qu'elle jugea s'en pouvoir faire entendre : » Madame, je „ suis disposée à vous obéir, & à „ aller trouver le Roy.

La mere, à ces paroles, sentit renaître toutes ses forces. Elle se

releva, remplie de joie, & éleva ses mains tremblantes au Ciel, pour remercier Dieu de la bonne résolution qu'il avoit fait prendre à sa fille, qu'elle embrassa tendrement.

Ayant fait apprêter sa litiere, elle se mit en devoir avec sa fille d'aller trouver le Roy. Lorsqu'elles furent arrivées au Palais, elles s'adresserent au Gentilhomme, que le Roy leur avoit envoyé. Il les introduisit dans l'appartement de son Maître, & les lui présenta. Jamais ce Prince ne fut surpris plus agréablement. » Soyez les bien venues, „ Mesdames, leur dit-il, avec un „ visage, où brilloit la joye dont „ son ame étoit enyvrée. Mais à „ qui suis-je redevable de mon bon-„ heur? est-ce quelqu'affaire parti-„ culiere qui vous amene? Ou pour-„ rois-je me flater que vous ne cher-„ chez que ma personne? La bonne „ Comtesse de Varucio lui répon-

„ dit : Oui, Sire, c'eſt vous ſeul
„ que nous cherchons.

Le Roy jetta alors les yeux ſur la belle Elips. Il la trouva plus charmante ce jour-là, qu'elle ne lui avoit encore paru, & elle l'étoit en effet. La rougeur qui paroiſſoit alors ſur ſon viſage ſervoit admirablement à relever la blancheur & la délicateſſe de ſon teint. Le Roy la prit par la main, l'embraſſa, & lui dit ce que peut dire le plus tendre & le plus paſſionné des Amans.

Mais la Comteſſe étoit bien éloignée de prendre plaiſir à toutes ſes careſſes : au contraire elles lui étoient inſupportables. Elle avoit ſans ceſſe ſon honneur devant les yeux : & la crainte de le perdre, la jettoit dans le trouble, & ne lui permettoit pas de proferer une ſeule parole. Cependant le Roy pria la Comteſſe de vouloir bien paſſer avec lui dans ſon cabinet, & laiſſa

la mere seule pour quelque tems. Lorsqu'Elips se vit seule avec Edouard, elle se jetta à ses pieds, & l'assura qu'elle étoit prête de consentir à tous ses desirs, mais à cette condition qu'il lui donneroit auparavant une preuve de son amour, en lui promettant avec serment la grace qu'elle alloit lui demander.

Le Roy voyant qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'être content, lui promit sans hésiter, & avec cette précipitation inconsiderée qu'ont ordinairement ceux qui desirent quelque chose avec passion, tout ce qu'elle exigeoit de lui. Il jura donc par l'amour qu'il lui portoit, & par son sceptre, que quelque chose qu'elle lui demandât, fût-ce la moitié de son Royaume, il le lui accorderoit volontiers, pourvû que ce ne fût pas de cesser de l'aimer; car il l'assuroit que pour lors il ne craindroit point de violer son serment.

La belle Élips voyant qu'elle avoit réussi dans son dessein, prit la main du Roy, qu'elle baisa comme un gage certain de la promesse qu'il venoit de lui faire, & lui dit d'un ton ferme, & qui auroit donné de l'admiration aux plus courageux : „ La grace que j'ai à vous „ demander, Sire, c'est de me per„ cer de votre épée : si vous me re„ fusez, ajoûta-t-elle, en tirant le poignard qu'elle portoit sous sa robe ; „ vous voyez ce fer, je vais „ m'en servir contre moi-même ; „ & me délivrer d'une vie qui me „ seroit insupportable, après la per„ te de ce que j'ai de plus cher au „ monde.

Le Roy surpris d'une pareille proposition, à laquelle il ne s'attendoit pas, attendri par la vûe d'un spectacle si touchant, vaincu par les remords de sa conscience, & par la vertu inébranlable de la Comtesse, la releva, & lui dit :

„ Vivez, Madame, vous n'avez rien
„ à craindre pour votre honneur.
Ensuite il lui arracha le poignard
qu'elle avoit dans ses mains, ouvrit
la porte, fit entrer la Comtesse
de Varucio, les Princes & les Princesses,
à qui il montra le poignard,
& rendit compte des sentimens
qu'il avoit pour Elips: après quoi
se tournant vers cette belle Comtesse.
„ Le tems est venu, Madame,
„ lui dit-il, où je veux récompenser
„ ser votre vertu. Je vous choisis
„ aujourd'hui pour mon épouse, si
„ vous le trouvez bon.

La Comtesse, à ces mots, recouvra
cette joye & cette sérénité qui
l'avoient quittée depuis le séjour
qu'Edouard avoit fait au Château
de Salberic. Elle se jetta aux pieds de
ce Prince, & lui dit: „ Sire, je n'aurois
„ jamais osé prétendre à un si
„ haut degré d'élevation; mais puis-
„ que vous le voulez, j'accepte vos
„ offres avec reconnoissance, & me

„ rends avec plaisir à tout ce que
„ vous demandez de moi.

Le Roy la releva, & commanda aussitôt à l'Archevêque d'York, qui s'étoit directement rencontré parmi les Seigneurs, de faire la bénédiction du mariage. Ensuite le Roy tira un riche diamant de son doigt, le donna à la Comtesse, qu'il salua Reine d'Angleterre. Il lui donna dès-lors pour sa dot trente mille angelols de revenu, avec le Duché de Lanclastre.

Le Roy voulut que ses nôces se célebrassent avec toute sorte de pompe & de magnificence. Il ordonna que tous les Seigneurs de son Royaume se trouvassent à Londres pour y assister. Il envoya chercher le pere & les freres de la Reine, & les honora tous des emplois les plus éclatans de son Royaume.

EXEMPLE
DE LA PLUS CRUELLE JALOUSIE.

BAJAZET Empereur des Turcs, faisoit sentir les effets de sa cruauté dans toute la Morée, & sur-tout dans la Ville de Modone, qu'il mit à feu & à sang, lorsque Pierre Barze Gentilhomme du pays, pour éviter la tyrannie de cet ennemi juré des Chrétiens, se réfugia à Mantoue. Son adresse à faire des armes le fit recevoir au service du Marquis de Mantoue, qui le créa Colonel de son Infanterie. Barze avoit épousé une Dame de Modone, dont la rare beauté & les belles qualitez faisoient l'admiration de ceux qui la connoissoient.

Ces deux époux étroitement unis, passoient agréablement leurs jours à une maison de campagne,

que le Marquis leur avoit donnée dans un Village nommé S. George, peu éloigné de Mantoue. Dans une si parfaite union, ils auroient été au comble de leurs vœux, si la fortune, qui se plaît à renverser les desseins des hommes, les eût exceptés du grand nombre de ceux qu'elle fait le jouet de son inconstance. En effet Barze mourut à la fleur de son âge, & laissa son épouse dans une cruelle douleur, sans autre consolation que la vûe d'une petite fille, qui lui représentoit l'image d'un époux si cher qui venoit de lui être enlevé.

Helene (c'est ainsi qu'on nommoit cette jeune veuve, à cause de sa rare beauté,) après la mort de Barze étant encore dans sa premiere jeunesse, pour ne pas donner lieu aux soupçons que pouvoit causer la foiblesse de son sexe, se retira chez son frere, qui demeuroit dans le même Village. Ce fut

là où elle employa ſon tems en œuvres de pieté, & en differentes occupations, ne ſortant que les Fêtes & les Dimanches pour aller au Service divin.

L'année de ſon deuil n'étoit pas encore expirée, lorſque le Chevalier Spada Capitaine Albanois, fort eſtimé pour ſa valeur, & qui pour lors commandoit à quelques Chevaux-Legers, en devint éperduement amoureux. Tous les moyens que peut inventer un amant paſſionné, furent employés pour la ſolliciter; mais le cœur de cette genereuſe veuve, après avoir ſurmonté avec tant de courage les attaques de la fortune, n'étoit pas d'une trempe à céder aux attraits de l'amour: ce qui fit que le Capitaine Albanois, dont la paſſion augmentoit tous les jours, voyant tous ſes efforts inutiles, & conſiderant outre cela que cette Grecque étoit d'une Maiſon également

recommandable par ſa nobleſſe & par ſes richeſſes, réſolut de l'épouſer.

Spada avoit ſervi ſous differens Princes & en differentes Provinces de l'Europe avec le frere d'Helene ; ce qui les avoit unis de l'amitié la plus étroite. S'étant un jour rencontrés, ils lierent converſation ; & l'Albanois prenant la parole, déclara à ſon ami que ſon cœur, qui juſques-là avoit été impénétrable aux traits de l'amour, s'étoit laiſſé vaincre aux charmes d'Helene, & qu'ils y avoient fait une telle impreſſion, qu'il ne trouvoit de repos que dans l'eſperance de l'avoir un jour pour épouſe : il ajouta que pour venir à bout de ce deſſein, il ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'à un ami, dont la fidelité lui étoit ſi connue, & ſur laquelle il pouvoit compter en toute ſûreté ; qu'il le conjuroit par l'amitié qu'il avoit toujours eue pour

lui

lui, de le secourir dans une extrémité si pressante.

Le Modonois agréablement surpris de voir que Spada vouloit contracter une nouvelle alliance avec lui, jura qu'il n'y auroit rien qu'il ne fît pour son service : „ Je suis, „ lui dit-il, entierement persuadé „ des sentimens de ma sœur, & je „ crois qu'elle ne refusera point „ une offre qui interesse également „ son honneur & le mien. " Après s'être fait de mutuelles protestations d'amitié, ils s'embrasserent & se quitterent.

Le frere d'Helene charmé de la proposition que le Chevalier Spada venoit de lui faire, fut aussi-tôt trouver sa sœur pour lui en faire part : mais cette Dame bien loin de paroître sensible aux offres que son frere lui faisoit de la part du Chevalier, témoigna au contraire beaucoup d'indifference. Elle venoit de perdre un époux qui fai-

ſoit tout ſon bonheur, & dont l'image étoit encore peinte à ſes yeux. Cette tendreſſe réciproque qu'ils avoient toujours eue l'un pour l'autre, lui ôtoit toute eſperance d'en retrouver un ſecond, avec qui elle pût goûter les mêmes plaiſirs, & ne lui laiſſoit plus que du dégoût pour un ſecond mariage. „ Je ne puis, dit-elle à ſon frere, „ conſentir à la propoſition que „ vous me faites, ſans donner lieu „ à ceux qui me connoiſſent, de „ me regarder comme une incon„ ſtante, qui a eu peu d'affection „ pour ſon premier époux. Vous „ dites, continua-t'elle, que cette „ nouvelle alliance intereſſe mon „ honneur; je puis vous aſſurer, „ Monſieur, que je paſſerai le reſte „ de mes jours avec autant de re„ tenue, que j'en ai eu avant que „ d'être mariée.

Le Modonois ſe trouva fort ſur-

pris d'entendre parler sa sœur en ces termes: Ce qui augmentoit son trouble & son inquiétude, étoit la promesse qu'il avoit faite à Spada de l'heureux succès de cette entreprise; il fit tout pour la déterminer au parti qu'il lui offroit, & il employa les raisons les plus fortes pour obtenir son consentement. Tantôt il lui representoit que l'amour que lui portoit le Chevalier, venoit moins de la passion que de l'estime qu'il avoit pour les rares qualitez de son esprit; que cette grande retenue, dans laquelle elle avoit résolu de vivre le reste de ses jours, la lui faisoit desirer avec plus d'ardeur: Tantôt il la prioit de jetter les yeux sur la noblesse & les grands biens de Spada; & lui remontroit qu'elle ne devoit point négliger une union qui interessoit toute sa famille.

Quoiqu'Hélene eût d'abord paru insensible aux offres de Spada;

elle ne put cependant réſiſter plus long-tems aux raiſons preſſantes de ſon frere; & je crois que l'amitié qu'elle lui avoit toujours portée, jointe à la crainte de le déſobliger en quelque choſe, fut un des principaux motifs qui la firent conſentir à ce qu'on demandoit d'elle.

Spada n'eut pas plûtôt appris le conſentement d'Hélene, qu'il ordonna qu'on fît tous les préparatifs pour les nôces. Elles furent célebrées à Mantouë, avec toute la pompe & toute la magnificence poſſible. Toute la Nobleſſe des environs y parut, & la préſence du Marquis les rendit célebres. Ce ne fut pendant pluſieurs jours que plaiſirs & que divertiſſemens.

L'Albanois, au comble de ſes vœux, ne pouvoit contenir l'excès de ſa joye. Il étoit toujours auprès d'Hélene; il ne ſe laſſoit point de contempler ſes charmes; il en entretenoit tous ſes amis, & ne ceſ-

soir de leur dire, que la fortune venoit de le rendre maître d'une beauté, qui n'avoit pas sa pareille dans toute l'Europe ; mais cette beauté qui faisoit pour lors tout son bonheur, & le charme de son amour, fut dans la suite la source de ses maux.

En effet sa passion devint si forte, que la jalousie, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, se saisit de son esprit : la vertu de son épouse ne fut point capable de le guérir de ses soupçons. Il commença à ne plus souffrir qu'avec peine qu'on lui parlât en particulier : il ne la perdoit point de vûe, & n'avoit point de repos qu'il ne fût auprès d'elle. Il ne la soupçonnoit pas à la vérité de lui être infidelle, mais il la mettoit au nombre de la plûpart des Dames, qui trouvent du plaisir à se faire aimer, & croire qu'un autre que lui l'aimât, ou lui eût inspiré d'autres sentimens que

ceux qu'il avoit fait naître dans son cœur, étoit pour lui le dernier des supplices & le comble des malheurs.

Lorsqu'Helene témoignoit quelque joie à des amis qui le venoient voir, il trouvoit qu'elle avoit bien de l'amitié pour des personnes qui devoient lui être indifferentes ; les recevoit-elle d'une maniere froide, c'étoit, à ce qu'il croyoit, pour le mieux tromper : Enfin la joye & l'indifference qu'elle faisoit paroître, lui étoient également suspectes & insupportables.

Hélene ne fut pas long-tems sans découvrir le sujet des inquiétudes de Spada. Quoiqu'elle n'y eût pas donné lieu par sa conduite, elle fit cependant tout ce qu'elle put pour les guérir. Elle ne sortoit presque jamais ; elle évitoit avec soin toutes les compagnies, se faisoit un devoir de ne plus parler à aucun homme ; & lorsque la bienséance

l'y contraignoit, c'étoit avec tant de modeſtie, qu'elle ne levoit preſque jamais les yeux : elle faiſoit paroître au contraire beaucoup de joye, lorſqu'elle étoit ſeule avec ſon mari : Elle avoit avec lui des manieres gratieuſes & enjouées, & ſe montroit toujours prête à exécuter avec plaiſir ce qu'il lui commandoit.

Une conduite ſi auſtere auroit dû ouvrir les yeux à Spada ; mais la jalouſie avoit fait trop de progrès dans ſon ame, & la douleur qu'il reçût de la mort de Trivulce, qui arriva dans ce même tems, acheva de lui retirer tout-à-fait la raiſon.

Trivulce étoit un Gentilhomme de la faction Gibeline, qui avoit été Gouverneur du Duché de Milan ſous Louis XII. Ce Seigneur avoit toujours honoré Spada de ſa protection, & lui avoit procuré tous ſes biens, par les differentes

charges qui lui avoit données ; ce qui avoit rendu Spada fort attaché à son service.

Il arriva que Trivulce, retournant de France en Lombardie, mourut en chemin, accablé de vieillesse & de fatigue. La nouvelle de sa mort fut bientôt répandue par-tout : Elle vint jusqu'aux oreilles de Spada, & fit une telle impression sur son esprit, déja cruellement déchiré par la jalousie, qu'il entra dans une espece de frénésie. Il ne vouloit prendre aucun repos, il refusoit de boire & de manger ; il fuyoit toute sorte de compagnie, & passoit les jours & les nuits à se plaindre & à se tourmenter.

Hélene, qui malgré son injustice, & les mauvais traitemens qu'elle en recevoit, ne laissoit pas de l'aimer, étoit extrémement affligée de le voir dans un si triste état. Elle avoit vû les troubles & les agitations que lui avoit causées sa jalousie.

se. Le nouveau chagrin qu'il venoit de concevoir la faisoit trembler, & lui faisoit appréhender quelque funeste accident. Elle fit tout ce qu'elle put par ses caresses & ses sages remontrances, pour le faire revenir de son égarement.

„ Quoi donc, Monsieur, lui di„ soit-elle, êtes-vous ce Spada, qui a „ donné dans toutes les parties de „ l'Europe des marques de sa gran„ deur d'ame ? Vous avez bravé la „ fortune dans les endroits où elle „ avoit le plus de pouvoir sur vous, „ & maintenant vous vous laissez „ abattre par le moindre de ses „ coups. Trivulce, il est vrai, vous a „ fait de grands biens ; mais après „ tout, Monsieur, que lui servira vo„ tre douleur, que lui serviront vos „ larmes ? Est-ce en le suivant au „ tombeau que vous lui serez utile, „ & que vous lui prouverez votre „ reconnoissance ? ou plûtôt n'est„ ce pas en vivant, & en offrant à

„Dieu des vœux pour le ſalut de
„ſon ame ? Ceſſez donc, Mon-
„ſieur de vous affliger, & mettez
„fin à une douleur que Dieu con-
„damne, & que Trivulce lui-mê-
„me, s'il étoit capable de quel-
„que ſentiment, ne pourroit que
„deſaprouver.

Ce diſcours étoit plein de ſageſ-
ſe, & il eût été capable de toucher
tout homme raiſonnable ; mais
Spada ne l'étoit plus, il y avoit déja
long-tems, & il n'étoit gueres en
état de goûter des avis ſi ſalutaires.
Il s'abandonna donc comme aupa-
ravant à ſa douleur ; il ne voulut
recevoir aucune conſolation, &
perſiſta à ne vouloir rien prendre.

Les triſtes réflexions, auſquelles
il étoit en proye, jointes au défaut
de nourriture, cauſerent bientôt
une alteration conſidérable à ſa
ſanté. Il tomba dangereuſement
malade, & ne fut pas long-tems
ſans ſentir les approches de la mort,

Ce fut alors que cet homme jaloux voulut donner à l'Univers étonné une de ces scenes tragiques, que la posterité n'apprendra jamais sans horreur.

En effet, craignant que quelqu'un après sa mort n'eût le bonheur de posseder Hélene, il se leva tout foible & moribond qu'il étoit, & sous prétexte de quelque nécessité, il fut chercher un poignard, & plein des sentimens que lui inspiroit sa jalousie, il le plongea dans le sein de son épouse qui étoit couchée à côté de lui; il le prit ensuite tout fumant du sang de cette misérable Dame, & s'en donna plusieurs coups, disant qu'il mouroit content, puisqu'il se voyoit accompagné de celle qu'il ne pouvoit laisser sans douleur.

AVANTURES D'ALERAN DE SAXONE, ET D'ADELASIE.

ALERAN de Saxone étoit fils d'Aléran Duc de Saxe. Ce jeune Seigneur étoit beau, bien fait, naturellement généreux, & avoit des sentimens beaucoup au-dessus de son âge ; ce qui fit, que se voyant le dernier de ses freres, & que ne trouvant pas dans la maison du Duc de quoi satisfaire son ambition, il se résolut d'aller dans quelque Cour étrangere chercher une fortune plus éclatante, & qui pût remplir les grandes vûes qu'elle avoit.

La Cour, qui lui parut la plus propre à son dessein, fut celle de l'Empereur ; ce qu'il avoit entendu

dire de la générosité & de la magnificence d'Otton III. lui fit prendre la résolution d'y aller.

Il s'en ouvrit au Duc son pere. Ce Prince, qui l'aimoit à cause de ses belles qualitez, & qui ne regardoit qu'avec peine l'éloignement d'un fils qui lui étoit si cher, fit d'abord quelque difficulté de lui accorder sa demande.

Un sentiment de vanité l'emporta cependant sur sa tendresse. Il fut bien aise de faire voir à la Cour du plus grand Monarque de la terre un jeune Prince des plus accomplis de toute l'Allemagne; il permit à Aléran de partir, & lui donna des lettres pour l'Empereur.

Aléran ayant obtenu de son pere le congé, qu'il lui demandoit, mit promptement ordre à ses affaires, fit ses adieux, & prit le chemin de Vienne. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il alla trouver l'Empereur;

il lui présenta les lettres du Duc, & lui témoigna l'envie, qu'il avoit de le servir. Ce Prince le reçut fort bien, & voulut faire sentir au fils l'estime qu'il avoit pour le pere. Il lui assigna un appartement dans son Palais, & lui donna dès-lors un poste assez considerable dans ses armées.

Aléran ne fut pas long-tems à cette Cour sans s'attirer l'estime & l'admiration de tout le monde. Il joignoit à une rare beauté de si rares talens, qu'on ne pouvoit se défendre de l'aimer. Jamais personne n'avoit sçû mieux que lui allier les qualités les plus opposées. On le voyoit se familiariser avec les plus petits, sans toutefois rien perdre d'une noble fierté, & figurer avec les premiers de l'Empire, sans cependant oublier qu'il n'étoit qu'un jeune étranger; courageux & prudent tout à la fois, il ne suivoit jamais les premiers mouve-

mens d'une valeur inconsiderée; il avoit une adresse étonnante pour tous les exercices du corps, & il en donna des preuves dans plusieurs tournois, où il remporta toujours le prix.

Il suivit Otton dans quelques expeditions; il y fit plusieurs beaux exploits, & il eut même le bonheur dans une rencontre de se trouver assez près de la personne de l'Empereur, pour le dégager d'un péril où sa valeur l'avoit précipité. Ce service augmenta de beaucoup la bonté qu'Otton avoit pour lui: il le regardoit plûtôt comme son fils que comme un sujet, & il vouloit toujours l'avoir à ses côtés.

Cette grace que ce Prince faisoit à Aléran lui fut à lui-même quelque tems après d'une grande utilité. En effet, un jour qu'il étoit à la chasse, & qu'il s'étoit écarté de ses gens, un Ours d'une grandeur extraordinaire, pressé des chiens, &

irrité par plusieurs blessures, vint à lui. Otton qui vit de loin ce furieux animal, se mit en devoir de le combattre ; mais son cheval eut peur, fit un faux pas en voulant se cabrer, tomba, & l'embarassa tellement dans sa chûte, qu'il alloit être insensiblement dévoré. Lorsqu'Aléran, qui n'étoit pas fort éloigné, & qui vit le danger de ce Prince, accourut à son secours, tua l'Ours, & le délivra de cette maniere du plus grand danger où il se fût jamais trouvé.

Cette action d'Aléran fit un grand bruit, lui mérita les louanges de toute la Cour & une des plus belles charges de l'Empire, qu'Otton lui donna pour le récompenser. Comme il ne se servoit de sa faveur que pour obliger les autres, il avoit tant d'amis & si peu d'envieux, que rien ne lui étoit contraire : Il jouissoit en paix de l'amitié du Prince, & il avoit le plai-

sir de voir qu'un chacun parloit de lui dans les termes les plus avantageux, mais sur-tout Adélasie, fille de l'Empereur.

Cette jeune Princesse étoit d'une beauté achevée : Jamais l'Allemagne n'avoit rien vû qui égalât ses charmes ; mais ce qui la distinguoit le plus, étoit une grandeur d'ame, une élevation d'esprit, & un amour pour la gloire, qui sembloient la mettre au-dessus de son sexe.

La conformité qu'elle avoit trouvée dans l'humeur & dans les sentimens d'Aléran avec les siens, lui avoit toujours donné de l'inclination pour lui : Elle l'avoit néanmoins combattue assez long-tems. Elle croyoit qu'il y avoit de la foiblesse à n'aimer un homme que pour sa bonne mine : Il falloit d'autres armes pour gagner un cœur tel que le sien. Aléran jeune, bien fait, tout propre à inspirer de l'a-

mour aux autres, & à faire les conquêtes les plus éclatantes, n'auroit jamais été que l'objet de son indifference, si la gloire n'eût couronné en lui tous ces avantages.

Mais il faut avouer que celle qu'il s'étoit acquise dans un âge, où il est encore permis aux autres de l'ignorer, étoit un attrait bien puissant pour une personne qui avoit des sentimens aussi nobles qu'en avoit Adélasie; aussi n'y putelle résister. L'amour à la faveur de cette admiration, qui accompagne toujours les belles actions, se glissa dans son cœur, & y fit en peu de tems des progrès considerables.

Elle commença à ne plus trouver de joye qu'en la compagnie d'Aléran: Tout son plaisir étoit de parler de lui, ou d'en entendre parler: la moindre des actions de ce jeune homme étoit chez elle d'un prix infini, & méritoit à ses

yeux une récompense. Le moyen plus sûr de lui plaire, étoit de comparer & de préférer même Aléran aux Héros les plus vantés. Toutes les fois qu'elle le rencontroit, elle se présentoit à lui avec un air riant, & où brilloit la joye qu'elle avoit de le voir. Enfin elle avoit avec lui les manieres du monde les plus gracieuses, & se faisoit un devoir de l'obliger en tout.

Une des Gouvernantes de cette jeune Princesse, qui s'apperçut du soin qu'elle prenoit de plaire à Aléran, ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise. » Je ne sçai, Madame, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva seule dans sa chambre, » si vous faites attention à la conduite que vous avez avec Aléran; » pour moi je la crois toute autre » qu'elle ne devroit être : J'avoue » que vous lui avez de grandes obligations; mais il est aisé de connoître, par la maniere dont vous

» le traitez, que vous avez pour
» lui d'autres ſentimens, que ceux
» que la reconnoiſſance a coutume
» d'inſpirer. Ce jeune Seigneur, il
» eſt vrai, a beaucoup de mérite ;
» il eſt couvert de gloire, il eſt d'une
» naiſſance illuſtre, il a tout ce qui
» peut flater l'eſprit d'une jeune Prin-
» ceſſe; mais vous ſçavez, continua-
» t-elle, que vous ne pouvez pas
» l'aimer, puiſque l'Empereur vous
» a promiſe au Roy de Hongrie.

Ce diſcours, quoique très-ſenſé, ne fit pas grande impreſſion ſur l'eſprit d'Adélaſie. La paſſion qu'elle avoit pour Aléran étoit déja trop forte ; elle n'avoit plus le pouvoir d'y réſiſter. Elle continua donc à l'aimer, & à lui donner des marques de ſa flâme. Tout ce qu'elle put gagner ſur elle, fut de prendre plus de ſoin qu'auparavant de la cacher aux autres.

Aléran de ſon côté avoit pour Adélaſie les mêmes ſentimens qu'-

elle avoit pour lui. Il y avoit long-tems que les charmes de cette jeune Princesse lui avoient fait sentir leur pouvoir, & avoient parlé impérieusement à son cœur : il l'avoit aimé dans le même instant qu'il l'avoit vûe ; mais il n'osoit déclarer son amour à personne, & il le tenoit caché.

Le rang & la qualité d'Adélasie, la promesse que l'Empereur avoit faite de la donner au Roy de Hongrie, tout lui faisoit peur. Les manieres gracieuses que la Princesse avoit avec lui, n'étoient point capables de le rassurer ; il les prenoit pour un effet de sa politesse & de sa reconnoissance, & non pour un effet de son amour. Enfin il se contentoit d'aimer dans le secret & sans esperance, lorsque la fortune ne voulant pas lui laisser plus long-tems ignorer son bonheur, lui découvrit les sentimens d'Adélasie.

Un jour qu'il faisoit beau, il fut

se promener dans les jardins du Palais, & entra dans un cabinet de verdure pour s'y reposer. Adélasie étoit dans un autre bout à côté de celui où étoit ce jeune Seigneur, & si occupée à penser à lui, qu'elle ne le vit point lorsqu'il entra, & que croyant ne pouvoir être entendue de personne, elle prononça assez haut par plusieurs fois le nom de ce jeune Seigneur.

Aléran surpris de s'entendre nommer, se mit à écouter plus attentivement, & entendit Adélasie qui disoit : Ah ! que faut-il donc que je fasse, pour lui faire comprendre que je l'aime ? Ne lui en en donnai-je pas assez de preuves tous les jours ? & puis-je croire qu'il a de l'amour pour moi, puisqu'il n'y fait pas attention ? Oüi, vous n'avez pour moi que de l'indifference, & je me suis trompée, lorsque j'ai crû voir en vous quelque chose qui favorisoit mon

amour. Infortunée Adélasie! que ne cesse-tu d'aimer un ingrat: cependant!.... elle n'en put dire davantage; ses larmes & ses sanglots interrompirent son discours.

Aléran ne put résister à de si tendres reproches, & n'étant plus le maître de sa passion, il fut se jetter aux pieds de la Princesse. » Pardonnez, Madame, lui dit-il, » d'un air mêlé de joye & de tristesse, pardonnez à un Amant qui est » au desespoir de vous avoir caché » si long-tems combien il vous adore. Si vous sçaviez ce que j'ai moi-même souffert de ce silence, & » combien de fois j'ai été prêt à » dire que je ne pouvois vivre sans » vous, vous ne m'accuseriez pas » d'indifference; mais qui eût crû » qu'Aléran fût assez heureux pour » vous plaire, charmante Princesse! Adélasie vit bien que son Amant l'avoit entendue, & qu'elle ne pouvoit plus lui cacher son amour,

Elle le lui déclara donc ſans aucun déguiſement. Ils ſe jurerent alors une fidelité inviolable, & commencerent à ſe regarder comme l'époux & l'épouſe.

Cependant Adélaſie devint groſſe. Le commerce de nos deux Amans ne pouvoit qu'être découvert, & ils ne devoient s'attendre à rien moins qu'à une punition exemplaire; mais ils réſolurent de la prévenir & de s'enfuir de la Cour. Pour cet effet Aléran acheta des bijoux, pour être moins chargé dans la route; Adélaſie prit tous ceux qu'elle avoit; & une nuit ils ſortirent ſecrettement du Palais déguiſés, afin qu'on ne pût pas les reconnoître.

Les filles qui ſervoient Adélaſie, ayant été le matin dans ſa chambre, & ne l'ayant pas trouvée, ne s'en mirent pas d'abord en peine: elles crurent qu'elle étoit paſſée dans l'appartement de l'Empereur

ou

ou de l'Impératrice ; mais lorsqu'elles virent qu'elle n'y étoit pas, elles se trouverent fort embarassées : plusieurs pensées differentes vinrent se présenter à leur esprit, & elles furent, toutes fondantes en larmes, avertir l'Empereur de ce qui se passoit.

Ce Prince entra dans une inquiétude mortelle : il fit chercher Adélasie dans le Palais, & par toute la ville ; mais on n'en put avoir aucunes nouvelles ; ce qui augmenta fort l'embarras de la Cour, & sur-tout l'Empereur, qui aimoit tendrement la Princesse : il ne sçavoit à quoi s'en tenir ; mais il ne fut pas long-tems dans le doute.

La Gouvernante d'Adélasie ayant appris qu'Aléran avoit aussi disparu, & qu'on l'avoit cherché de tous côtés, sans le pouvoir trouver, vint le dire à l'Empereur, & ajoûta que dans les sentimens où elle avoit vû

la Princeſſe pour ce jeune Seigneur, il ſe pourroit bien faire qu'elle l'eût ſuivi.

Si jamais homme fut frappé d'étonnement, ce fut l'Empereur. Le ſoupçon de la Gouvernante ne lui parut que trop bien fondé. » Quoi » donc, ma fille, s'écria-t-il, tout » transporté de fureur! eſt-ce là le » fruit des ſoins que j'ai pris de vo- » tre éducation? Et vous Aléran, eſt- » ce ainſi que vous payez mes bien- » faits, par le plus grand des af- » fronts? Je m'en vengerai! Oüi, » puiſque vous vous êtes laſſez de » ſentir les effets de ma bonté, vous » ſentirez ceux de mon courroux.

Il ordonna auſſitôt qu'on cherchât par-tout Aléran & Adélaſie, & fit publier dans toutes les villes de l'Empire, qu'il donneroit une grande récompenſe à quiconque pourroit les découvrir; mais nos fugitifs, qui avoient bien prévû qu'on ne manqueroit pas de les

pourſuivre, y avoient donné bon ordre. Ils ne s'étoient retirés qu'à une demie lieuë de Vienne, chez un Payſan, où ils demeurerent, juſqu'à ce qu'ayant appris que l'Empereur avoit fait ceſſer ſes pourſuites, ils prirent la route d'Italie.

Ils ne marchoient que la nuit, & avoient ſoin d'éviter, autant qu'il leur étoit poſſible, les routes fréquentées. Il s'égaroient ſouvent, & étoient obligés d'aller par des déſerts affreux, à travers les ronces & les épines, ſans ſçavoir la plûpart du tems où tendoient leurs pas. Lorſqu'ils étoient les plus fatigués, ils ne trouvoient ſouvent pour tout rafraîchiſſement que quelques morceaux de pain bis avec de l'eau, & pour lit de la paille.

Cependant ce qu'ils avoient ſouffert juſqu'alors n'étoit que comme le prélude des maux que la fortune leur préparoit.

En effet, un jour qu'ils passoient une forêt, une troupe de Voleurs vint les attaquer. Aléran mit l'épée à la main. Le nombre ne fut pas capable de l'épouvanter : il fondit sur eux avec une intrépidité, & un courage qui les étonna d'abord, parce qu'ils ne s'attendoient pas à une telle résistance ; mais ils se remirent, & entourerent Aléran.

Il étoit tout couvert de blessures, & cependant il continuoit à se défendre comme un lion, sans qu'on pût approcher de lui ; mais enfin les forces lui manquerent, & il tomba percé de coups.

Les Voleurs qui le crurent mort, se contenterent de le fouiller & de lui prendre tous ses bijoux. Ensuite ils enleverent Adélasie, dont un de la troupe s'étoit saisi.

Toute autre qu'elle eût succombé à tant de malheurs : Elle avoit vû massacrer son Amant, & elle se voyoit reservée à un sort cent fois

plus triste que la mort. Elle ne s'abandonna pas néanmoins, & montra un courage au-dessus de tous les maux qui l'environnoient. Elle parla aux Voleurs avec tant de hardiesse & de force, que voyant en elle quelque chose de noble & de grand, ils n'oserent lui toucher, & la laisserent en liberté.

Adélasie sçut en profiter: Elle se sauva à travers la forêt, & marcha long-tems, sans trouver où se retirer. A la fin ayant apperçû de loin une maison de campagne, elle y alla. Lorsqu'elle fut entrée, & que la crainte du danger eut fait place aux regrets & à la douleur, elle s'abandonna aux larmes & aux sanglots. En vain tous ceux de la maison lui demanderent la cause de sa tristesse, elle ne put leur répondre.

On l'entendoit seulement prononcer de tems en tems, & d'une voix entrecoupée de soupirs le nom

d'Aléran ; ce qui fit juger à ceux de la maison qu'elle pleuroit quelque personne qui lui étoit très-chere, & à qui il étoit arrivé quelque grand malheur.

Elle fut dans ce triste état pendant plusieurs jours, refusant de prendre aucune nourriture : Ses hôtes lui firent tant d'honnêteté, qu'à la fin elle se rendit.

Ce fut alors qu'elle leur raconta la triste mort d'Aléran, & de quelle maniere elle s'étoit tirée des mains des Voleurs. Ces bons Païsans parurent fort sensibles à ses peines : Ils firent tout ce qu'ils purent pour la consoler, & la prierent de rester chez eux, jusqu'à ce qu'elle se fût un peu remise de ses fatigues.

Adélasie refusa d'abord leurs offres ; mais enfin les instances qu'ils lui en firent, & le besoin où elle étoit de prendre du repos les lui firent accepter. Son chagrin & son inquiétude, jointes à la peur qu'elle

avoit eue, la firent acoucher avant le terme: Ses couches furent pleines d'accidens. La fiévre la prit, & devint si maline, qu'on appréhenda bientôt pour sa vie. Les remedes néanmoins, & sur-tout sa jeunesse la tirerent de danger.

Sa santé commençoit à revenir, & pour reprendre plûtôt ses forces, elle alloit l'après midi se promener dans un petit bois, qui étoit derriere la maison, & qui donnoit sur le grand chemin de Sevone.

Un jour qu'elle y étoit, occupée des réflexions qu'elle avoit accoutumé de faire sur sa situation, elle apperçut de loin son cher Aléran. Il n'avoit point été tué, comme elle le croyoit. Des Charboniers allant le matin à Sevone, l'avoient rencontré dans le triste état, où les Voleurs l'avoient laissé; & reconnoissant à la palpitation de son cœur qu'il n'étoit point encore mort, ils l'avoient porté dans leur

cabane, où par leurs ſoins il avoit guéri de toutes ſes bleſſures. A peine s'étoit-il vû en état de marcher, qu'il avoit été chercher ſon Adélaſie dans preſque tous les environs de la forêt; mais ne l'y ayant pas trouvée, il alloit à Sevone, pour voir s'il n'en auroit point de nouvelles.

La joye & la ſurpriſe d'Adélaſie furent ſi grandes, qu'elle ne ſçavoit où elle étoit, ni ce qu'elle voyoit. Elle regardoit attentivement Aléran, & reconnoiſſant ſa démarche & ſes habits même, elle craignoit de ſe méprendre. Un bonheur ſi imprévû, & tant de penſées differentes ne lui laiſſoient pas la liberté de prendre une réſolution; mais Aléran approchoit toujours, & lorſqu'il fut à ſa portée, & qu'elle ne put plus douter que ce ne fût lui, elle fut ſe jetter à ſon col. Quoi! » c'eſt vous, Aléran, s'écria-t-elle; » c'eſt vous-même que je revois, » vous que je comptois au nombre » des

„ des morts ! Par quelle faveur du
„ Ciel m'êtes - vous aujourd'huy
„ rendu ?

Quelle fut alors la surprise d'Aleran ? Il ne s'attendoit à rien moins qu'à une si heureuse rencontre. Il demeura quelque tems sans parole; mais enfin il se remit ; & embrassant tendrement Adélasie, il lui témoigna l'excès de sa joye par les paroles les plus vives & les plus tendres.

Ils se conterent ensuite l'un à l'autre tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation : Après quoi Adélasie conduisit Aléran chez ses hôtes, & le leur montrant : voilà, dit-elle, celui-là même pour qui vous m'avez vû verser tant de larmes. Ces bonnes gens leur témoignerent le plaisir qu'ils avoient de les voir ainsi réünis, les féliciterent sur leur bonheur, & firent à Aléran les mêmes offres qu'ils avoient déja faites à Adélasie.

Aléran les accepta pour quelques jours, pendant lesquels il résolut d'accomplir la promesse qu'il avoit faite à Adélasie de l'épouser; il lui en fit la proposion, qu'elle accepta volontiers; & sur le champ ils furent trouver un Prêtre, qui les unit par les liens du mariage.

Ils voulurent après cela prendre congé de leurs hôtes pour continuer leur route, & avancer jusques dans le fond de l'Italie; mais la crainte de retomber dans les mêmes périls, dont ils avoient eu tant de peine à se tirer, & les prieres qu'on leur faisoit de rester, les engagerent à fixer là leur demeure.

Pour n'être point à charge à ceux chez qui ils étoient, ils se mirent à travailler avec eux à leur mêtier de potier; De sorte que ces deux personnes qui étoient faites pour porter le Sceptre & la Couronne, se virent réduites à gagner leur pain du travail de leurs mains.

Ils passerent dans cet état plusieurs années, pendant lesquelles Adélasie eut quatre enfans. Le plus âgé se nommoit Guillaume. Il étoit encore tout petit, qu'on remarquoit dans lui je ne sçai quoi qui sembloit démentir sa fortune : son parler, son geste, ses actions, tout étoit noble en lui ; tout disoit qu'il étoit d'un sang illustre.

Il en donna dans la suite des marques bien évidentes. A peine eut-il atteint l'âge de seize ou de dix-sept ans, que ne se sentant pas né pour un emploi si bas que celui de ses parens, il les quitta secretement, & alla prendre parti dans l'armée de l'Empereur, qui pour lors étoit en guerre avec les Hongrois.

Ces peuples étoient descendus dans l'Italie, avec de puissantes forces : Ils y mettoient tout à feu & à sang, & il étoit à craindre qu'ils

ne s'en rendissent bientôt les maîtres. L'Empereur, pour s'opposer à des progrès si dangereux, marchoit à leur rencontre, dans le dessein d'en venir aux mains, & de les forcer par un combat décisif à abandonner la partie.

Quelques jours après que Guillaume eut été reçû, les espions vinrent dire à l'Empereur que les ennemis n'étoient qu'à une lieuë de là, & qu'ils marchoient en ordre de bataille. Ce Prince rangea aussitôt ses troupes ; & comme il alloit par tous les rangs, pour inspirer du courage aux soldats, il apperçut Guillaume plein d'une noble ardeur, & témoignant par son geste avec quelle impatience il attendoit l'ennemi.

Tant de résolution parut à Otton quelque chose de surprenant, sur-tout dans un jeune homme qui n'avoit jamais vû le feu. Il le loua hautement, & voulut qu'on le mît

aux premiers rangs avec les vieux soldats.

Cette grace de l'Empereur donna à Guillaume une nouvelle envie de se distinguer, & lorsque les deux armées se furent approchées, & qu'on eut donné le signal, il se jetta avec fureur sur les ennemis.

Quoiqu'il fût dans une si grande jeunesse, son courage lui donnoit tant de force, qu'il égaloit les meilleurs combattans. Il fit plusieurs belles actions, entre autres il arracha un étendart ennemi des mains de celui qui le portoit, & ne pouvant pas le tenir & se défendre en même-tems, il le mit sous ses pieds, & soutint avec une valeur étonnante les efforts de plusieurs de ces barbares qui venoient pour le reprendre, jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours.

Cette action d'éclat le fit regarder de ses Offiiciers, comme un des plus braves soldats de l'armée. Ils

en avertirent l'Empereur qui voulut le voir : on le fit aussitôt venir, & ce Prince en le voyant se sentit émû, des larmes échapperent malgré lui de ses yeux : Il ne pouvoit regarder ce jeune homme sans être attendri, & la nature agit alors si puissamment sur son cœur, qu'il l'embrassa tendrement devant tout le monde ; il lui fit mille caresses, & le combla de louanges : Ensuite il lui demanda d'où il étoit, & comment s'appelloient ses parens.

Guillaume, sans s'étonner de la majesté qui environnoit l'Empereur, lui répondit d'une voix ferme, & comme s'il eût été accoutumé dès son enfance à parler aux Grands, qu'il étoit fils de deux Allemans, que leurs affaires avoient obligés de s'enfuir de leur patrie, & de venir s'établir dans ce pays, où ils gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Il ajoûta qu'il avoit toujours regardé leur mêtier com-

me au-dessous de lui, & que cela l'avoit obligé de venir chercher dans son armée de quoi s'occuper plus noblement.

Quoique Guillaume eût donné à ses parens un nom tout different de celui qu'ils avoient à la Cour; cependant les traits d'Adélasie qu'Otton reconnoissoit dans ce jeune homme, & le trouble qui s'étoit élevé dans son ame lorsqu'il l'avoit vû, lui firent soupçonner que ces Allemans pouvoient bien être Aléran & Adélasie qui avoient changé de nom, de peur d'être reconnus.

Cette pensée lui donna beaucoup de joye, & lui fit souhaiter en ce moment avec beaucoup d'ardeur de les revoir: La colere depuis long-tems avoit fait place dans son cœur à la compassion. Le serment qu'il avoit fait de les punir, n'avoit pû tenir contre sa tendresse: Il leur avoit pardonné presque dans

le même moment qu'il les avois condamnés. Enfin ce n'étoit plus un Prince irrité, & plein du desir de se venger, c'étoit un pere qui pleuroit tous les jours sur le malheur de ses enfans, & qui avoit oublié leur faute, pour ne plus songer qu'à leur faire du bien.

Il envoya aussi-tôt chercher Gundefort, proche parent d'Aléran. » J'ai été tout troublé, lui dit-il en » particulier, à la vûe de ce jeune » soldat ; je crois voir en lui le portrait d'Adélasie, & je suis fort trompé s'il n'est point son fils: Allez, je » vous prie, suivez-le, & qu'il vous » mene chez ses parens. Si c'est Aléran & Adélasie, assurez-les que je » leur ai pardonné, & que j'accepte » Aléran pour mon Gendre ; si c'est » des étrangers, donnez-leur cette » bourse ; car je veux qu'ils ayent » part à la récompense que mérite » la vertu de leur fils.

On ne pouvoit donner de com-

mission plus agréable à Gundefort. Il s'en chargea avec joye, & partit sur le champ avec Guillaume pour Galli, où il avoit dit qu'étoit la demeure de ses parens.

Aléran étoit occupé à son travail, lorsqu'ils arriverent. Il les vit venir de loin avec leur suite, & reconnut les gens de l'Empereur : Il ne douta point alors qu'il n'eût été découvert, & qu'on ne vînt l'arrêter de la part du Prince. Il songeoit même à s'enfuir ; mais la vûe de Guillaume & de son cousin le rassura un peu, & le tint entre la crainte & l'esperance, jusqu'à ce que Gundefort l'ayant embrassé, lui déclara le sujet de sa venue.

On ne sçauroit exprimer la joye que ressentit alors Aléran. Il appella avec empressement Adélasie, qui à la vûe de Guillaume & de Gundefort se trouva sans parole, tant étoit grand l'excès de sa surprise : Mais qu'elle augmenta bien

davantage, quand Gundefort lui eut appris les diſpoſitions de l'Empereur à leur égard.

Elle croyoit être dans un ſonge, Elle ne pouvoit s'imaginer que tant de biens lui fuſſent rendus tout à la fois, & qu'on pût paſſer ainſi tout-d'un-coup d'un état ſi triſte & ſi déplorable à l'état le plus heureux & le plus brillant. Les aſſurances cependant que Gundefort ne ceſſoit de lui en donner, la tirerent bientôt de doute. Elle conſentit à partir avec Aléran, & ils prirent le chemin de Sevone.

Ils ne firent pas grande route ce jour-là: Ils s'arrêterent à un petit bourg, qui n'étoit qu'à une lieuë de l'endroit, d'où ils étoient partis, & reſterent là juſqu'à ce qu'on leur eût fait des habits, & que l'Empereur, à qui Gundefort avoit fait ſçavoir ſa découverte, leur eût envoyé un équipage proportionné à leur naiſſance.

Lorſque tout fut prêt, ils entrerent dans Sevone : Ils y furent reçûs par toute la Cour que l'Empepereur avoit envoyée au-devant d'eux. Ce n'étoit dans Sevone que cris de joye, & chacun s'empreſſoit pour les voir. Adélaſie dans un âge déja avancé, retenoit cependant toutes les graces de la jeuneſſe Elle parut avec un éclat & une beauté, qui ravirent.

L'Empereur les attendoit à la porte de ſon Palais. Si-tôt qu'ils le virent, ils furent ſe jetterent à ſes genoux, témoignant aſſez par leur contenance le regret qu'ils avoient de leur faute ; mais l'Empereur les releva, & comme ils vouloient lui demander pardon, il leur défendit de rappeller la mémoire de ce qui s'étoit paſſé. Il les embraſſa tendrement, donna à Aléran le Marquiſat de Montferrare, & fit Guillaume Chevalier de ſa Maiſon.

NOUVEAU GENRE *de punition que le Comte de Meden invente pour son Epouse, qu'il surprend en adultere.*

LE Comte de Meden étoit de l'ancienne & illustre Maison des Varuces, qui tiennent encore aujourd'hui le premier rang à la Cour de Savoye. Il prit en mariage une Demoiselle Piémontoise, non pour sa naissance, ou ses richesses, mais pour la vertu qu'il crut remarquer en elle, & dont elle sçavoit se parer fort avantageusement.

Ce n'est pas qu'il n'eût pû trouver un parti considerable;il étoit riche, puissant, aimé du Duc, & tout propre à toucher le beau sexe;mais

ce qu'il avoit éprouvé de l'infideli-té & de l'inconstance des femmes, lui avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belle, & d'en tirer une, pour ainsi dire, de la poussiere, afin d'avoir par là plus d'empire sur elle, & de l'obliger à se tenir par respect & par recon-noissance dans des regles, que les liens du mariage n'ont pas toujours la force de faire observer.

Celle qu'il choisit avoit sçû si bien le prendre par son foible, en affectant tous les dehors d'une ver-tu austere, qu'il s'estimoit heu-reux de son alliance, & qu'il goû-toit un plaisir inexprimable, en pensant qu'il étoit le seul qui eût une femme incapable de lui être infidelle. Aussi lui donna-t-il son cœur, & quoiqu'elle ne fût que la fille d'un simple Marchand, il ne laissa pas d'avoir pour elle des égards & des attentions, qu'elle n'eût jamais osé souhaiter. Il se fai-

ſoit un devoir de l'obliger en tout, il alloit même juſqu'à prévenir ſes deſirs; enfin on peut dire qu'elle auroit été la femme la plus heureuſe du monde, ſi elle avoit ſçû profiter de ſon bonheur.

Mais comme elle n'étoit pas auſſi vertueuſe, qu'elle affectoit de le paroître, elle ne fut pas longtems ſans oublier ce qu'elle devoit à ſon époux. Elle devint amoureuſe d'un jeune Gentilhomme ſon voiſin, avec qui elle eut pendant longtems un commerce ſecret, juſqu'à ce qu'enfin ils furent découverts & punis de la maniere que nous allons raconter.

Le Comte avoit à quelques lieux de Turin une fort belle Terre, où il paſſoit une bonne partie de l'année, parce qu'il n'aimoit pas le tumulte & le fracas des Villes. Un jour qu'il revenoit de Turin, où ſes affaires l'avoient appellé pour quelques jours, il trouva ſa fem-

me seule avec son Amant dans une chambre retirée. D'abord il n'en prit pas d'ombrage, parce qu'il connoissoit ce Gentilhomme qui venoit les voir assez souvent, & que d'un autre côté il se tenoit assuré de la vertu de son épouse. Mais soit que ces deux Amans fussent surpris de l'arrivée du Comte, qu'ils n'attendoient peut-être pas si-tôt, ou qu'ils eussent dit quelque chose qu'ils craignissent qu'on ne sçût, ils firent paroître l'un & l'autre tant de trouble & tant d'embarras, que le Comte ne put s'empêcher de soupçonner quelque chose; il commença à examiner de plus près leur conduite, & comme il étoit aussi éclairé que défiant, il ne fut pas long-tems sans découvrir le mystere qu'il avoit ignoré jusqu'alors.

Il en conçut une douleur mortelle, & résolut de s'en venger; mais il voulut auparavant s'éclaircir de tout. Pour cet effet, il dissi-

mula son dépit, & fit semblant de ne rien voir de leur intrigue ; il eut toujours les mêmes manieres pour sa femme & reçut très-bien le Gentilhomme toutes les fois qu'il vint au Château ; il l'invita même plusieurs fois à manger chez lui, & le pria de venir le voir plus souvent.

Le Gentilhomme, qui ne demandoit pas mieux, usa pleinement du droit que le Comte lui donnoit pour voir la Comtesse, à qui cependant il affectoit de ne pas faire de grandes civilitez, lorsqu'il y avoit des témoins ; mais le Comte prit directement pour une confirmation de ses soupçons l'indifference que cet Amant, peu versé dans l'art de dissimuler, faisoit paroître pour la Comtesse, & lui tendit un piége dans lequel il le fit tomber.

Il contrefit une lettre du Duc de Savoye, dans laquelle ce Prince lui marquoit

marquoit de venir au plûtôt le trouver à Turin, pour l'envoyer en Ambassade extraordinaire à la Cour de France; il mit cette lettre à son adresse, & se la fit apporter, comme si elle fût venue de Turin, un jour que ce Gentilhomme étoit à souper chez lui.

Il la décachete, il paroît au desespoir en la lisant, & la donne à lire au Gentilhomme & à la Comtesse, comme s'il n'avoit pas la force de leur en dire la teneur. Ces Amans y virent avec bien du plaisir la commission dont ils s'imaginoient que le Comte alloit être chargé. Ils feignirent cependant d'en être extrémement affligés, & sur-tout la Comtesse, qui se jettant au col de son mari, lui fait mille caresses, & lui exagere les peines que lui va causer son absence.

» Ne suis-je pas née, Monsieur, » lui disoit-elle, pour être malheu-

„reuſe, & pour paſſer mes jours
„dans la triſteſſe & dans l'inquié-
„tude ? A peine avez-vous demeu-
„ré ici quelques mois, que le ſort
„jaloux de mon bonheur vous ap-
„pelle ailleurs ! Vous partez, &
„quand vous reverrai-je ? Helas !
„peut-être jamais, car mon cha-
„grin... Elle ſe tût à ces mots,
comme ſi ſa douleur ne lui avoit pas
permis d'en rien dire davantage.

Le Comte avoit bien de la peine
à ſe retenir, perſuadé qu'elle n'a-
giſſoit de la ſorte que pour le mieux
tromper : cependant il gagna aſſez
ſur lui, pour ne laiſſer rien voir
de ſa colere ; & pour achever de
les tromper eux-mêmes, il donna
ordre à tous ceux de ſon équipage
de ſe tenir prêts à partir le lende-
main pour Turin, où ils devoient
l'attendre, parce qu'il n'y vouloit
aller que ſur le ſoir avec un Valet
de Chambre, qu'il fit reſter.

Pour n'en laiſſer aucun doute,

Il remit son argent & ses clefs entre les mains de la Comtesse ; il lui donna les avis qu'il jugeoit nécessaires pour le bon ordre & le réglement de sa maison ; & lorsque le soir fut venu, il partit & prit la route de Turin.

A peine le Comte fut-il sorti, que la Comtesse en fit avertir son Amant par une vieille, qu'elle avoit fait la confidente de ses amours. On ne sçauroit croire avec quel plaisir ce Gentilhomme apprit le départ du Comte. Il suivit aussitôt la vieille, qui l'introduisit dans la chambre de Madame, par un escalier dérobé : Lorsqu'il y fut entré, ce fut de rire & de plaisanter sur la prétendue crédulité du Comte, & de se féliciter de leur bonheur.

Mais à peine ces deux Amans avoient-ils passé quelques heures ensemble, que le Comte, qu'ils croyoient bien loin arriva. Il n'avoit supposé son voyage de France que

pour les surprendre; & n'avoit été ce soir là que chez un de ses Fermiers, à qui il avoit fait prendre deux pistolets, avec ordre de le suivre, & de faire tout ce qu'il lui diroit. Ce fut le Fermier qui frappa à la porte; & comme il étoit aimé du Comte, on ne fit point difficulté de lui ouvrir. Le Comte & le Valet de Chambre entrerent avec lui, & firent signe au Portier de faire le moins de bruit qu'il seroit possible.

Leur premier soin, lorsqu'ils furent entrés, fut d'allumer des bougies; après quoi ils monterent sans bruit à la Chambre de la Comtesse: Le Fermier frapa encore à la porte, & dit à la vieille, qui vint voir qui c'étoit, que le Comte, en allant à Turin, l'avoit chargé d'un paquet de lettres pour la Comtesse, & qu'il lui avoit commandé de lui remettre ce même jour entre les mains, quelqu'heure qu'il fût.

La Comtesse qui entendit tout ce que dit le Fermier, & qui ne croyoit pas qu'un homme simple & grossier, comme il étoit, fût capable de quelque tromperie, dit à la vieille de recevoir les lettres; mais lorsqu'elle eut entr'ouvert la porte, le Fermier lui déchargea un coup de crosse sur la tête, & la jetta à la renverse; de sorte que l'entrée leur fut libre.

Il seroit inutile de vouloir représenter quelle fût la consternation du Gentilhomme, & de la Comtesse, lorsqu'ils se virent ainsi surpris. Leur crime étoit découvert: ils avoient à faire à un homme sans quartier; & ils n'avoient devant les yeux que l'image d'une mort tragique: Ils eurent recours aux larmes & aux prieres; ils se jetterent aux genoux du Comte, pour le supplier de leur faire grace.

Mais rien ne fut capable d'arrêter sa colere. Il fit lier les pieds &

les mains au Gentilhomme : Il fit aſſembler tous ceux qui reſtoient au Château, pour être témoins de leur honte & de leur infamie ; & après leur avoir reproché à tous deux leur ingratitude, & ſur-tout à ſa femme, à qui il dit tout ce que peut ſuggérer l'excès de l'emportement, il condamna le Gentilhomme à être pendu & étranglé par les propres mains de la Comteſſe.

Pour cet effet il envoya, ſans autre forme de procès, chercher une échelle & une poulie, qu'il fit attacher au plancher, & il commanda à ſa femme, ſous peine des plus grands ſupplices, de paſſer la corde au col du Gentilhomme, & de le tirer en haut. En vain cette malheureuſe Dame voulut-elle encore une fois tenter de fléchir le Comte par ſes pleurs & par ſes ſoupirs, il fallut qu'elle obéît & qu'elle ſervît elle-même de bourreau

à son pauvre Amant ; de sorte qu'avec le secours de la vieille, qui étoit un peu revenue, elle l'étrangla.

Après une scene si cruelle, le Comte dit à son épouse, que puisqu'elle avoit tant aimé cet homme, il vouloit qu'elle eût sa compagnie le reste de ses jours : Pour cela, lorsqu'il eut fait brûler la vieille, le lit & tout ce qui avoit servi à leurs amours, il fit murer les fenêtres de la chambre. On ne laissa seulement qu'une petite ouverture, par où on alloit lui porter tous les jours autant de pain & d'eau qu'il en falloit pour prolonger son supplice : Il ne fut pas long cependant ; car les mauvais traitemens qu'on lui faisoit, joints à sa douleur, la firent bientôt mourir, & la délivrerent de maux cent fois plus rudes que la mort.

MORT TRAGIQUE
DE DEUX AMANS.

IL y avoit à Verône (sous le Gouvernement du Duc de l'Escale) deux familles illustres, & distinguées entre toutes les autres, tant par leur noblesse & leur ancienneté, que par les grandes charges, & les grands biens qu'elles possedoient. La premiere de ces familles s'appelloit des Montechés, & l'autre des Capellets. Elles furent long-tems unies entr'elles, & leur union étoit de grande utilité à la République; mais la jalousie (comme il arrive ordinairement entre tous ceux, à qui la fortune départit également ses faveurs,) se glissa entre ces deux maisons. Les Monteches commencerent à ne plus voir qu'avec des yeux jaloux que les Capellets

Capellets marchoient de pair avec eux ; & les Capellets de leur côté commencerent à s'ennuyer de voir leur autorité contrebalancée, pour ainsi dire, par celle des Monteches. De telles dispositions ne devoient pas leur permettre d'être long-tems amis ; ils ne le furent pas en effet : Ils rompirent sur de legeres prétextes, & leur animosité fut si loin, que toutes les fois qu'ils se rencontroient, ils se chargeoient avec fureur.

Le Duc de l'Escalle, craignant que cette haine n'eût de fâcheuses suites, & qu'elle ne fût un jour nuisible à sa République, fit tout ce qu'il put pour les raccommoder ; mais inutilement, & tout ce qu'il put obtenir d'eux, fut qu'ils mettroient bas les armes pendant un tems. Ce fut pendant cette tréve que Romés, jeune homme de la famille des Monteches, devint amoureux d'une Demoiselle de la mai-

ſon des Capellets, par une avanture aſſez particuliere.

C'étoit la coutume à Verône de donner des Bals après les Fêtes de Noël. Comme Antoine Capellet étoit un homme riche & du premier rang, il voulut en donner un; & pour plus de magnificence, il fit un feſtin, où toute la Nobleſſe de Verône fut invitée.

Les démêlés que les Monteches avoient eus avec les Capellets ne permettoient à aucun d'eux de s'y trouver : cependant Romés, qui étoit en Maſque ce jour-là, & qui ſe trouva par hazard devant l'Hôtel des Capellets, voulut bien y entrer, pour ne pas déplaire à ceux de ſa compagnie qui l'en prierent. Lorſqu'il y fut entré, il ſe retira dans un coin, de peur d'être reconnu; mais quelque tems après, oubliant qu'il étoit chez ſon ennemi, il ſe démaſqua; & comme il étoit dans le premier feu de ſa jeu-

neſſe, & qu'il aimoit le beau ſexe, il ſe mit à conſiderer toutes les Dames les unes après les autres. Il en trouva pluſieurs à ſon goût ; mais il en apperçut une entr'autres d'une beauté ſi achevée, qu'il ſe ſentit tout-à-coup brûler pour elle.

Juliette (c'étoit le nom de cette belle perſonne,) je ne ſçai par quel hazard, jetta preſque dans le même moment les yeux ſur Romés. L'obſcurité de l'endroit où il s'étoit mis, n'empêcha pas cette Demoiſelle de diſtinguer toute la délicateſſe de ſes traits. Elle fut ſurpriſe de ſa beauté, comme il l'avoit été de la ſienne, & commença à ſentir dès ce moment une forte inclination pour lui ; de ſorte que l'amour dans ce même inſtant unit ces deux cœurs avec des liens, que rien ne fut capable de rompre dans la ſuite.

Romés brûloit d'envie de parler à Juliette ; mais il ne lui étoit

pas facile, parce qu'elle étoit à l'autre bout de la salle. Il ne songeoit qu'aux moyens de s'approcher d'elle, lorsque la fortune lui en fournit un. On vint prier cette Demoiselle de danser, & pendant ce tems-là, il s'approcha du lieu, où il prévit qu'elle devoit se retirer après la danse. Il reçut une joye extrême de se voir auprès d'elle : il se mit à contempler ses beaux yeux, & il reconnut que la distance où il étoit auparavant n'avoit point été favorable à cette belle personne : il eut au contraire le plaisir de découvrir en elle de nouveaux charmes.

Comme elle avoit pour lui les mêmes sentimens qu'il avoit pour elle, il n'eut pas de peine à l'engager dans une conversation : Elle y fit paroître tant d'esprit & tant de sagesse, & sçût si bien gagner le cœur de Romés, par ses manieres douces & insinuantes, que ce nou-

vel Amant, n'étant plus son maître, lui déclara sans dégisement la passion qu'il avoit pour elle.

Juliette étoit sincère, & ne sçavoit ce que c'étoit que de se contrefaire. Elle eut donc avec lui un procedé tout different de celui des autres femmes. » Je vous avouerai, „ Monsieur, lui dit-elle, que je ne „ puis m'empêcher d'être sensible „ aux sentimens que vous me faites „ paroître ; soyez assuré que vous „ n'aimez pas une ingrate. C'est tout ce qu'elle put dire. Le Bal qui finit dans ce moment, força Romés de s'arracher au plaisir qu'il commençoit à goûter auprès de sa nouvelle Amante, & de suivre sa compagnie.

Il avoit été si occupé pendant tout le Bal à considerer Juliette, & à l'entretenir de son amour, qu'il n'avoit pas encore songé à s'informer qui elle étoit. (Il ne la connoissoit pas, parce qu'il y avoit fort

peu de tems qu'elle étoit revenue du Couvent.) Il lui en prit envie, lorſqu'il fut ſorti. Il demanda ſon nom. Celui à qui il s'adreſſa, lui répondit qu'elle s'appelloit Juliette, & qu'elle étoit fille de ce Capellet, qui venoit de donner le Bal.

A ce nom, Romés demeura tout interdit. Il fut au deſeſpoir, de voir que ſes eſperances étoient vaines, parce qu'il comprenoit bien dès-lors que l'inimitié qui étoit entre ſa maiſon & celle des Capellets ſeroit un obſtacle invincible à ſon bonheur. Cette conſideration cependant ne fut pas capable de le décourager, & de lui faire abandonner le deſſein qu'il avoit d'épouſer Juliette; il réſolut au contraire de tout tenter pour y réuſſir.

Juliette de ſon côté ne vit pas plûtôt Romés ſorti, qu'impatiente de ſçavoir qui il étoit, elle fut le demander à ſa Gouvernante. Cette

Dame lui répondit que c'étoit Romés fils de ce Monteche, ennemi capital de son pere. Juliette fut aussi surprise, & aussi frappée du nom de Romés, que Romés l'avoit été du sien. Cependant pour ne pas laisser voir son trouble, elle se retira dans sa chambre. C'est-là, que se voyant seule, elle donna un libre cours à ses larmes, & s'abandonna aux plaintes & aux gémissemens.

„ Ah ! Romés, disoit-elle, pourquoi êtes-vous si aimable, puisqu'il ne m'est pas permis de vous aimer ? Pourquoi ai-je tant de sujets de vous haïr ? Mais plûtôt que n'ai-je pû ignorer toute ma vie qui vous êtes ! Que cette ignorance m'auroit épargné de chagrins ! Qu'ils me sont chers ces momens précieux, où elle me permettoit de vous aimer sans crime ! Maintenant, que je vous connois, je ne sçaurois plus avoir

„ que de l'averſion pour vous ! Mon
„ honneur, mes parens, tout me
„ le commande : Cependant, non,
„ mon cher Romés, rien ne ſera ca-
„ pable de me faire changer de ſen-
„ timens ; je vous ai aimé, & je
„ vous aimerez juſqu'au dernier
„ ſoupir.

Cette réſolution priſe, toutes les fois qu'elle voyoit paſſer Romés, elle ſe préſentoit à la porte avec un air, qui lui faiſoit aſſez connoître qu'elle ne deſaprouvoit pas l'envie qu'il avoit de la voir. Elle ne pouvoit même quelquefois s'empêcher de faire parler ſes yeux, mais d'une maniere ſi forte, qu'elle avoit toujours le plaiſir de voir que leur langage étoit entendu.

Romés continua quelque tems à paſſer tous les jours devant la porte de Juliette, mais enfin il s'ennuya d'une démarche, qui ne lui procuroit que le plaiſir de voir ſa Maîtreſſe. Il voulut lui parler, &

l'entendre ; mais il ne sçavoit de quel moyen se servir. La haine que les Capellets avoient contre les Monteches, rendoit presque toute son adresse inutile.

Un jour qu'il examinoit l'assiette de la maison, il vit Juliette à une fenêtre de sa chambre, qui donnoit sur une ruë fort étroite, & qui étoit bordée de l'autre côté par les murs d'un jardin. Cet endroit lui parut propre à son dessein, & il prit dès-lors la résolution de ne plus passer de jour devant la maison de sa Maîtresse, mais de venir tous les soirs au lieu où il l'avoit vûe.

Il n'y venoit point de fois, que Juliette ne fût prête à lui parler & à lui dire qu'elle ne pouvoit vivre sans lui ; mais un jour entr'autres, elle ne put résister à l'envie qu'elle en avoit. » Ah ! Monsieur, lui dit-elle, » je tremble pour le péril où vous » êtes. Pourquoi exposer ainsi votre

„vie? Ne ſçavez-vous pas que vous
„ êtes ici au milieu de vos ennemis?
„ S'ils venoient à vous découvrir,
„que deviendriez-vous,que devien-
„ droit mon honneur? Je ne con-
„ nois point de danger, Madame,
„ lui répondit Romés, lorſqu'il s'a-
„ git de vous prouver mon amour,
„ & il n'y en a point où je ne m'ex-
„ poſe plûtôt, que de ne vous point
„ voir.

Il voulut continuer, mais Ju-
liette craignant qu'ils ne fuſſent
ſurpris, l'interrompit, & lui dit
qu'elle avoit aſſez de preuves de ſon
amour; qu'elle vouloit ſeulement
ſçavoir de lui s'il étoit fondé ſur la
vertu, & s'il l'aimoit comme ſon
épouſe future. Sur l'aſſurance que
Romés lui en donna, elle lui pro-
mit de lui être toujours fidelle, &
de n'épouſer jamais d'autre que
lui.

Elle ajoûta, que comme ils n'a-
voient pas le tems de prendre en-

semble les moyens les plus sûrs de venir à bout de leurs desseins, il étoit à propos qu'il consultât quelque personne éclairée, dont il pût apprendre ce qu'ils devoient faire dans cette occasion.

Romés se retira tout pensif, doutant s'il pourroit jamais trouver une personne assez discrete pour lui confier son secret, & assez intelligente pour le consulter, & suivre ses avis dans une affaire si délicate: Mais l'amour dissipa bientôt ses allarmes. De l'incertitude il passa tout d'un coup dans une confiance, qu'on pourroit appeller téméraire; & sans plus déliberer, il court chez un de ses intimes amis, dont les avis lui avoient été fort utiles dans plusieurs rencontres. Il le salue, & sans même lui donner le tems de répondre un mot, il lui conte de point en point toute la suite de ses amours, & lui déclare la résolution où il étoit d'épouser Juliette.

Son ami, tout surpris, & de l'empressement où il le voyoit, & de ce qu'il venoit de lui apprendre, fit tout ce qu'il put pour le détourner d'une telle entreprise. Il lui en fit sentir pour cela toute la difficulté, & lui exposa tous les obstacles qui s'opposoient à son bonheur : Cependant comme il reconnut que les raisons qu'il apportoit, jettoient Romés dans le desespoir, & que d'un autre côté l'union de ces deux Amans pourroit fort bien attirer après elle celle des deux familles, il lui dit que la seule voye qui le pourroit conduire à ses fins, étoit celle d'un mariage secret, qu'il n'en voyoit point d'autre, & qu'il faudroit garder le silence, jusqu'à ce que le tems lui donnât occasion de se déclarer.

Ce conseil étoit assez du goût de Romés ; mais comment le faire approuver à Juliette ? C'étoit-là son embarras : Il se flata cependant d'y

réussir ; & marcha sur le champ vers une Eglise, pour y disposer le Ministre, qui voudroit bien se charger des cérémonies de son mariage.

On n'étoit point alors si scrupuleux sur ces sortes d'unions clandestines ; & ces loix séveres qui ont depuis été faites pour les défendre, étoient encore inconnues : de sorte que Romés n'eut pas grande peine à trouver ce qu'il cherchoit. Il fixa pour cette cérémonie le lendemain matin avec le Prêtre qui la devoit faire ; & par le moyen d'une fille de chambre que Juliette lui avoit envoyée, il fit sçavoir à cette Demoiselle le parti qu'on lui avoit conseillé de prendre, & ce qu'il voit crû devoir arrêter.

Juliette à cette nouvelle parut balancer : La précipitation, les mesures peu concertées de Romés, tout lui faisoit peur ; mais l'amour qui vint au secours, agit si puissanment sur

fon cœur, qu'il la força de consentir aux desirs de son Amant, & de donner les main à tout ce qu'il avoit fait Elle résolut de se trouver le lendemain à l'Eglise qui lui avoit été désignée : Elle l'attendit avec impatience, & dès le matin elle sortit avec sa fille de chambre, sans aucun apprêt, pour mieux cacher son jeu.

Romés étoit au rendez-vous, il y avoit déja long-tems, il commençoit même à s'ennuyer, & à douter de son bonheur, lorsqu'il vit arriver sa chere Maîtresse. On ne sçauroit exprimer quels furent alors ses sentimens. Il s'approche de cette Demoiselle, il l'embrasse, & Juliette, avec cette douceur & cette gayeté, qui ne la quittoient jamais. » Voyez, dit-elle, cher Romés „ quelle est mon exactitude à obéir „ à vos ordres; jugez de là combien „ grand doit être l'attachement, „ le respect & la soumission que je

„viens vous vouer pour le reste de
„mes jours.

„Quelques grandes, Mademoi-
„selle, lui répondit Romés d'un air
„passionné, que soient ces preuves
„elles ne sçauroient me confirmer
„davantage dans la croyance, où
„j'ai toujours été de l'estime & de
„l'amitié dont vous voulez bien
„m'honorer ; au reste c'est à moi
„à vous parler de respect & de sou-
„mission, & c'est à vous à régner sur
„mon cœur ; venez au plûtôt rece-
„voir le sacrifice que je vais vous
„en faire ; venez, tout est prêt, &
„ne respire que votre présence.

Alors il lui prend la main, & la conduit vers l'endroit retiré, où étoit le Ministre, orné de ses habits sacerdotaux. Ils s'approcherent, & la bénédiction nuptiale leur étant donnée, Romés embrassa Juliette comme sa chere épouse. Il ne put avoir pour lors grande conversation avec elle : la crainte qu'ils

avoient qu'on ne s'apperçût de quelq u chose, les obligea de se séparer ; & auparavant Romés dit à Juliette qu'il se rendroit ce même soir au bas de sa fenêtre, avec une échelle de corde, & que par ce moyen il entreroit dans sa chambre, où ils pourroient à loisir conferer de leurs affaires.

Jamais journée ne sembla plus longue à ces deux Amans : Chaque instant leur paroissoit un tems considérable : Cent fois ils accuserent le Soleil d'être trop long dans sa course, & ils croyoient ne devoir jamais voir la fin du jour. La nuit vint cependant, & l'heure tant désirée arriva. Romés qui l'attendoit avec la derniere impatience, partit aussitôt, & se rendit au bas de la fenêtre. Il vit Juliette qui étoit au haut, il lui jetta l'échelle de corde, qu'elle dressa ; de sorte qu'il entra dans la chambre, sans aucun danger.

On

On ne ſçauroit s'imaginer quelle fut la joye de ces deux Amans, de ſe voir ainſi réünis, après tant de peines & d'inquiétudes. Ils demeurerent long-tems en extaſe, & comme pâmés dans les bras l'un de l'autre. La violence de leur amour les empêcha d'abord de proferer une ſeule parole : après cela ils ſe dirent ce qu'il y a de plus tendre.

„ Ah ! mon cher, Romés, s'écria „ Juliette, quoi c'eſt vous ! Je peux „ aujourd'hui vous témoigner en „ toute ſûreté combien je vous ai-„ me. Que je ſuis bien dédomma-„ gée des maux que votre abſence „ m'a fait ſouffrir, par le plaiſir que „ que j'ai de vous voir ! Ne trou-„ blons point notre bonheur, Ma-„ dame, lui répondit Romés, par „ le ſouvenir de nos peines paſſées; „ mais ſongeons à régler nos affai-„ res, de telle ſorte que perſonne à „ l'avenir ne nous puiſſe chagriner.

Il alloit entrer dans le détail ; mais la fille de chambre vint leur dire qu'il étoit tard, & qu'il falloit prendre un peu de repos. Romés la crut : le jour étant venu, il quitta sa chere épouse, & lui promit de ne jamais manquer à venir tous les deux jours à la même heure.

Plusieurs mois s'écoulerent dans ces sortes de visites, & il ne manquoit plus à nos deux Amans, pour se voir au comble de leur bonheur, qu'une occasion favorable, de découvrir leur mariage ; mais la fortune trop cruelle la leur refusa, & leur fit payer avec usure le peu de tems qu'elle avoit accordé à leurs plaisirs.

Le Duc d'Escalle (comme nous l'avons remarqué ci-dessus,) n'avoit pû si bien raccommoder les Montecches & les Capellets, qu'ils ne conservassent toujours une grande haine les uns pour les au-

tres. C'étoit un feu caché, dont il s'échapoit toujours quelques étincelles, & qui n'attendoit que la moindre ouverture pour faire une grande incendie.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'une troupe de Capellets rencontra quelques Monteches auprès du vieux Château de Verône. Ces Capellets avoient à leur tête un nommé Tibaut, jeune homme fier & arrogant, qui se fioit dans sa force & dans son adresse: Voilà nos ennemis, dit-il, adressant la parole à ceux de sa compagnie: vengeons-nous. Il n'en dit pas davantage, & se jette avec furie sur les Monteches. Ceux-là, quoiqu'en petit nombre, pressés par la nécessité de vaincre ou de mourir, soutiennent avec une valeur étonnante les efforts des Capellets. On vient de tous les quartiers de la ville au secours des deux partis.

Romés, qui étoit pour lors à se

promener avec quelques-uns de ses amis, est instruit de ce qui se passe. Il court aussitôt à l'endroit qu'on lui a marqué; il arrive, il voit la fureur & l'animosité des combattans; il se met en devoir de les séparer; il pare une infinité de coups qu'ils se portent. „ Arrêtez, „ leur dit-il, vous avez assez donné „ à la vengeance.

Tibaut étoit là qui échauffoit le carnage; il reconnoît Romés à sa voix; il vient à lui les yeux tout étincelans: „ Traître s'écria- „ t-il, crois-tu que ta lâcheté te „ puisse mettre à couvert de nos „ coups; non, non: „ en disant ces paroles, il lui décharge un grand coup d'épée que Romés par son adresse rend inutile.

Quoiqu'il n'eût aucun dessein de se battre, excité cependant par l'envie de venger cette injure, il met l'épée à la main; il pare, il pousse plusieurs bottes, il presse

son ennemi, qui, blessé de plusieurs coups, commence à ne se battre qu'en retraite ; enfin il le perce à la gorge & le fait nager dans son sang.

Comme c'étoit ce jeune étourdi qui avoit échauffé la dispute, & qui l'entretenoit par son exemple, aussi bien que par ses paroles, dès qu'on le vit par terre, on cessa des deux côtez, & on ne songea plus qu'à se retirer.

La mort de Tibaut fit grand bruit dans Verône ; car outre que ce jeune homme étoit de très illustre famille, son extrême valeur l'avoit mis dans un credit général, & la Republique lui destinoit un poste des plus brillans dans ses armées. On proceda sans délai contre Romés. Les Capellets en deüil furent porter le corps du mort chez le Duc d'Escalle, pour l'exciter à la compassion & lui demander vengeance.

Les Monteches de leur côté ne manquerent pas de s'y trouver au même tems, pour défendre l'accusé. Ils prouverent que s'il avoit tué Tibaut, ce n'avoit été qu'à son corps défendant, & qu'il n'étoit venu, lorsque Tibaut lui avoit fait mettre l'épée à la main, que dans le dessein de séparer les combattans. Leurs raisons, quoique très-plausibles n'eurent aucun effet, & celles de leurs adversaires, toutes injustes qu'elles étoient, furent assez fortes pour faire condamner l'infortuné Romés à un bannissement perpetuel.

Juliette depuis la mort de son cousin n'avoit fait que pleurer, mais lorsqu'elle apprit l'exil de son cher époux, ses larmes s'arrêterent; elle demeura saisie de douleur. La fille qui la servoit crut qu'elle se trouvoit mal, & la monta dans sa chambre. Juliette s'y laissa conduire sans prononcer une seule parole;

mais lorsqu'elle y fut entrée, la vûë de sa fenêtre qui étoit en partie cause de tous ses malheurs aigrit sa douleur & lui donna la force de parler. „ Vous êtes exilé, Ro-
» més; vous êtes exilé, continua-
» t-elle! Je ne vous verrai donc
» plus? J'ai donc perdu pour jamais
» l'esperance de passer mes jours
» avec vous? Il n'est plus en votre
» pouvoir de faire que vous me
« soyez attaché? Mes yeux ne trou-
» veront plus les vôtres, & la pré-
« sence d'un époux si cher qui me
« consoloit dans mes peines, n'est
» plus un bien que je puisse recou-
» vrer! Ah! c'en est trop, s'écria-
„ t-elle, c'en est trop, mes maux
„ suffiroient pour faire plusieurs
„ miserables, j'y succombe.

Sa fille de chambre ne sçavoit que lui répondre dans l'impossibilité de se déterminer à ce qu'elle devoit dire pour la consoler. Elle lui représenta cependant qu'elle de-

voit se servir de sa raison pour supporter son malheur. Au reste, ajouta t'elle, vous ne devez pas perdre l'esperance de revoir Romés. Il est riche, il est estimé, il a des amis puissans, ils obtiendront infailliblement son retour.

„ Helas, répondit Juliette, que
„ je dois peu compter sur ce que
„ tu me dis! Ignores-tu ce que peu-
„ vent ses ennemis auprès du Duc?
„ Mais va, puisque tu veux que
„ j'espere, informes-toi de ce qu'il
„ est devenu, & si tu as quelque
„ amitié pour moi, tâches de m'en
„ rapporter des nouvelles sûres.

Cette fille sortit aussitôt, & fut trouver une personne qu'elle sçavoit être des amis intimes de Romés; elle apprit de lui qu'après avoir tué Tibaut, il s'étoit enfui de Verône de peur d'être pris. Elle retourne aussitôt vers sa Maîtresse la larme à l'œil, & forcée par ses instances, elle lui rend compte de son message. Juliette

Juliette la regarde alors d'une maniere qui exprimoit bien mieux sa douleur, que ne l'auroient pû faire toutes ses paroles. Elle fut long-tems sans parler; mais enfin rompant son silence : „ Vous „ m'abandonnez, Romés, s'écria-„ t'elle, & vous joignez à cet „ abandon la cruauté de partir „ sans me venir voir, & sans ve-„ nir me dire adieu ! Vous m'en-„ viez cette seule consolation que „ je pouvois recevoir dans mon „ malheur ! Que vous ai-je donc „ fait pour me traiter de la sorte? „ Vous ai-je été infidelle, Romés, „ & ai-je eu des sentimens indignes „ de vous? Vous me refusez pour „ votre compagne dans le lieu de „ votre exil ! Mais c'est en vain; „ j'irai, Romés, oüi j'irai, malgré „ votre indifference, je passerai ma „ vie à parcourir toutes les parties „ du monde pour vous trouver.

De si cruelles réflexions ne lui

laissoient plus l'usage de la raison. La moindre des infortunes dont elle fut accablée dans ce jour, eût été capable de lui causer une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs lui mettoient de l'égarement dans l'esprit, & altererent tellement sa santé, qu'en peu de tems elle devint méconnoissable.

Sa mere, qui l'aimoit tendrement, & qui craignoit pour sa vie, étoit extrémement affligée de la voir dans un si triste état. Elle fit tout ce qu'elle put pour la consoler ; elle lui dit qu'il étoit tems de mettre fin à sa douleur, que les larmes qu'elle versoit étoient inutiles, & qu'elles ne feroient certainement pas revivre son cousin.

„ Ah ! Madame, lui repliqua Juliette, laissez pleurer une miserable, qui en a bien plus de sujet que vous ne croyez." Cette réponse surprit fort la mere, qui

pensoit que sa fille ne pleuroit que la mort tragique de Tibaut, & lui en fit soupçonner une autre cause, qu'elle crut lire dans ses yeux. Elle fut aussitôt trouver Dom Antonio son mari, à qui elle fit entendre que la douleur de sa fille ne provenoit que du dépit de se voir sans Amant, tandis que toutes les filles de son âge étoient déja mariées, & lui persuada de la tirer de misere par un prompt accomplissement de ses desirs.

Dom Antonio n'eut pas plutôt déclaré qu'il vouloit marier sa fille, qu'on vit se présenter plusieurs partis considerables ; mais un entr'autres qu'il choisit, & dont l'alliance lui parut plus avantageuse. C'étoit Paris Comte de Londroné, jeune homme qui ne voyoit rien dans tout Verône qu'on lui pût comparer.

La mere courut aussitôt avertir Juliette de tout ce qui se passoit

croyant lui aller causer une grande joye; mais c'étoit directement ce qu'elle craignoit, & elle eût mieux aimé choisir la mort que d'épouser le Comte de Londroné. Elle fut si frappée de ce qu'elle venoit d'apprendre, qu'elle ne put répondre un seul mot; mais sa mere prit son silence en bonne part, & l'attribua à l'excès de la joye, & à l'agréable surprise que lui causoit cette nouvelle.

Lorsque Juliette vit sa mere sortie, & qu'elle eût fait attention aux nouveaux malheurs qui la menaçoient, elle s'abandonna toute entiere à son desespoir. Cent fois elle fit le dessein d'user de violence contre elle-même, & de se délivrer des peines qu'elle ressentoit, par une prompte mort; cependant, comme elle ne pouvoit s'imaginer que Romés l'eût oubliée, & qu'elle attendoit tous les jours de ses nouvelles, elle gagna

ſur ſon eſpritde differer cette crüel-
le exécution.

Romés, malgré toute la préci-
pitation avec laquelle il étoit par-
ti, n'avoit pas manqué de confier
la continuation, & même l'ac-
croiſſement de ſes feux pour Ju-
liette à un de ſes domeſtiques, ſur
qui il comptoit comme ſur lui-mê-
me; il l'avoit expreſſément char-
gé d'en faire les proteſtations à
cette Demoiſelle, & de l'aſſurer
que rien ne ſeroit jamais capable
de les ſéparer, & qu'il lui ſeroit
toujours uni de cœur & d'eſprit.

Mais ce garçon, qui ne connoiſ-
ſoit perſonne, par l'organe de la-
quelle il pût en ſûreté rapporter
ces choſes à Juliette, tenta inuti-
lement de le faire par lui-même.
Elle étoit devenuë inviſible depuis
quelques jours, juſques-là qu'elle
ne ſortoit plus de ſa chambre, &
ne ſe montroit pas même à ſa
famille. Là dans ſes douces & cruel-

les alternatives de l'eſperance & du deſeſpoir, elle paſſoit d'agréables & triſtes momens. Tantôt elle s'imaginoit voir ſon cher Romés, le ſerrer dans ſes bras, & lui dire tout ce que l'amour & la fidelité peuvent inſpirer de plus tendre & de plus charmant; alors la ſéverité ſe répandoit ſur ſon viſage abbatu; les graces & les charmes de la beauté, que la triſteſſe en avoient bannies, y revenoient prendre leur place avec plus d'éclat qu'auparavant; l'amour ranimoit ſes yeux mourans, & tout ſon corps ſembloit reprendre une nouvelle force & une nouvelle vigueur; tantôt revenant comme d'un profond ſommeil, & enviſageant toutes les chimeres que ſe forgeoit ſon imagitation échauffée, elle retomboit dans ſon premier état.

La douleur de ſe voir en un moment privée de ce cher époux qu'elle croyoit poſſeder; la crainte

d'en être séparée pour jamais ; l'inquiétude de sa santé & de sa vie même, au milieu de tant de dangers qui l'environnoient, faisoit une terrible révolution dans ses esprits, & changeoit ses yeux en une source de larmes. Tantôt présageant, pour ainsi dire, ce qui lui devoit arriver, & croyant qu'on la forçoit déja de donner la main au Comte de Londroné, la seule pensée de s'y voir unie lui faisoit paroître ce sujet de sa haine sous les couleurs les plus affreuses, & l'horreur dont elle étoit frappée la faisoit frémir, & lui glaçoit le sang dans les veines.

Ces atteintes si cruelles & si douloureuses, ne pouvoient avoir un long cours ; il y falloit un prompt remede, aussi la rigueur de Dom Antonio détermina Juliette à prendre celui qu'elle avoit déja concerté. Il ne la voyoit plus paroître ; & surpris de ce qu'elle s'étoit fait

pour ainſi dire, une priſon de ſa chambre, il l'envoya chercher pour en ſçavoir la cauſe : elle obéit.

Mais que ſa ſurpriſe augmenta lorſqu'il l'eut vûë ; ce n'étoit plus cet air riant, cet ajuſtement propre, ces careſſes avec leſquelles elle avoit coutume de l'approcher ; c'étoit au contraire un morne ſilence, une poſture déconcertée, des habits négligés, marque trop évidente de la grandeur de ſa triſteſſe.

„ Quoi donc, ma fille, s'écria-
» t-il, quel eſt cet appareil lu-
» gubre ? Pourquoi cette altéra-
» tion ? Que veut dire ce chagrin
» où vous êtes plongée ? Seroit-
» ce le choix du mari que j'ai fait
» pour vous qui le cauſeroit ? Quoi
» la nobleſſe, la bonne mine, les
» grands biens & le rang que tient
» dans le monde le Comte de Lon-
» droné, ne ſerviroient-ils qu'à vous

„ se rendre moins aimable? Et ce
„ qui fit toujours la joye des per-
„ sonnes de votre sexe, seroit-il la
„ cause de vos allarmes? Mais quoi
„ vous ne dites rien! Parlez, je
„ vous le commande, ne me celez
„ pas plus long-tems le sujet de vo-
„ tre douleur.

Juliette ne put resister à des ordres si pressans, & la fidelité qu'elle avoit jurée à Romés, l'empêcha de rien déguiser. Elle lui répondit donc qu'elle n'avoit aucune inclination pour le Comte de Londroné; qu'elle ne consentiroit jamais à l'épouser, & qu'elle se porteroit plutôt aux extrémitez les plus cruelles.

Cette réponse toute forte & toute positive qu'elle étoit, n'eut aucun pouvoir sur l'esprit de Dom Antonio; la parole qu'il avoit donnée; l'ambition de voir sa famille illustrée, par une si noble alliance, & l'interêt qu'il avoit de mettre une personne si puissante dans son

parti, l'emporterent sur la tendresse paternelle, & ne lui permirent pas de changer de dessein. Il quitta Juliette assez brusquement, en lui disant qu'il ne lui laissoit que quatre jours pour se résoudre, & qu'après ce tems il sçauroit bon gré, malgré, l'obliger à faire ce qu'il demandoit d'elle.

Juliette n'eut aucune peine à se résoudre sur le parti qu'elle avoit à prendre ; elle tint parole à son pere ; car lorsqu'après le court espace qu'il lui avoit donné pour penser à elle, il eut fait faire tous les préparatifs des nôces, elle se retira dans sa chambre comme pour se coucher, & prit un poison très-subtil, dont elle avoit eu soin de se munir.

L'aube du jour commençoit à paroître, lorsque la fille de chambre impatiente de voir que sa Maîtresse ne se levoit point, alla pour la reveiller ; elle l'appella plusieurs

fois par son nom, & lui dit qu'il étoit tard, & que le Comte de Londroné l'attendoit, il y avoit déja long-tems; mais elle n'eut aucune réponse; elle s'approcha plus près du lit pensant qu'elle dormoit, elle se mit à écouter, mais elle n'entendit aucun bruit; elle eut alors quelque pressentiment de son malheur, & tira brusquement les rideaux du lit. Elle y vit Juliette pâle, sans poux & sans mouvement. Elle appelle au secours, & fait tout rétentir de ses cris.

Le pere & la mere de Juliette, & tous ceux qui devoient assister à la cérémonie du mariage étonnés, monterent au bruit que faisoit cette fille; on lui demande la cause de sa douleur, elle ne peut la dire, mais elle montre le lit; on y va, & l'on trouve Juliette avec tous les symptômes de la mort.

Alors ce ne fut plus dans toute la maison que plaintes & que gé-

missemens „ Infortunée, s'écrioit la
» mere, faut-il que ma fille me soit
« enlevée, dans le tems même
» qu'elle alloit faire toute ma joye
» & toute ma consolation ? Ah, Ju-
» liette, ma chere fille ! Je ne te
» reverrai donc plus ! Je serai pour
» jamais privée de ta présence !
» Tu es morte, ma chere fille !
» Ah ! mort, mort cruelle ! pour-
» quoi m'épargnes-tu, quand tu n'é-
» pargnes pas ce que j'avois de plus
» cher au monde ?

Le pere d'un autre côté ne pouvoit ni parler, ni pleurer ; l'excès de sa douleur lui retiroit tout sentiment, & il regardoit le lit avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement. Le Comte de Londroné étoit tombé évanoui, & tout ce qu'on faisoit pour le faire revenir étoit inutile. Enfin tous étoient dans une consternation qu'on ne sçauroit exprimer.

On fit venir les Médecins les

plus experts; ils dirent qu'elle étoit morte, & qu'elle s'étoit empoisonnée. A ces paroles les cris redoublerent, & se firent entendre dans tout le voisinage d'une maniere si douloureuse, que des cœurs de fer en auroient été attendris. Ce jour-là fut un jour de deuil pour toute la ville, & à voir la tristesse des habitans, on eût crû que la République avoit fait q elque perte considerable.

On ne songea plus bientôt qu'à l'ensevelir, & à changer en ciprès les myrthes qui devoient servir à ses nôces. Le serviteur que Romés avoit laissé à Verône, & qu'il avoit fait dépositaire de ses amours, assista aux funerailles de cette Demoiselle, & prit aussitôt après la poste pour aller en avertir son Maître. Romés l'apperçut de son jardin, où il se promenoit; il courut à lui, & lui demanda avec empressement ce qu'étoit devenue Ju-

liette, car il étoit insensible pour tout ce qui ne la regardoit pas.
» Ah! Monsieur, lui répondit son
» domestique, vous ne le sçaurez
» que par mes larmes.

Romés ne comprit que trop ce que cela vouloit dire. „ C'en est
» trop, s'écria-t'il, c'en est trop,
» chere Juliette! Je ne méritois
» pas un tel sacrifice; mais allons,
» je vais suivre votre exemple, &
» c'est sur votre tombeau que je
» veux faire voir à Verône & à
» tout l'univers, ce que peuvent sur
» deux cœurs l'amour & la fidelité.
Il prend aussitôt le chemin de Verône, & marche droit au lieu de la sépulture de sa chere épouse. A la vûe d'un si triste spectacle ses larmes redoublent, sa douleur augmente; il lui semble voir Juliette qui l'appelle; il sent un nouveau desir de se joindre à elle; il prend son épée, & s'en perce le cœur.

TRAIT DE CRUAUTÉ.

PERSONNE n'ignore les ſuites funeſtes de cette fameuſe priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Jamais on ne vit de ſpectacle plus triſte & plus affreux : Tout nageoit dans le ſang. Plus de quarante mille hommes y périrent. Le Vainqueur, fier de ſa victoire, ne faiſoit diſtinction ni de ſexe, ni de qualité, ni d'âge. Il tuoit indifferemment tous ceux qui avoient le malheur de tomber ſous ſes coups, juſqu'aux enfans même à la mammelle, que leur innocence & les cris de leurs meres ne pouvoient défendre contre ſa rage & ſa fureur.

Quand le ſoldat fut las de tuer, il ſe mit à piller & à faire des eſclaves ; mais par ordre du Sultan, tous les Seigneurs, les Officiers, & tous

ceux qui avoient été pris les armes à la main furent livrés aux bourreaux. Il n'échappa à sa cruauté que les jeunes gens des deux sexes les mieux faits, qu'il fit conduire à son Sérail.

Irene fut de ce nombre. Un Bacha venoit de la faire esclave, & surpris de sa rare beauté, il la crut digne d'être présentée au Sultan. Elle n'étoit pour lors âgée que de dix-sept ans ; mais elle joignoit tant de majesté aux graces de la jeunesse, qu'elle pouvoit passer pour un prodige en fait de beauté. Mahomet sentit pour elle, aussitôt qu'il la vit, une passion qu'il ne put dompter. Il s'y laissa vaincre, & suivit avec plaisir le penchant qui l'entraînoit vers cette belle personne.

Il passa plusieurs jours avec elle, sans se laisser voir à aucuns de ses Ministres ; & après avoir donné les ordres qu'il crut nécessaires pour

la

la sûreté de sa conquête, il partit pour Andrinople, où il fixa le séjour de la jeune Grecque. De quelque côté qu'il tournât ses pas, souvent au milieu des plus importantes expeditions il en laissoit la conduite à ses Généraux, & revenoit avec empressement auprès d'Irene. Ce n'étoit plus ce Mahomet qui avoit fait paroître tant d'amour pour la gloire, tant d'envie de subjuguer l'Italie, & d'aller à Rome se faire couronner Empereur d'Orient & d'Occident. C'étoit un Amant qui se laissoit conduire à l'amour, & qui sacrifioit au plaisir d'être auprès de sa Maîtresse, celui de remporter des victoires.

Le soldat, accoutumé au butin qu'il faisoit à sa suite, commença à murmurer de ce changement. Ces murmures devinrent contagieux ; les esprits s'aigrirent ; on éclata bientôt en plaintes & en malédictions. Les Janissaires qui sont

le principal corps de la milice, di-
soient hautement qu'ils ne vou-
loient point souffrir un tel Empe-
reur, qu'il falloit en élire un au-
tre, qui pût toujours être à leur tê-
te, & partager avec eux les fati-
gues & les périls de la guerre. Ils
avoient même déja formé une cons-
piration, & elle étoit prête à écla-
ter, lorsque Mustapha craignant
pour son Maître, & ne consultant
que la fidélité qu'il lui devoit, se
risqua au péril de sa vie à lui en
parler.

» Vous avez tout à craindre, Sei-
» gneur, lui dit-il, si vous ne chan-
» gez de conduite. Vos troupes vous
» redemandent à leur tête. Elles
» veulent sous votre conduite exé-
» cuter ces grands projets, que vous
» avez faits pour l'honneur Otto-
» man : Si vous leur refusez cette sa-
» tisfaction, vous devez appréhen-
» der qu'elles ne se revoltent.

Le Sultan fut long-tems sans ré-

pondre. Il changea plusieurs fois de couleur : Il paroissoit comme un homme combattu de differentes passions, & qui médite à laquelle il doit céder.

Mustapha, qui voyoit les divers changemens qui arrivoient sur son visage en prit mauvaise augure. Il ne douta point qu'il n'eût offensé l'esprit superbe de ce Prince cruel, & ne s'attendoit qu'à une mort certaine; mais le Sultan reprit un air moins sévere, & ordonna à Mustapha pour toute réponse, de faire assembler le lendemain les Bachas, & ce qu'il y avoit de troupes pour sa garde, & aux environs de la ville. Il passa ensuite dans l'appartement d'Irene, & resta avec elle jusqu'au lendemain.

Jamais cette jeune Princesse ne lui avoit paru si charmante : Jamais aussi il ne lui avoit fait de si tendres caresses. Pour donner un nouvel éclat à sa beauté, si cela étoit pos-

ſible, il exhorta ſes femmes à employer toute leur adreſſe & tous leurs ſoins à ſa parure. Après qu'elle fut en état de paroître en public, il la prit par la main, la conduiſit au milieu de l'armée, & arrachant le voile qui lui couvroit le viſage, il demanda fierement aux Bachas, qui l'environnoient, s'ils avoient jamais vû une beauté plus accomplie.

Tous ces Officiers en bons courtiſans, ſe répandirent dans des louanges exceſſives, & le féliciterent ſur ſon bonheur. Pour lors Mahomet prenant d'une main les cheveux de la jeune Grecque & de l'autre tirant ſon cimeterre, d'un ſeul coup, en fit tomber la tête à ſes pieds, & ſe tournant vers les Grands de la Porte, avec des yeux égarés & pleins de fureur. *Ce fer*, leur dit-il, *quand je veux, ſçait couper les liens de l'amour.*

ZELINDE,

HISTOIRE ORIENTALE.

LE Prince Zelinde a été assez renommé dans l'Histoire, tant pour sa naissance que pour son grand courage; mais sa triste fin l'a fait encore connoître plus que tout le reste. Il nâquit dans l'Ethiopie, & fut privé de son pere & de sa mere presqu'aussitôt qu'il vit le jour. Son pere fut tué à cette fameuse bataille qui rendit le Roy de ce pays-là vainqueur des Schytes. Sa mere mourut six mois après de regret de la perte de son mari. Cette double perte obligea le Roy à faire élever Zelinde dans son Palais, comme s'il eût été son propre fils; il crut devoir cette marque de reconnoissance aux grands services

que le Prince son pere lui avoit rendus. Le Roy n'avoit qu'une seule fille appellée Zamorre, âgée d'environ deux ans. Zelinde qui n'en avoit qu'un davantage, crut longtems être frere de cette Princesse, parce que le Roy avoit un soin égal de l'un & de l'autre. Quand il vint dans un âge plus avancé, on lui fit entendre qu'il n'étoit pas ce qu'il s'imaginoit être, mais le sujet de celle qu'il regardoit comme sa sœur. Alors Zelinde changea cette amitié de frere en des respects très-grands, qui toutefois étoient accompagnés d'une extrême tendresse, & en effet il en devint éperduement amoureux, jusqu'à lui marquer sa passion en mille rencontres. C'étoit la coutume des Ethiopiens de solemniser tous les ans avec pompe & magnificence la mort de leur dernier Roy, & d'aller au Temple présenter des sacrifices sur leurs tombeaux. On en

fit un pour le grand-pere de Zamorre. La Princesse y alla accompagnée de tous les Princes & Princesses de la Cour, & de toute la noblesse d'Ethiopie. Elle étoit vêtue d'une robbe blanche, toute semée de perles & de diamans, & pardessus ce vêtement, elle avoit une écharpe de crêpe noir qui lui descendoit un peu plus bas que le coude; le tout fait d'un tissu d'or mêlé de noir, retroussé par dessus son bras, avec des agraphes d'or & de rubis. Elle tenoit en sa main un vase d'agathe enrichi d'or, plein de parfums, qu'elle alloit présenter en sacrifice. Elle ôta cette écharpe pour envelopper le vase, & le mit sur l'Autel. Après que la céremonie fut achevée, tout le monde sortit du Temple; il n'y eut que le seul Zelinde qui y demeura. Les portes étant fermées, & les Prêtres s'étant retirés chez eux, ce Prince s'approcha de l'Autel, prit

l'écharpe que la Princesse y avoit laissée, & dit tout haut: *Puissante Divinité qui voyez le fonds de mon cœur, vous êtes témoins que je ne prens point cette écharpe pour vous faire injure, mais seulement pour avoir une continuelle mémoire de la Princesse Zamorre. Pendant que je vais combattre les ennemis de son Etat, & soutenir la gloire de sa Couronne, cette écharpe donnera force à mon bras*. Après avoir fait cette priere, il s'en retourna chez lui. Le Roy avoit donné ordre à toute son armée de se tenir prête pour partir le lendemain. Zelinde qui commandoit cette armée, partit en diligence pour executer les ordres du Roy son Maître, quand par malheur pour lui, le Grand-Prêtre alla dès le matin au Temple, & n'y trouvant plus l'écharpe, il alla promptement au Palais informer le Roy du vol qui avoit été fait. Ce fut un bruit étrange par toute l'Ethiopie, & on tiroit un très-

très-méchant augure de cette action. Le Roy envoya ses Gardes de tous côtez pour voir si l'on pourroit trouver l'impie qui avoit fait le vol sacré, quand un Ministre qui servoit au Temple, vint enfin dire qu'il avoit vû Zelinde prendre l'écharpe pendant la nuit, & repeta les mêmes paroles que le Prince avoit proferées. Le Grand-Prêtre pria le Roy de ne pas laisser cette action impunie, lui faisant entendre que son armée ne pourroit prosperer étant conduite par un Chef qui avoit commis une si noire action. Quoique le Roy eût beaucoup de répugnance à punir Zelinde, à cause des marques de courage & de valeur qu'il avoit déja données en plusieurs occasions, cependant le respect qu'il avoit pour les Dieux, fit oublier ses propres interêts, & envoya un Courier à Zelinde avec ordre de se rendre au plutôt auprès de

lui. Zelinde ne fut pas plutôt arrivé, qu'on le mit entre les mains du Grand-Prêtre, parce que c'étoit lui qui punissoit les crimes qui se commettoient contre les Dieux. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & l'Arrêt executé. La Princesse Zamorre fut si touchée de sa perte, qu'elle en pensa mourir de douleur. La reconnoissance que cette genereuse fille eut de son amour, l'engagea à lui faire dresser un tombeau admirable qui se voit encore aujourd'hui dans l'Ethiopie; & afin que la mémoire de ce Prince ne pût périr, elle fit graver son image sur quantité de médailles d'or & d'airain.

LE FAUX MORT.

UN Cavalier logé fort commodément, & faisant une très-belle dépense, menoit une vie des plus agréables avec ses amis. Il étoit d'une humeur fort enjouée, & n'avoit de plus grand plaisir que de faire de ces piéces ingénieuses, qui passent plutôt pour des traits d'esprit, que pour des injures. Quelques-uns le condamnoient de son trop d'attachement à plaisanter; mais il avoit cela d'estimable, que s'il railloit, il entendoit raillerie, & qu'il ne se fâchoit point qu'on fît contre lui ce qu'il se divertissoit à faire souvent contre les autres. Un de ses parens y avoit passé; & comme l'affaire dont il s'étoit laissé rendre la dupe, avoit fait éclat, ce parent lui avoit hautement déclaré

qu'il se divertiroit de lui à son tour, & qu'il en entendroit parler avant qu'il fût peu. Le défi fut accepté. Le Cavalier se tint sur ses gardes, & continuant toujours à plaisanter, il reprocha plusieurs fois à son parent, qu'après l'avoir menacé, il n'étoit gueres impatient dans sa vengeance. L'occasion ne s'en étoit pas encore trouvée favorable. Voici celle qui se présenta quelque tems après. Le Cavalier se plaignit un jour d'une legere indisposition devant cinq ou six de ses amis. On lui conseilla de prévenir un plus grand mal par quelques remedes de précaution. Il crut cet avis, & résolut de ne voir personne le lendemain. Son parent fut un de ceux qui le porterent à songer à lui. Ce jour de retraite facilitoit le succès de ce qu'il avoit prémédité. Le jour suivant, ce parent alla chez un Crieur sur le midi, supposa que le Cavalier étoit mort le matin d'a-

poplexie, & lui donna un mémoire de ses qualitez, de sa demeure & de sa Paroisse, avec ordre de faire imprimer quatre cens billets d'enterrement, qu'il envverroit le soir à tous ses amis, dont il lui laissa la liste. Il sortit en le priant d'avoir soin qu'on vînt tendre le lendemain le dessous de la porte du prétendu mort, ajoutant qu'il ne falloit point de tenture dans l'Eglise, parce qu'on vouloit faire l'enterrement sans aucun éclat. Le Crieur qui se fit payer comptant, prit charge de tout. Les billets furent portez, & ne surprirent pas moins, qu'ils affligerent ceux qui les reçûrent. Le Cavalier étoit estimé, & une si prompte mort dans une assez grande jeunesse, toucha les moins sujets à se chagriner ; mais personne ne le regretta tant qu'un Abbé, qui depuis longtemps avoit lié avec lui une amitié très-étroite. Il l'avoit vû le jour précedent, lui avoit conseillé,

comme les autres, de se précautionner par quelques remedes, & tomba le soir dans un étonnement inconcevable, quand rentrant chez lui, on lui donna le billet d'enterrement. Il déplora la triste condition des hommes, qui ne se peuvent jamais répondre d'un seul moment ; parla des belles qualitez du Cavalier, de l'union qu'ils avoient ensemble, & finit ses lamentations, en disant qu'il se trouveroit bien embarassé, s'il étoit permis aux morts de revenir, parce qu'ils s'étoient promis un jour en riant, que le premier des deux qui mourroit, donneroit de ses nouvelles à son ami. Cependant le Cavalier avoit passé tout le jour chez lui. Les remedes l'avoient soulagé, & comme il s'étoit endormi d'assez bonne heure, il se leva le lendemain de fort grand matin. Son premier soin fut d'aller rendre visite à son cher Abbé. Il trouva la

porte de la ruë ouverte, & la familiarité qu'il avoit dans cette maison lui donnant droit de monter sans être conduit, il entra dans la chambre où l'Abbé couchoit, s'approcha du lit, tira le rideau avec fracas, & cria en le tirant, qu'il étoit honteux de dormir si tard. Ce bruit éveilla l'Abbé. Il avoit eu ce prétendu mort toute la nuit dans la tête, & le voyant devant lui à son réveil, il ne douta point que ce ne fût son fantôme qui venoit lui rendre compte de l'état où il se trouvoit. La frayeur le prit. Il fit plusieurs cris, & perdit l'usage de la parole. Le Cavalier qui ne comprenoit rien à cet accident, courut au dégré, appella ses gens, & fut fort surpris de les entendre crier à leur tour si-tôt qu'ils eurent jetté les yeux sur lui, sans qu'aucun d'eux l'osât approcher. Il leur demanda tant de fois ce qui les rendoit si interdits, qu'à la fin

il y en eut un qui se harzarda de son côté à lui demander, s'il étoit vrai qu'il ne fût point mort. Il comprit par-là qu'on avoit semé quelque méchante nouvelle de lui, mais il ignoroit sur quel fondement, & il n'étoit pas tems de s'en éclaircir. Le mal de l'Abbé pressoit. On le secourut. Il ouvrit les yeux, & voyant ce qu'il avoit pris pour un fantôme, agir à l'ordinaire, au milieu de tous ses gens, il commença de se rassurer. Il fut question d'approfondir l'avanture. On apporta le billet d'enterrement. Le Cavalier rit de se trouver mort dans le tems qu'il étoit le plus disposé à vivre, & après avoir inutilement raisonné sur ce qu'il voyoit, il s'imagina qu'on enterroit quelqu'un de son nom, qui avoit donné lieu à cette méprise. C'étoit pourtant quelque chose d'assez difficile à concevoir, que les qualitez, la ruë & la Paroisse, se trouvassent les mêmes

pour deux personnes ; mais enfin il étoit très-assuré qu'il se portoit bien, & cette assurance lui servoit d'une grande consolation contre le billet. Il sortit, & toutes les personnes de sa connoissance qu'il rencontroit venant l'embrasser, & lui demandant avec surprise qui étoit l'impertinent mort qui s'étoit avisé de prendre son nom pour les affliger, il se confirma dans sa premiere pensée qu'il avoit eue. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant chez lui, il trouva la servante qui lui ouvrit en grande colere. Un homme envoyé par le Crieur, étoit entré en quelque façon malgré elle. Il avoit planté une échelle sous la porte, & tenant le bout d'une piece de drap noir, il vouloit commencer à tendre, comme il lui avoit été ordonné. La servante s'y opposoit de toute sa force, & lui arrachoit le drap, en lui demandant s'il étoit fol. L'autre s'étoit con-

tenté de lui jetter un billet d'enterrement, afin qu'elle vît pour qui la cérémonie se faisoit. Ce billet étoit inutile pour la servante, qui n'avoit jamais appris à lire. Sur cette contestation arriva le Cavalier. L'homme du Crieur s'adressa à lui pour se plaindre qu'on lui faisoit perdre du tems, & que l'heure du convoi arriveroit tout-à-coup. Le Cavalier qui vit que c'étoit sa porte qu'on envoyoit tendre, commença à s'appercevoir de la piéce. Il n'en marqua rien à l'envoyé du Crieur, il lui dit qu'il n'avoit qu'à travailler, & le pria seulement de tenir la porte fermée, jusqu'à ce que son Maître vînt lui-même donner ordre au reste. Cependant, comme il n'avoit point à douter qu'il n'eût quelques amis assez charitables pour lui vouloir rendre les derniers devoirs, il laissa un Portier pour les envoyer tous dans la salle ; & afin de les recevoir

en mort d'importance, & qui sçavoit vivre, il y fit porter un pâté de liévre, quelques jambons, & force bouteilles de vin. On ôta en même-tems le jour des fenêtres, & la salle ne demeura éclairée que par des flambeaux. La lueur n'en étoit pas assez forte pour laisser voir tout-à-coup la table couverte, ni le visage du Cavalier, qui en prétendoit faire les honneurs. Ainsi trois des plus zelés étant venus d'abord de compagnie, entrerent dans cette salle, comme dans un lieu lugubre, où il n'y avoit qu'à soupirer. Jugez de la surprise qu'ils eurent, quand le Cavalier s'avançant vers eux, leur dit fort piteusement qu'ils voyoient un pauvre mort, qui ne pouvoit se résoudre à s'aller confiner pour toujours dans l'autre monde, sans avoir pris congé d'eux, le verre à la main. Ils reconnurent plutôt sa voix, qu'ils ne distinguerent son visage. Les lu-

mieres étant toutes sur la cheminée, on les en tira aussitôt pour les mettre sur la table, où ils ne sçavoient que penser, de voir un pâté qui les attendoit. Ils auroient pris le prétendu mort pour un fantôme, s'ils ne lui eussent vû faire toutes les actions d'un vivant. Il mit le couteau dans le pâté, en coupa des tranches, demanda du vin, but à la santé de ses amis, & les pria de se réjouir. Ses amis se regarderent d'abord sans lui répondre; mais enfin ils burent & mangerent comme le mort. Il leur dit de la maniere du monde la plus plaisante, que la cérémonie de son enterrement ne pressoit pas, qu'il en reculeroit l'heure, autant qu'ils voudroient, & qu'ayant provision de bon vin, il feroit ravi qu'ils en voulussent boire jusqu'au soir. Ils lui demanderent ce que signifioient les billets distribués, & le dessus de sa porte tendue de noir. Il leur pro-

testa qu'il n'en sçavoit rien, & qu'il attendoit le Crieur pour s'en éclaircir. Autres amis, & nouvelle comédie. Le rang des personnes qui entroient, régloit le compliment qui leur étoit fait par le Cavalier; & la surprise de trouver un mort de si bonne humeur, se terminoit chaque fois à prendre un verre, & & à rire avec lui de ce qu'on l'enterroit sans qu'il en sçût rien. Enfin on vint dire que le Crieur arrivoit. On le fit entrer comme les autres. Il étoit en habit de fonction, & ne connoissant point le Cavalier, il ne pouvoit cacher son étonnement de voir tant de réjouissance chez un mort: C'est ce qui lui étoit nouveau. Il vouloit sortir, & on avoit peine à lui faire entendre raison sur une rasade qu'on lui présentoit, quand le Cavalier lui dit que la fatigue d'aider à faire descendre un corps, demandoit des

forces, & qu'il lui conseilloit de se servir de l'occasion. Le Crieur qu'on mit dans la nécessité de demeurer, s'humanisa, puisqu'on le vouloit, & surpris de voir tant de gayeté dans une si lugubre rencontre, il demanda quel homme étoit défunt, qu'on témoignoit regretter si peu. Le Cavalier fut promt à répondre, & dit que c'étoit un bon vivant, qui ayant promis à ses amis de les régaler, même après sa mort s'il le pouvoit, faisoit ses efforts pour ne leur pas manquer de parole. Cette réponse n'éclaircit point le Crieur, qui pressé de dire par quel ordre il avoit fait distribuer les billets, fit le portrait de celui qui lui avoit parlé le jour précédent, ajoûtant qu'il ne pouvoit en dire le nom ; mais qu'il lui étoit fort connu de visage, & qu'après lui avoir donné le mémoire d'un Cavalier mort subitement, il s'é-

toit reposé des billets & de la tenture sur ses soins. Ce fut-là le dénouement de la piéce. Le Cavalier reconnut son parent à cette peinture, & s'étant fait apporter du papier, il lui écrivit ce billet.

Je mourus hier au matin d'apoplexie, & on m'enterre aujourd'hui, comme vous sçavez. Je serois fâché de vous en dédire ; mais j'ai une amitié si tendre pour vous, qu'il m'est impossible de consentir à être enterré, si je n'ai la joye de vous embrasser auparavant. Je vous attends, le verre à la main : Venez sur l'heure, si vous ne voulez chagriner quantité d'honnêtes gens qui s'impatientent de voir retarder l'heure du convoi.

La lecture qui fut faite de ce billet, réjouit fort toute l'assemblée. On détrompa le Crieur, qui avoit déja commencé à ouvrir les yeux. Quoiqu'on l'eût payé, il se plaignit de ce qu'on l'avoit pris pour dupe. Le

Cavalier demanda quelle ſatisfaction il vouloit qu'il lui en fît, & s'il prétendoit qu'il mourût exprès pour lui faire avoir le plaiſir de l'enterrer. L'auteur de la piéce ne s'étant pas trouvé chez lui, on y laiſſa le billet, & le Cavalier paſſa le reſte du jour à ſe divertir avec ſes amis.

LES POIS VERDS.

UN Amant voulant envoyer quelque chose de nouveau à sa Maîtresse, chercha des Pois verds aux environs de Paris. On n'y en avoit point encore apporté ; & la rareté fut cause, qu'en ayant trouvé quatre litrons, ils lui coûterent six loüis le litron. C'étoit l'unique présent considérable qu'il lui pût faire, sans s'exposer au refus. La Belle étoit fiere, & il s'imagina bien qu'elle n'auroit rien accepté d'une autre espéce. Je ne vous puis dire si le Cavalier donna ordre qu'elle fût instruite de ce que lui coûtoient les Pois, ou si le hazard seul s'en mêla ; mais enfin elle étoit aussi sçavante que l'Acheteur, quand on lui apporta le présent. Il fut reçû ; & comme elle étoit plus coquette que friande, elle ne put s'empêcher de

O

dire qu'il falloit être peu sage pour employer tant d'argent à si peu de chose. La mere qui étoit naturellement avare, la voyant dans ce sentiment, lui proposa de vendre les Pois. La fille n'eut pas de peine à y consentir : Elle avoit du bien ; mais un peu embarrassé de procès, & l'argent des Pois lui pouvoit fournir beaucoup de petits ajustemens qui lui manquoient. Elle avoit auprès d'elle tout à propos une de ces amies de condition moyenne, qui ne se font point une affaire de trafiquer de tout ce qui peut tomber en commerce. L'amie alla aussitôt aux Halles trouver une femme de sa connoissance, qui fournissoit la plûpart des Maîtres d'Hôtel des grandes maisons. On n'y avoit point encore vû de Pois, comme je vous l'ai déja dit ; & elle sçut de cette femme que le Pourvoyeur d'un Prince qui donnoit un fort grand repas, lui en étoit venu de-

mander; qu'il devoit repaſſer pour je ne ſçai quoi, & que ſi elle vouloit l'attendre, elle feroit affaire avec lui. L'amie demeura, & pendant ce tems, la Belle pour qui elle revendoit, reçut viſite d'un ſoupirant. Son bien, ſa beauté, & ſon eſprit lui en attiroient un aſſez grand nombre, & celui-ci étoit des plus amoureux. La converſation roula ſur toutes les choſes de la ſaiſon. On parla de Pois; & ſur ce que la Belle dit là-deſſus, ce ſecond Amant ſe perſuada qu'elle avoit envie d'en manger. Il ſortit preſque auſſitôt; & comme ſa plus forte paſſion étoit de lui plaire, il courut aux Halles chercher des Pois verds. On lui dit en pluſieurs endroits qu'on n'en avoit point encore vû; & enfin il vint à la femme qui avoit parlé du Pourvoyeur. Elle dit qu'elle en avoit quatre litrons, mais qu'elle attendoit nouvelle d'un Prince qui les payeroit largement.

L'Amant avoit le cœur pris: c'étoit une nécessité pour lui d'être libéral. Il pria, pressa, jetta sa bourse, & trouva qu'on lui faisoit bon marché, en ne lui demandant que trente louis d'or. L'amie fort en joye de l'heureux succès de sa négociation, porta les trente louis à la Belle, qui fut fort surprise d'apprendre que l'Amant qui la venoit de quitter, avoit acheté des Pois. Il avoit été connu de la Vendeuse, sans qu'il eût sçû à qui il avoit donné son argent. Ce qu'il y eut de bizarre en cette rencontre, c'est que la Belle, fort contente de l'argent qu'on lui avoit apporté, ne put entendre le nom de l'Acheteur sans chagrin. C'étoit celui de tous ses Amans qui lui plaisoit davantage. Elle raisonna sur la dépense qu'il venoit de faire, s'imagina qu'il donnoit quelque repas à une rivale, & faisant réflexion sur ce que sa visite avoit été plus courte que

de coutume, elle ne douta point que les apprêts du régal n'en fussent la cause. Une Dame de ses intimes amies qui survint, l'empêcha de s'abandonner à tout son dépit. On tomba sur les fausses protestations des Amans. La Belle, que la jalousie faisoit parler, soutint qu'il ne falloit jamais se fier à aucun; & elle poussoit cette matiere d'une grande force, quand elle vit entrer un Laquais de celui qui avoit acheté ces Pois. Il lui envoyoit une corbeille qu'il avoit accommodée lui-même fort proprement, avec des rubans, & qui paroissoit pleine de fleurs. Elle la fit mettre sur la table, dit je ne sçai quoi au Laquais pour celui qui l'envoyoit & pensa qu'il la vouloit éblouir avec un bouquet, tandis qu'il régaloit sa rivale. La Dame qui avoit fort loué la galanterie du présent, s'approcha de la corbeille, & en tira quelques fleurs pour les emporter.

Les Pois parurent, & la Belle con-noiſſant alors que les fleurs n'a-voient été miſes que pour les cou-vrir, ne put s'empêcher de rire, & des ſoupçons que ſa jalouſie lui a-voit fait prendre, & de ce qu'on avoit acheté d'elle-même de quoi lui faire un préſent. La Dame fami-liere de tout tems dans cette mai-ſon, ſuccomba à la tentation de manger des Pois, & ſe pria de ſou-per. Elle dit qu'elle étoit fort aſſu-rée qu'on n'en avoit point encore ſervi chez les Princes, & que c'étoit une nouveauté, dont elle vouloit ſe faire honneur dans le monde. Il n'y eut pas moyen de la refuſer. Des quatre litrons on en ſervit un, au grand regret de la Belle, qui ſça-chant ce qu'avoient coûté les Pois, voyoit avec peine que tant d'argent ſe conſumât à manger. La Dame partie, on délibera de ce qu'on fe-roit des trois litrons qui reſtoient. La Belle les eût volontiers vendus

encore une seconde fois ; mais la mere obligée à un Avocat qui avoit plaidé pour elle une cause,crut l'engager à l'en tenir quitte,en lui envoyant les Pois. Ils furent portés le lendemain au matin à l'Avocat; & s'ils ne firent pas naître de la jalousie, ils donnerent au moins lieu à une dispute entre le mari & la femme. Celle-ci qui aimoit la bonne chere,vouloit en régaler ses amis, & l'Avocat en disposa malgré elle pour un Marquis du bel air, qui avoit sollicité quelque chose pour lui à la Cour. Il n'y eut peut-être jamais d'incident pareil à celui qui arriva. Le présent avoit été fait à l'Avocat avec la corbeille, & une partie des fleurs, qui ne couvroient pas tout-à-fait les Pois. L'Avocat le fit au Marquis de la même sorte;& il étoit encore sur sa table, quand celui qui l'avoit fait le premier avec la corbeille, entra dans la chambre du Marquis pour quelqu'affai-

re, dont il avoit à l'entretenir. Son présent lui sauta aux yeux. Il reconnut la corbeille, dont il avoit noué les rubans, & fut dans un desespoir inconcevable, de voir qu'on se fût servi de ce qu'il avoit envoyé, pour donner des marques de consideration à son rival. Il sortit, alla chez la Belle, & se contenta d'abord de recevoir avec beaucoup de froideur le remerciement qu'elle lui fit de ses Pois. Mais quand elle dit qu'on les avoit trouvés d'un goût admirable, il ne put s'empêcher de lui répondre : que pour parler juste, elle devoit attendre que le Marquis lui eût fait sçavoir ce qu'il en pensoit. La Belle demanda l'explication de cette énigme. Elle fut donnée, & le differend qu'elle causa, sembloit n'être pas facile à terminer. L'Amant soutenoit qu'il avoit vû son propre présent chez le Marquis. La Belle se trouvoit mortellement offensée de ce reproche,
&

& disoit avec une fierté digne d'elle: que si elle estimoit assez de certaines gens pour en vouloir accepter quelque présent de cette nature, on la devoit juger incapable d'en faire jamais aucun à un homme. L'Amant demandoit à voir la corbeille, & on répondit qu'il étoit indigne qu'on songeât à se justifier avec lui. Enfin le hazard qui avoit donné occasion à la dispute, fit connoître qu'ils avoient tous deux raison. Les Pois revinrent pour la troisiéme fois à la Belle. Le Marquis, à qui elle ne déplaisoit pas, aima mieux lui en faire présent, que de les manger. On les apporta dans la plus grande chaleur de leur differend, & si l'Amant fut pleinement convaincu que la Belle ne les avoit point donnés au Marquis, puisque le Marquis les lui envoyoit, elle fut convaincue à son tour par la corbeille, que l'Amant avoit vû les Pois chez le Marquis. La mere ar-

rival, & ſurpriſe autant que ſa fille, de ce qu'on lui faiſoit préſent de ſon préſent, elle déclara celui qu'elle avoit fait à ſon Avocat. On ne douta pas qu'il n'eût envoyé la même corbeille chez le Marquis, parce qu'on les voyoit fort ſouvent enſemble. La paix fut faite, & les Pois qui avoient déja cauſé de la jalouſie des deux côtez, furent mangés avec l'Amant favori, que la mere retint à dîner.

MARIAGE D'AVANTURE.

UNE fort aimable Demoiselle, aussi spirituelle que bien faite, demeurant à Paris ; après avoir passé ses premieres années en Gascogne, attendoit avec plus de naissance que de fortune ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de sa destinée. Un galant homme, dont le bien répondoit à d'autres qualitez fort estimables, la vit par rencontre chez une Dame, amie commune de tous les deux. Elle lui parut enjouée, pleine de vivacité, d'un entretien agréable; & il trouva surtout que son accent de Province donnoit une grace merveilleuse aux moindres choses qu'elle disoit. Il la regarda, lui parla, l'écouta ; & le plaisir qu'il prit à cette premiere entrevûe, lui en ayant fait souhaiter une seconde, il ne lui fut pas

difficile d'en trouver l'occasion. La Belle alloit souvent chez la Dame qu'il connoissoit. Ils étoient sortis fort contens l'un de l'autre, sans s'en rien dire; & c'étoit assez pour leur faire prendre soin du rendez-vous. Trois mois se passerent à se voir de cette sorte. Ils devinoient, & ne se disoient point la cause de leur fréquente rencontre: C étoit le hazard en apparence, & leur volonté en effet. La Belle continuoit toujours à être enjouée, l'Amant à lui applaudir; force partie de Saint Cloud & d'Opera; mais ce n'étoit rien que voir l'Opera & faire des promenades à Saint Cloud; grande complaisance, & point de déclaration. Cela n'avançoit point les affaires, & la Belle ne sçavoit que penser de son Amant. Elle avoit beau lui paroître toute aimable, il étoit charmé de son humeur, louoit son accent Gascon, & ne se hâtoit point de parler Fran-

çois. Enfin l'heureux moment arriva. Ils étoient tous deux chez leur amie : on y lisoit la Gazette d'Hollande ; & elle marquoit entre autres choses sur l'article de Paris, que Monsieur le ** avoit épousé Mademoiselle de **. Le joli endroit, dit alors cette agréable personne, avec son enjouement ordinaire ! Je crois que je ne serois point fâchée de voir mon nom dans un article pareil à celui-ci. L'Amant commençoit à se laisser vaincre par l'étoile. Grande assurance de sa part, qu'elle n'avoit qu'à lui donner l'ordre, & qu'elle auroit satisfaction. Mais, ajoûta-t-elle, il vous en coûteroit de l'argent, & je ne voudrois pas engager les gens à une dépense, qui ne tournât point à leur avantage. Autre assurance, qu'il ne tiendroit qu'à elle que l'argent fût employé pour lui. La Belle le regarda ; & de cet accent qui avoit accoutumé de le

charmer : „ Expliquez-vous, lui dit-
» elle, ſi vous me parlez pour vous
» divertir, je vais vous répondre ; ſi
» c'eſt ſérieuſement, mon pere vous
» répondra. L'Amant acheva d'être
vaincu : il fit la réverence, alla
trouver le pere, la lui demanda,
ſans s'informer de la ſuite, dreſſa
des articles fort avantageux pour
la Belle, & l'épouſa quatre jours
après.

AVANTURE D'UN BEL ESPRIT.

UN de ces beaux Esprits de bon goût, qui ne sont point guindés, qui sçavent beaucoup, & qui n'affectent pas de le faire connoître, s'étant un jour trouvé en débauche, toute la compagnie but si bien, que le bel Esprit s'en ressentit aussi-bien que les autres. Le Maître du logis le renvoya dans son carosse, & le Cocher l'ayant arrêté devant sa porte, demeura quelque tems sur son siége, pour lui donner le loisir de sortir du carosse; & jugeant qu'il lui avoit donné plus de tems qu'il ne falloit pour en descendre, & n'en ayant toutefois entendu sortir personne, fut obligé, malgré la pareisse qui l'avoit empêché de faire d'abord son devoir, de descen-

dre de son siége pour voir s'il y avoit encore quelqu'un dans le carosse, & n'y ayant vû personne, il s'en retourna d'abord chez lui, & remit son carosse sous la remise ordinaire, & ses chevaux dans l'écurie: Il fut ensuite ôter les glaces du carosse, comme il avoit tous les soirs accoutumé de faire, & mit en leur place des grilles d'ozier, puis il se fut coucher. Le Maître du logis étant de robbe, un homme de qualité, qui avoit un procès qui lui étoit de la derniere conséquence, vint le lendemain de grand matin chez lui, à dessein de l'entretenir avant qu'il pût donner audience à personne. Comme il passa auprès de la remise, il entendit grand bruit, & il sembloit que l'on gratât contre les grilles d'ozier, qui fermoient les portieres du carosse, de peur que les chats n'y entrassent. Le Cocher qui entendit ce bruit, crut qu'il y en avoit quel-

qu'un d'enfermé dans le caroſſe, ce qui l'obligea de venir en diligence avec un bâton, ne pouvant toutefois deviner par où les chats y avoient pû entrer. Le Cocher qui étoit accouru tout en colere, eut à peine ouvert la portiere, qu'il fit un grand cri. L'homme de qualité qui ſe promenoit dans la cour, s'étant auſſitôt retourné, reconnut le bel Eſprit, & lui demanda par quelle avanture il étoit dans ce caroſſe, & le Cocher lui demanda à quelle heure il étoit venu, & par où il étoit entré. La ſurpriſe de tous les trois fut grande, & l'on dit beaucoup de choſes, où chacun ne comprit rien; mais enfin à force de parler, on développa que le bel Eſprit s'étant endormi pendant qu'on le conduiſoit chez lui, étoit tombé en dormant dans la portiere du caroſſe, où il étoit demeuré, par-

ce qu'il étoit fort menu, & que le Cocher qui ne l'avoit point vû dans le carosse, & qui avoit crû qu'il étoit rentré chez lui, l'avoit remené chez son Maître, où il avoit passé la nuit, & dormi aussi tranquilement que s'il eût été dans un bon lit.



DOM ALVAR DEL SOL.

Histoire Napolitaine.

LA paix de Nimegue, dont le Roy avoit prescrit les conditions deux ans avant qu'elle fût signée, montroit assez la puissance de ce Monarque, & sa moderation; tous les peuples las & fatigués, se réposoient à l'abry de son nom, la joye & les plaisirs étoient revenus en l'Europe, & chacun songeoit à joüir des douceurs de la vie, qu'une longue guerre avoit fort troublé, lorsque le Roy d'Espagne Charles II. pour affermir davantage l'amitié & l'alliance des deux Couronnes, fit demander Mademoiselle en mariage. Elle lui fut accordée, & l'on en fit des re-

jouiſſances publiques dans tous les Pays dépendans de la Monarchie d'Eſpagne.

Mais entre tous ceux qui ſe ſignalerent en cette occaſion, le Viceroi de Naples fit voir dans les fêtes qu'il donna, le goût & la magnificence Eſpagnole. Il ſuivit en cela ſon genie naturel qui le portoit au grand, & fut auſſi ſecondé par une paſſion tendre que la Ducheſſe de M. . . . . . lui avoit inſpirée. Pour qu'une fête ſoit magnifique, galante, bien entenduë, bien ordonnée, il faut que l'amour s'en mêle.

Dès que le Viceroi eut la nouvelle, que le mariage du Roy ſon Maître avec Mademoiſelle avoit été célebré à Fontainebleau, il réſolut de tenir Cour pleniere à la maniere ancienne, & de donner huit jours à la joye publique, & pour en faire les préparatifs, il fixa le jour que la fête devoit com-

mencer, un mois après la publication. Toute la jeune Nobleſſe du Royaume y fut invitée. On fit ſçavoir à tous qu'il y auroit des courſes de bagues, des combats à la barriere, des courſes de têtes, des feux d'artifices, des promenades ſur la mer dans des chaloupes dorées, des cavalcades où les Dames paroîtroient en Amazones, chacune accompagnée d'un Chevalier; que la Vicereine donneroit les prix, qu'il y auroit liberté entiere, que les bannis mêmes y pourroient venir en ſûreté, que les Chevaliers & les Dames ſeroient maſqués s'ils vouloient, & ne ſe feroient connoître qu'au Viceroi, qui leur promettoit le ſecret.

Auſſitôt on vit arriver à Naples une infinité de Seigneurs de tous les Etats d'Italie. Rome & Veniſe où les Etrangers abondent ordinairement, ſe dépeuplerent, & tous les Ouvriers de la Ville furent em-

ployés. Chaque Seigneur voulut avoir des devises & des livrées particulieres: le Duc d'Atry, le Prince de la Riccia, le Duc de Matalone, le Prince de Montesarchio parurent avec l'éclat que demandoit leur naissance & leurs richesses. La veille de la fête, le Viceroi dit à ces jeunes Seigneurs, dont il connoissoit la fierté, qu'un Etranger de ses amis entreroit avec eux dans la carriere, sans dire son nom; mais qu'il leur répondoit, que sans se faire tort ils pouvoient se mesurer avec lui, & qu'il se nommeroit pendant la fête Dom Alvar del Sol.

Le jour arrivé, on vit la grande place de Naples disposée à donner un beau spectacle; tous les balcons étoient tapissés & pleins de Dames chargées de pierreries: la carriere pour courre la bague étoit à grands portiques, dont les pilastres étoient dorés, à demi couverts de

feüillages. On avoit fait autour de la place des barrieres à hauteur d'appui, où s'entassa un peuple innombrable; il n'y avoit qu'une grande porte que les Gardes du Viceroi ouvroient aux Chevaliers, à mesure qu'ils paroissoient avec leur suite. Ils avoient des livrées toutes differentes & toutes significatives. Chacun voyoit dans les balcons une Dame qui n'avoit pas besoin d'être instruite du nom de celui qui entroit dans la place, son cœur l'en avertissoit assez. Quelques discrets que soient les Amans, on ne fait point un mois durant des préparatifs pour une fête galante, sans qu'il en échappe quelque chose, lorsqu'on voit tous les jours la personne pour qui on les fait. Or les Seigneurs Napolitains voyent tous les jours la personne qu'ils aiment; c'est la mode du Pays.

Les principaux Seigneurs qui

devoient courre la bague, étoient déja dans la place, & l'on se disposoit à commencer. On avoit admiré la magnificence du Prince de Mirandol, la bonne mine du Duc d'Atry, l'habit simple & triste du Duc de M...... qui par ses armes noires sans devise, avoit fait soupçonner qu'il n'étoit pas content des galanteries du Viceroi, & qu'il ne paroissoit à la fête que par politique, lorsqu'on entendit un grand bruit de trompettes qui jouoient des fanfares; suivoient douzes Maures qui menoient des chevaux de main, & qui précedoient un Chevalier armé à l'antique d'armes legeres, la visiere abaissée, avec un écu à fond noir semé d'étoiles d'or, & dans un quartier de l'écu on voyoit peinte une grande lumiere avec ces mots Latins: *Lucidior fugabit, une plus grande les effacera.* Le Cavalier par sa mine haute donna d'abord l'idée

l'idée de quelque chose de plus grand que tout ce qu'on avoit vû jusques-là : sa taille, son port, son adresse à manier son cheval, la grace avec laquelle, sans découvrir son visage, il salua la Vicereine, & ensuite les Dames, tout cela lui attira l'attention, & commença à gagner les cœurs. Le Viceroi dit que c'étoit Dom Alvar del Sol : mais quand on eut commencé les courses, & qu'il eut emporté toutes les bagues, les acclamations ne cesserent point, & le peuple qui rend justice, lui fit donner le prix avec joye, sans avoir égard à la noblesse de son Pays, qui se trouvoit humiliée par un Etranger.

Dom Alvar eut le même bonheur, ou pour mieux dire, la même adresse aux courses de têtes : rien ne lui résista dans les combats à la barriere, & pas un prix ne lui fut seulement disputé. Mais il eut encore de plus grands avantages

dans les assemblées moins tumultueuses, & où l'esprit a plus de part. Le Viceroi avoit fait préparer vingt chaloupes fort dorées, dont les rameurs étoient habillés de taffetas bleu; il y avoit des canapez de velours où les Dames étoient assises; les Chevaliers avoient des carreaux pour se mettre aux pieds des Dames, tout le monde étoit masqué, afin que la liberté fût plus grande. Les chaloupes s'avancerent hors du port; la mer étoit calme & la retraite assûrée. Dom Alvar qui se laissoit conduire par le Viceroi, entra dans une chaloupe où il y avoit cinq ou six Dames qui commencerent à l'attaquer de conversation; le masque inspire du courage. Sa bonne mine, sa force, son adresse, lui avoient donné un air de Heros, qui lui attiroit tous les regards & beaucoup de cœurs. Il leur répondit avec tant d'esprit & d'une ma-

niere si polie, qu'elles connurent bientôt que les qualitez du corps qu'il avoit montrées dans les courses étoient peu de choses au prix des qualitez de l'ame; il ne sçavoit à qui il parloit, si elles étoient belles ou laides; mais il remarqua dans une de ces Dames une taille si noble, si dégagée, de si beaux cheveux, une gorge naissante que le branle de la chaloupe découvroit de tems en tems, des yeux si brillans, qu'il s'attacha à elle, & ne la quitta plus tant que la promenade dura. Elle dura jusqu'à la nuit: on sembla reprendre le chemin de la Ville; mais au lieu d'y rentrer, toutes les chaloupes se rangerent en demi cercle, pour voir un feu d'artifice qui se perdit dans les nuës: on l'avoit placé sur le haut des tours qui défendent le port, afin qu'on le vît de plus loin. La symmetrie y étoit observée; une tour répondoit à l'autre, & à

la fin toutes les tours ensemble jetterent tant de feu que les maisons & le rivage en furent éclairés. » La belle invention, dit la » Dame que Dom Alvar avoit presque toujours entretenue, de porter » la lumiere au milieu des étoiles, » & de faire entrer du feu dans les » abîmes de l'eau. J'ai toujours ad» miré des vers qu'un Poëte Fran» çois a fait là-dessus ; les voici.

> Mille traits de flamme ardente
> Vers la voûte étincellante
> Poussent de brillans éclairs,
> Et retombant sur la terre.
> D'un agréable tonnerre
> Frapent le vague des airs.

„ On les a traduits en Italien, » ajouta-t'elle, pour me les faire » entendre, & j'ai voulu les sça» voir dans la langue originale.

Le lendemain, car tous les jours il devoit y avoir un divertissement,

c'étoit la Cavalcade; les Dames se rendirent chez la Vicereine en Amazones; tous les Chevaliers s'y trouverent aussi, & chaque Dame devoit choisir son Chevalier. Dom Alvar fut surpris & charmé, quand la Dame qu'il avoit entretenu dans la chaloupe, le pria de lui donner la main, & d'être ce jour-là son Chevalier. Elle avoit un juste-au-corps de satin violet semé d'étoiles d'or en broderie. Alvar crut d'abord qu'elle s'étoit souvenue de la devise qu'il portoit dans son écu le jour des courses de bagues, il rejetta bientôt une pensée si flateuse, & attribua tout au hazard. La Cavalcade se passa fort bien; la saison & le beau tems favorisoient la fête.

Il ne restoit plus que le Bal pour lequel on faisoit de grands préparatifs dans le Palais: il y avoit dix chambre éclairées, & l'on y trouvoit toutes sortes de divertisse-

mens, des tables de jeu, de la musique, des concerts de voix & d'instrumens, des eaux, des glaces, des liqueurs. Le caffé n'étoit pas encore fort à la mode; le thé étoit arrivé des Indes Orientales depuis vingt-cinq ans. Il y avoit aussi une chambre destinée à la conversation, aux nouvelles, aux livres nouveaux qui s'impriment par toute l'Europe.

Le lieu du Bal étoit un grand salon doré: on avoit dressé des amphitéatres des deux côtez pour les Spectateurs; les Violons & les Musiciens étoient dans une tribune. La Vicereine accompagnée de trente Dames toutes couvertes de pierreries, composoient l'assemblée. Elles étoient à visage découvert, ainsi que les Seigneurs qui les devoient faire danser: mais à minuit on devoit laisser entrer les Masques, & l'on avoit eu soin de leur garder des places pour évi-

ter la confusion. Il n'y en a jamais dans les assemblées qui se font à Naples.

A peine minuit sonna, qu'on vit entrer cinq ou six bandes de Masques fort magnifiques. Dom Alvar n'y manqua pas, & dans le même tems entra aussi la Dame de la chaloupe; leurs cœurs s'étoient donné rendez-vous, sans que leurs bouches s'en fussent mêlées, leurs habits étoient plus galants que magnifiques. Ils se reconnurent d'abord (l'amour a les yeux bien perçans) & ne se quitterent plus. La Vicereine fut prendre à danser Dom Alvar, que tout le monde reconnoissoit à son air, à ses graces. Il reprit aussitôt sa Dame: alors toute l'assemblée, comme de concert, n'eut attention que pour eux; on fit silence, les Violons eurent le plaisir de s'entendre, & l'on crut voir l'Amour qui dansoit avec Psichée. Ils y prenoient plaisir, & ne

finissoient point, & quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs, ils imaginerent ce qu'on peut imaginer de plus aimable, & crurent que ce qu'ils aimoient passoit encore leur imagination.

Cependant le Viceroi s'en étoit allé pour écrire, disoit-il, en Espagne; mais c'étoit pour revenir masqué à son Bal avec la Duchesse de M...... Il en étoit plus amoureux que jamais, & ne gardoit gueres de mesures. Le Duc de M..... par chagrin ne venoit jamais au Bal; mais ce jour là il se masqua, & voulut voir par lui-même, si sa jalousie étoit bien fondée.

Il étoit déja entré, lorsque le Viceroi parut avec la Duchesse: c'étoit le secret de la Comedie. Un Viceroi n'est point amoureux *incognito*, & les Dames ne songent gueres à cacher une passion qui les met à la tête de tous les plaisirs. Ils entrerent ensemble, se placerent

rent dans les places honorables ; la bonne Vicereine, ou par sagesse, ou pour être en droit de suivre l'exemple, ne fit pas semblant de les voir. Ils danserent ensemble & se firent toutes les petites mines que les coquettes ont inventées. Ils n'en demeurerent pas là, & las de danser, ils chercherent la solitude & passerent dans un cabinet. Alors le Duc de M...... ne fut plus maître de lui : le grand nombre de témoins l'avoit rassuré ; mais il trembla à la vûe d'un tête à tête suivi de tant de marques d'une tendresse reciproque. Il se leva comme un furieux, & courut à la porte du cabinet qu'il trouva fermée. Il heurte, il la veut enfoncer, il met l'épée à la main, il s'étoit fait suivre de quatre Gentilhommes qui en firent autant. Les Dames crient, les bancs sont renversés ; tout le monde parle ensemble ; les Gardes du Viceroi arrivent ; tous ceux qui

avoient des épées les mettent au vent ; chacun jette son masque pour voir ce qu'il faisoit. Dom Alvar sans sçavoir d'où venoit le tumulte, s'approcha de sa Dame, & pour la premiere fois lui laissa voir un visage tel qu'on se le feroit, si on étoit en pouvoir de se le faire à sa fantaisie. Un beau teint, de grands yeux noirs, des paupieres noires, épaisses, une bouche petite & incarnate. On peut juger de la joye de la Dame : „ Je ne crains plus rien lui dit-„ elle, puisque vous êtes auprès de „ moi. Ces paroles donnerent du courage à Dom Alvar. „ Madame, „ lui dit-t'il, parmi ce petit bruit „ de guerre, qui passera bientôt, „ n'aurai-je point la consolation de „ vous voir ? Non, lui répondit-elle, „ il n'est pas encore tems ; mais vous „ aurez demain de mes nouvelles.

Le Viceroi au premier bruit qu'on avoit fait à la porte de son cabinet, avoit fait sortir par une

porte secrette la Duchesse de M.....
qu'on avoit remenée chez elle : il
s'étoit douté de l'incartade du mari,
& envoyé l'ordre à ses Gardes de
ne faire aucune violence. Il sortit
lui-même un moment après avec
des lettres à la main, qu'il feignit
d'écrire au Roy d Espagne, & dit
que dans au autre jour il sçauroit
punir une pareille insolence ; mais
qu'il ne vouloit pas seulement connoître
les Masques : ainsi tout fut
appaisé sans effusion de sang, &
chacun retourna chez soi raisonner
sur ce qui venoit d'arriver.

Le lendemain, une espece de Valet
de chambre vint trouver Dom
Alvar de la part de l'inconnue,
pour lui dire qu'à l'entrée de la
nuit il le meneroit dans une petite
rue, où il parleroit à sa Dame à
une fenêtre basse & grillée. Alvar
ne se fit pas prier deux fois, & se
laissa conduire. A peine fut-il arrivé
au lieu marqué, que son gui-

de s'en alla ; la fenêtre s'ouvrit, & la Dame parut habillée magnifiquement, mais toujours masquée ;
» Hé bien, Seigneur, lui dit-elle,
» je vous tiens parole ; & moi, Ma-
» dame, je me suis laissé conduire
» où l'on a voulu ; l'amour ne craint
» rien. Mais, Madame, vous me
» voyez, & je ne vous vois pas.
» Voulez-vous combattre avec tant
» d'avantage ? & n'êtes-vous pas en-
» core assurée de vaincre en me
» montrant ce que la nature a ja-
» mais formé de plus beau ? Vous
» vous trompez peut-être, Alvar,
» je hazarderois trop en me faisant
» voir, & nous ne nous connoissons
» pas encore assez pour surmonter
» de petites difficultez qui se trou-
» veront peut-être à notre chemin.
» Une liaison qui doit durer toute
» la vie ne se doit pas faire legere-
» ment. Ah, Madame ! plaignez
» mon état, & le soulagez ; je ne
» vous ai jamais vûë, & je ne sçai

» pas même votre nom. Hé bien,
» Seigneur, je veux bien que vous
» en ſçachiez de moi autant que
» j'en ſçai de vous. Je ſçai que vous
» vous appellez Dom Alvar ; mais
» ce n'eſt point votre véritable
» nom. Il eſt vrai que le Viceroi
» aſſure que vous étes d'une grande
» naiſſance, & je n'ai pas de peine à
» le croire, & que vous ſerez un jour
» fort riche ; c'eſt de quoi je me ſou-
» cie fort peu. Apprenez donc que
« je m'appelle Diana delle Stelle ;
« que je n'ai ni pere, ni mere ; que
» ma naiſſance répond à la vôtre,
» & que je ſuis maîtreſſe d'un grand
» bien, que je puis partager avec
» vous, ſi nos eſprits, nos hu-
» meurs, nos inclinations s'ac-
» cordent ; ſi enfin je connois dans
» les converſations, que nous au-
» rons enſemble, que nous ſoyons
» faits l'un pour l'autre. Que faut-
» il faire, Madame pour vous le
» prouver ? Il faut vous retenir

» quelque tems fur l'envie que vous
» avez de me voir.

Jufques-là la converfation s'étoit faite en Italien. Diana delle Stelle, lorfqu'elle avoit dit quelques vers François à l'occafion des fufées volantes, en avoit prefque fait des excufes, de peur qu'on ne fçût qu'elle fçavoit cette Langue : mais alors elle parla François fans fe contraindre. Dom Alvar lui répondit en la même Langue ,, Com-
,, ment, Seigneur, lui dit-elle
,, avec furprife, vous parlez Fran-
,, çois auffi bien qu'Italien. Mada-
,, me, j'ai voyagé dans toute l'Eu-
,, rope, & même plus long-tems en
,, France que dans tout autre Pays.
,, La Langue Françoife a quelque
,, chofe de doux, de naturel, rien
,, de forcé, une prononciation ai-
,, fée, nulle tranfpofition, des ex-
,, preffions fimples, qui fuivent
,, l'efprit de celui qui parle, & qui
,, ne font aucune peine à celui qui

„écoute, je me suis attaché à l'ap-
„ prendre, les Dames Françoises
„ la sçavent parfaitement, & mieux
„ que les hommes ; & comme elles
„ sont fort polies, & qu'elles ne
„ sont pas fâchées de plaire, ce sont
„ elles qui me l'ont apprise. La
„ France est le Pays du monde où
„ les Etrangers sont les mieux re-
„ çûs. A ces paroles, Diana sentit
un petit mouvement de jalousie ré-
troactive (s'il m'est permis de me
servir de ce termes) „ Je ne doute
„ point, Seigneur, dit-elle à Dom
„ Alvar, que vous n'ayez été bien
„ reçû par tout où vous avez été,
„ quand on est fait d'une certaine
„ façon..... Il est vrai, Madame,
„ qu'on ma traité par-tout avec
„ distinction ; mais jamais cela n'a
„ passé l'estime & l'amitié ; les des-
„ tins gardoient mon cœur pour
„ une autre conquête. Est-il possi-
„ ble, dit-elle en souriant, & se-
„ rois-je bien assez heureuse pour

„ vous apprendre ce que je sens
„ bien que vous m'apprenez ? Ils eussent poussé la conversation plus loin, si Diana n'avoit été avertie par une de ses femmes que la nuit s'avançoit. Ils ne s'étoient pas ennuyés, ils se séparerent avec promesse de se retrouver le lendemain au même lieu, à la même heure.

Quand Dom Alvar fut retourné chez lui, il reflechit sur la conversation qu'il venoit d'avoir avec Diana, & lui trouva tant d'esprit & d'agrément, qu'il se crut capable de l'aimer, quand même son visage ne répondroit pas au reste de sa personne. Il se flatta qu'elle avoit pris le nom de Diana Delle Stelle à l'imitation de la devise qu'il avoit portée dans son écu le jour des courses de bagues, & cette pensée lui fit grand plaisir : il voyoit par-là qu'il ne lui étoit pas indifferent. La robe du Bal lui revint aussi à l'esprit.

Les heures sont bien longues pour les Amans, quand ils attendent un rendez-vous. Ils n'y manquerent pas, & parlerent toujours François.
„ Je n'ai point été en France, dit
„ Diana ; mais j'ai une Bibliothe-
„ que Françoise que j'aime mieux
„ qu'une Bibliotheque Espagnole,
„ & même que l'Italienne. Les
„ Vers François ont pour moi un
„ agrément infini; les Tragedies de
„ Corneille & celles de Racine me
„ charment; les unes élevent mon
„ esprit, les autres attendrissent
„ mon cœur. J'y trouve des conso-
„ lations à tout ; nous en aurons
„ peut-être besoin, Dom Alvar, si
„ nous sommes forcés de nous di-
„ re tendrement; mais tristement.

Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet point l'espoir d'un heureux hymenée,
Il est un autre amour, dont les vœux innocens

S'élevent au-dessus du commerce des
sens;
Plus la flâme en est pure, & plus elle
est durable,
Il rend de son objet le cœur insépa-
rable;
Il a de vrais plaisirs, dont ce cœur est
charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'ê-
tre aimé.

„ C'est quelque chose, Madame,
„ reprit Alvar, c'est beaucoup d'ai-
„ mer & d'être aimé; mais quand
„ cela ne touche que la superficie
„ de l'ame, il est bien dangereux
„ que cela ne s'évanouisse bientôt;
„ il faut un peu de solide pour sou-
„ tenir les beaux sentimens: Que
„ ne puis-je, Madame dire de vous,
„ ce que Titus disoit de Berenice.

Enfin tout ce qu'amour a de nœuds
plus puissans,
Doux reproches; transports sans cesse
naissans,

Soins de plaire sans art; crainte tou-
jours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout
en elle.

» Vous n'oseriez achever, inter-
» rompit Diana, parceque vous ne
» m'avez point vûe, & moi j'ache-
» verai.

Je sens tout mon bonheur, chaque
jour je le vois,
Et crois toujours le voir pour la pre-
miere fois.

Ces conversations étoient vives;
l'envie de plaire les animoit; l'es-
prit n'alloit point terre à terre, tou-
jours dans la moyenne région. Si
Dom Alvar, à la premiere parole
de l'inconnue, vouloit faire un
couplet de chanson, elle l'achevoit
avant lui: s'il commençoit un ma-
drigal, elle lui en fournissoit la
pointe. Rien ne languissoit entre
eux; les heures leur paroissoient
des momens.

Mais après avoir parlé Italien & François, Diana delle Stelle parla Espagnol, & Dom Alvar lui répondit comme un homme qui avoit été élevé en Castille. „ Oh !
„ pour cela, s'écria Diana, je ne
„ sçai plus où j'en suis : Je me fla-
„ tois de connoître de quelle na-
„ tion vous êtes ; mais vous parlez
„ également bien toutes les Lan-
„ gues : Avouez-le moi, si vous êtes
„ Italien, je n'en serai pas fâchée,
„ je suis Italienne. Si vous êtes
„ François, je le crains ; c'est une
„ nation aimable, mais legere dans
„ ses amours ; & si vous m'aimez une
„ fois, je veux que vous m'aimiez
„ toujours. Enfin avouez-moi, si
„ vous êtes Espagnol, je le souhai-
„ te, vous m'en ferez plus fidele. Est-
„ il juste, Madame, que je vous di-
„ se tout, & que vous ne me disiez
„ rien ? Soyez sûre seulement, que
„ si je suis destiné à vous servir tou-
„ te ma vie, j'aurai toujours pour

„ vous la galanterie Françoise, &
„ la fidelité Espagnole : Vous me
„ ferez part des bonnes qualitez Ita-
„ liennes ; je ne veux pas imaginer
„ qu'ils en ayent de mauvaises.

Un mois se passa, sans que Dom Alvar manquât un seul jour au rendez-vous. Ces Amans étoient charmés des grandes qualitez qu'ils remarquoient dans la personne aimée. Ils traitoient chaque soir de nouveaux sujets, & s'étonnoient mutuellement de ne se pouvoir rien apprendre l'un à l'autre. »Madame,
„ dit un soir Dom Alvar, j'ai envie
„ de vous faire une question, qui
„ partageoit toute la Cour de Fran-
„ ce, lorsque j'y passai. Je le veux
„ bien, répondit Diana ; mais à
„ condition que je ne la déciderai
„ pas. Je m'en vais vous la faire, re-
„ prit Dom Alvar, de la maniere
„ qu'on la proposa dans une assem-
„ blée célebre, qui se tenoit deux
„ fois la semaine dans le grand Pe-

„gazidor. Le Maître de ce beau
„lieu y attiroit par ſes manieres
„nobles & polies les ſçavans & les
„curieux de la plus grande ville
„de l'Europe.

QUESTION PROPOSE'E DANS le grand Pegazidor.

Il y a dans la Mer Atlantique
deux Iſles fort differentes ; l'une
eſt l'Iſle de la Laideur, l'autre eſt
l'Iſle de la Beauté. Je vous avertis,
Madame, que les deſtins ordonnent
que vous alliez paſſer le reſte de vo-
tre vie dans l'une de ces deux Iſles.
Vous aimeriez peut-être mieux de-
meurer où vous êtes ; mais il n'eſt
pas à votre liberté : Il faut choiſir
& partir dans une heure, le vaiſſeau
qui vous doit porter eſt prêt à met-
tre à la voile.

Dans l'Iſle de la Laideur, beau-
coup de laideur, de déſagrément,
de ſtupidité, d'ignorance, & de
groſſiereté.

Dans l'Isle de la beauté, beaucoup de beauté, de graces, d'esprit, de sçavoir & de politesse.

Rien ne manquera dans l'une & dans l'autre Isle, pour toutes les commoditez de la vie; On ne considere ici que la difference qui naît de la societé.

ISLE DE LA LAIDEUR.

Dans l'Isle de la Laideur vous serez Reine; la premiere en tout, & de beaucoup la premiere. Vous êtes belle, Madame, & estimable par bien des côtés; mais vous paroîtrez encore aux habitans de cette Isle infiniment au-dessus de ce que vous êtes. Ils vous regarderont comme une beauté angelique. Ils n'auront jamais entendu rien de si agréable, de si sublime, que les choses les plus communes que vous leur direz: Ils auront assez de goût pour être charmez de ce qu'il y a

en vous d'aimable : ils auront assez d'esprit pour admirer le vôtre.

Ils se recrieront sur toutes vos pensées, sur vos manieres gracieuses ; ils vous écouteront ; ils vous respecteront comme une divinité ; ils vous aimeront tous jusqu'à l'adoration : Vos volontez seront toutes exécutées, avec une joye & une promtitude merveilleuse, autant qu'ils seront capables de les exécuter avec leur peu d'esprit. Voici le beau côté ; voici le désagréable.

Vous serez continuellement admirée ; mais de qui? Imaginez-vous les plus sots paysans, ce seront vos officiers, vos courtisans, vos ministres. Ils ne seront vos admirateurs perpetuels, qu'à cause de la grande difference qu'il y a entre vos qualitez & les leurs.

Vous serez admirée ; mais de qui? De gens vieux, laids, malfaits ; vos filles d'honneur vous paroîtront comme si elles avoient soixante

xante-quinze ans : Tous vos sujets auront beaucoup de désagrément dans la figure, dans l'esprit, & dans les manieres ; vous les mépriseriez fort, s'ils ne vous estimoient infiniment ; vous les fuiriez, s'ils ne vous aimoient pas à la folie ; vous ne daigneriez pas leur parler, si vous ne voyiez la joye extrême qu'ils auront de vous voir & de vous entendre.

Enfin ce sont gens pour qui vous ne sçauriez, ce semble, jamais avoir d'inclination ; mais ils seront assez simples, & en même-tems assez heureux, pour esperer d'arriver un jour à ne vous être pas entierement indifferens ; & effectivement il n'est pas tout-à-fait impossible que votre reconnoissance pour le parfait amour de quelqu'un d'eux, ne ressemble un jour aux foibles commencemens d'une légere inclination.

Dans cette Isle le goût de l'incli-

nation, le goût de ſentir ce qu'il y a d'aimable & d'eſtimable dans les autres ; ce goût qui fait une grande partie des plaiſirs qui naiſſent de la ſocieté, ce goût, dis-je, n'y ſera point ſatisfait : Vous n'y ſentirez que le goût de la ſuperiorité, & celui-ci même n'y ſera gueres ſatisfait : Car quel plaiſir de n'être admiré que par des Courtiſans auſſi ſtupides, auſſi groſſiers ? Nous aimons la diſtinction ; mais nous ne la goûtons bien que parmi ceux qui ſont nos pareils en quelque choſe, ou parmi ceux qui nous étant ſuperieurs d'un côté, nous paroiſſent ou égaux, ou inferieurs de quelque autre côté : Or quelle diſtinction à ſentir parmi des gens qui ſont, & qui ſe reconnoiſſent ſi inferieurs en tout. Ce ſéjour pourroit bien vous être ennuyeux, quand vous penſerez que c'eſt pour le reſte de vôtre vie.

ISLE DE LA BEAUTÉ.

Dans l'Isle de la Beauté, les choses seront bien differentes ; & quelques charmes qui soient en votre personne, vous vous sentirez la derniere de l'Isle au jugement même de votre amour propre.

Vous serez surprise de l'éclat de diverses beautez que vous y rencontrerez ; les plus vieux n'y paroissent que vingt ans. Ce que vous avez vû de plus beau, de plus gracieux à la Cour, à Paris, dans les Provinces, est infiniment au-dessus de ce que vous verrez là. Vous serez également étonnée de l'agrément, de la justesse & de la sublimité d'esprit qu'ils vous feront sentir, jusques dans leurs discours les plus ordinaires : Ils vous plairont tous, chacun dans leur caractere ; imaginez-vous des anges dans leurs perfections.

Votre goût pour tout ce qui est digne d'être aimé, sera parfaitement satisfait; votre esprit sentira tous les jours & continuellement le plaisir de l'admiration. Voilà le beau côté; voici le désagréable.

Telle que vous êtes, vous serez la derniere de l'Isle pour l'esprit, & pour la figure, & de beaucoup la derniere; & ce sera même cette grande distance qui fondera votre admiration perpetuelle.

Telle que vous êtes, vous leur paroîtrez comme une sotte païsanne, laide, ignorante, grossiere dans les manieres. Ils vous mépriseroient fort, si vous ne les estimiez infiniment; ils vous fuiroient, s'ils ne sçavoient pas que c'est votre félicité que de les voir & de les entendre. Voilà comme ils feront pour lors; mais vous serez assez simple, & pourtant assez heureuse pour avoir une sorte d'esperance

d'arriver un jour à leur plaire. Et effectivement, si dans l'Isle de la Laideur quelqu'un de vos sujets peut un jour parvenir à vous plaire tant soit peu, vous pourrez de même dans l'Isle de la Beauté parvenir un jour par votre complaisance, par vos services, par votre amour, & sur-tout par un silence respectueux à plaire un peu à quelqu'un de ces anges.

Comme ceux de l'Isle de la Laideur, en vous voyant, en vous écoutant, seront si occupés du plaisir de vous voir & de vous entendre, qu'ils ne songeront presque pas à la distance qu'il y a d'eux à vous pour le mérite, & à ce qui leur manque pour vous plaire; aussi vous serez si étonnée de ce que vous verrez, & de ce que vous entendrez, que vous ne songerez presque pas combien ces anges visibles sont au-dessus de vous, & par conséquent combien vous êtes au-

dessous d'eux, & combien il vous manque de choses pour leur plaire. Ils vous traiteront avec la même douceur, & la même bonté que vous traiterez les habitans de l'Isle de la Laideur. Ils parleront devant vous, & répondront à vos questions sans peine, & même avec quelque plaisir, parce qu'il y a toujours quelque sorte de plaisir à être admiré des plus ignorans.

Dans l'Isle de la Beauté, le goût de la gloire, de la distinction, de la supériorité, qui fait la meilleure moitié du plaisir de la societé, ne sera point du tout satisfait : au contraire il y sera mortifié, & vous y sentiriez fort cette mortification, si votre sensibilité n'étoit pas occupée par le plaisir de l'inclination; mais ce goût ne sera pas fort satisfait, puisqu'il vous manquera le plaisir du réciproque.

Pour laquelle des Isles vous embarquez-vous ? Il vous faut par-

tir, Madame, dans une heure, je vous l'ai déja dit; on ne vous permet pas une plus longue délibe-ration.

„ Ah! Dom Alvar, s'écria Dia-„ na, je m'en étois bien doutée, je „ ne déciderai point: Il me vient „ dans l'esprit cent raisons toutes „ bonnes, & qui ne laissent pas de „ se détruire les unes les autres. Il „ faut pourtant vous embarquer, „ Madame, les destins l'ordonnent; „ on ne leur résiste point. Hé bien „ donc, puisqu'on m'y force, al-„ lons dans l'Isle de la Beauté. Si je „ n'y suis pas aimable, j'y aurai le „ plaisir d'aimer, n'est-ce pas assez; „ il m'a paru même que vous m'y „ laissiez encore quelque rayon d'es-„ perance.

Un autre soir, Dom Alvar s'a-visa de parler de musique. Il n'en avoit pas oüi dire un mot à Diana; & quand il eut commencé le discours, il s'en repentit, &

crut avoir fait une indiſcrétion. Mais elle lui en parla dans les termes de l'art, & avec tant de capacité, qu'il vit bien qu'elle en ſçavoit autant que lui. Ils traiterent de la difference des Opera François & des Italiens, peſerent les genies de Lully & de Corelly; admirerent la force de la Muſique Italienne, louerent la douceur de la Muſique Françoiſe. » J'avoue, » dit Diana, que les petites Chan» ſons Françoiſes ſont au-*deſſus* » des Eſpagnoles & des Italiennes: » y a-t-il rien de plus joli que ces » paroles, qu'elle chanta avec une » joye raviſſante.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe;
On ne voit pas lorſqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour;
Mon cœur auroit encore ſa premiere innocence,
S'il n'avoit jamais eu d'amour.

» Si j'oſois, Madame, j'aurois la réponſe

„réponse toute prête : Osez, Sei-
„gneur, osez, & même je vous en
„prie. Je vais donc, Madame, vous
„dire quelques Vers du même Ope-
„ra. Non, Alvar, vous les chanterez,
„s'il vous plaît, & je suis assurée
„que vous les chanterez fort bien.
„Il y a déja quelque tems que je
„suis en campagne pour vous trou-
„ver en défaut, & je vois que vous
„sçavez tout ; mais je ne me rends
„pas encore. Dom Alvar chanta
„les Vers suivans.

Esperez de former de plus aimables
nœuds,
Une cruelle experience
Vous apprend que l'Amour est un
mal dangereux ;
Mais l'ennuyeuse indifference
Ne rend pas un cœur plus heureux.

„Non, non, s'écria Diana, il
„faut que toutes les Chansons du
„monde cédent à celle-ci. Vous me
„la faites chanter souvent, Dom

» Alvar ; car je vous attends tou-
» jours, quoique l'heure dont nous
» sommes convenus ne soit pas en-
» core arrivée, je la préviens tous
» les soirs, & vous accuse inju-
» stement ; mais j'ai le plaisir de
» chanter.

Non, son amour n'est point extréme,
Faut-il qu'il trouve ailleurs tant de
soins importans ?
Il n'ignore pas que je l'aime.
Il doit songer que je l'attends.

» Mais, Madame, reprit Dom
» Alvar, comment est-il possible
» que vous sçachiez toutes les fi-
» nesses du chant François, n'étant
» jamais sortie des environs de Na-
» ples ? J'ai passé six mois à Paris,
» j'ai entendu chanter des côteaux
» presque tous les jours ; je me suis
» attaché à sa maniere, & vous l'a-
» vez, Madame, sans l'avoir jamais
» étudiée. Vous avez de grandes

» obligations à la nature qui vous a
» fait toute parfaite.

Quand Diana se fut apperçue que Dom Alvar aimoit la Musique, elle se résolut de lui donner le jour suivant un petit concert, dont elle feroit tous les frais. Elle fit placer un Clavessin auprès de sa fenêtre ; & lorsqu'il s'y attendoit le moins, elle commença à en jouer d'un air à faire taire Mademoiselle Hulot. Je ne sçaurois donner ici une plus riche comparaison. Une legereté de main, des cadences nourries, des préludes faits sur le champ, qu'on eût pris pour des piéces du vieux Couprin ; tout cela se faisoit sans lumiere. Elle voulut faire davantage, & fit apporter des livres d'Opera François & Italiens, qu'elle accompagnoit à livre ouvert, & en chantant les paroles, ce que les plus habiles Maîtres ont bien de la peine à exécuter. Et comme elle ne vouloit pas encore se

faire voir à Dom Alvar, elle fit mettre un paravent entre les fenêtres & les lumieres qui éclairoient le Claveſſin. Elle cherchoit toujours dans les Opera des paroles qui euſſent rapport aux ſentimens de ſon cœur : Et comme un ſoir elle attendoit ſon Amant à ſa fenêtre, qui étoit entr'ouverte , elle ſe mit à chanter ces paroles.

Cet inconnu ſi généreux
Ne me parut que trop aimable ;
Il m'en revient ſans ceſſe une image agréable ,
Qui me plaît plus que je ne veux.

Diana ne croyoit pas que Dom Alvar fût ſi près d'elle. Il l'écoutoit avec raviſſement , & s'apperçut qu'elle voltigeoit dans les Opera , & qu'elle répetoit cinq ou ſix fois.

Aimons, aimons Alvar, aimons ſa gloire extréme ;
Mais qui me répondra qu'il m'aime ?

Il ne fut plus au pouvoir d'Alvar de garder le silence. *C'est moi, Madame*, lui dit-il, en s'approchant de la grille, *c'est moi.* Son arrivée interrompit la Musique, & l'on parla prose plus intelligiblement, qu'on n'avoit encore fait.

Ils en étoient là, lorsque Dom Alvar, qui étoit dans l'obscurité, se sentit saisi par quatre ou cinq hommes, qui le prirent par les bras, sans qu'il pût résister, & le menerent au bout de la petite rue, où il trouva un carosse à six chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval. On le fit monter dedans, en disant qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'on ne vouloit lui faire que du bien. Il étoit une heure après minuit. Ce carosse sortit de la ville, & marcha assez vîte jusqu'au grand jour. Il y avoit trois hommes dans le carosse avec Dom Alvar, qui lui vouloient persuader que sa fortune étoit faite. Enfin ils apperçurent un

Château magnifique, bâti à la moderne. On lui dit que c'étoit-là qu'on le menoit, & que la Princesse le recevroit fort bien. A mesure qu'on approchoit, Alvar découvroit des avenues d'une longueur extraordinaire. On arriva enfin à un grand pont-levis, que quatre Suisses abaisserent: On entra dans une anti-cour en ovale, entourée de fossés pleins d'eau vive, bordés par des maronniers. On retrouva un second pont-levis encore gardé par quatre Suisses; ce qui fit juger à Dom Alvar que la Dame du Château étoit une grande Dame: Le second pont-levis, passé le Château se présenta au bout d'une grande cour. Il étoit composé d'un gros pavillon de pierres de taille, à côté de deux autres pavillons un peu moins gros. On voyoit au haut de tout le bâtiment un dôme à jour, dont les pilastres & la couverture étoient dorés.

Dès que le carosse fut arrêté, six belles Demoiselles se présenterent sur le haut du perron, & prierent fort gracieusement Dom Alvar d'entrer dans le salon. Il perçoit tout le bâtiment, & étoit ouvert également par de grandes arcades du côté de la cour. Il jetta l'œil seulement sur un parterre de gazon & de fleurs, borné par un bois, & entouré d'un grand fossé d'eau courante. Une balustrade de pierres de taille régnoit des deux côtez, avec des statues de bronze d'espace en espace. On le conduisit dans un appartement, qu'on lui avoit préparé. Il trouva dans une des antichambres un déjeûné, qu'on eût présenté à un grand Roy au retour de la chasse. Les belles Demoiselles étoient restées seules auprès de lui, & le presserent de si bonne grace de manger, qu'il le fit, sans se faire prier davantage. Elles le quitterent ensuite, & céderent la

place à des Valets de Chambre, & à des Pages qui le menerent dans la chambre du lit, & s'empresserent à le deshabiller. Il s'y trouva une toilette, des miroirs, des robbes de chambres d'étoffes d'or, & tout ce que peut souhaiter une délicatesse magnifique. Il n'étoit que six heures du matin. Dom Alvar avoit marché toute la nuit, l'esprit fort inquiet: il avoit besoin de repos. Il se coucha, ne sçachant que juger de l'avanture qui l'attendoit. Il ne voyoit rien que de fort naturel dans tout ce qui se passoit; & quoique ce Château lui parût d'une beauté surprenante, il ne falloit point encore avoir recours aux enchantemens.

Le jour qui étoit devenu nuit pour Alvar, se passa fort tranquillement; aucun lutin ne vint troubler son repos, ses Pages le veilloient; & dès qu'il soupira, ils se présenterent pour l'habiller. Aussi-

tôt les six belles filles revinrent, & lui demanderent, si après son dîné, il voudroit bien rendre visite à la Princesse. Il répondit que ce seroit pour lui beaucoup d'honneur, & que quand on l'avertiroit, il iroit recevoir ses ordres.

Enfin le moment arriva. On le conduisit dans un appartement encore plus magnifique que le sien. Il passa cinq ou six chambres, & parvint à un salon de miroirs. Il y vit un dais en broderie d'or, & sous le dais dans un fauteuil, une Dame moins parée de ses pierreries, que de sa bonne mine. Elle étoit masquée : Approchez, Seigneur Dom Alvar, lui dit-elle, avec un son de voix, qu'il crut reconnoître : Et si la Princesse n'avoit grasseyé en parlant, il eût crû entendre sa Diana delle Stelle. » Approchez & vous „ asseyez auprès de moi : Je vous „ aime, Alvar ; ne vous étonnez „ point des avances que je vous fais,

„votre mérite les justifie. Vous avez
„ emporté mon cœur avec les prix
„ dès courses;&si je ne vous parlois
„la premiere,le respect fermeroit la
„ bouche d'un étranger. Le Vice-
„roi m'a répondu de votre naissan-
„ce ; je connois le reste, & je suis
„ contente. Je suis Princesse, fille,
„ maîtresse de ce Château & de
„ beaucoup d'autres. Je veux tout
„ partager avec vous ; mais aussi je
„ prétends posseder votre cœur
„ tout entier. Je sçai que vous ai-
„ mez à Naples une personne indi-
„gne de vous. Elle a quelque es-
„ prit, je l'avoue ; mais elle a rai-
„ son de vous cacher son visage ; &
„ de tous les autres côtez elle n'o-
„ seroit me rien disputer : je doute
„ que sa beauté égale la mienne,
„ quelque médiocre qu'elle soit ;
„ jugez-en vous-même. En disant
ces paroles, elle ôta son masque,
& fit voir un visage, dont on n'ose-
roit entreprendre la description.

Tout ce que les Peintres les plus gracieux, les Caraches, les Albanes ont imaginé pour Venus, la blancheur du teint, la vivacité & la lumiere des yeux, l'incarnat des lévres, le coloris des joues, la juste proportion des traits, un air noble, & tout ensemble enfantin: la majesté & le mignon, tout s'y remarquoit dans le suprême degré d'excellence. Dom Alvar en fut ébloui, sans en être touché.

Il regarda la Princesse comme un beau tableau, & la traita de même. L'admiration fut son partage. L'amour défendit son inconnue: »Madame, lui dit-il, plus vous êtes „ adorable, plus je me sens indigne de vous adorer. Mon cœur „ n'est plus à moi, il est demeuré à „ Naples; & je n'ai à vous offrir „ que ma vie, pour vous venger d'un „ aveugle qui veut toujours l'être, „ & qui préfere son aveuglement à „ l'empire de l'Univers. Mais, Al-

„ var, reprit la Princesse, songez-
„ vous bien à l'affront que vous me
„ faites, & ne craignez-vous point
„ la vengeance des femmes ? Mais,
„ non, vous n'avez rien à craindre
„ de moi : Je vous pardonne tout.
„ L'amour n'est pas volontaire : Al-
„ lez, retournez à votre inconnue,
„ tâchez de la voir, faites-lui le sa-
„ crifice d'une Princesse. J'y con-
„ sens encore, si cela peut contri-
„ buer à votre bonheur. Adieu pour
„ jamais, adieu, Dom Alvar ; ma
„ tendresse méritoit peut-être un
„ sort plus heureux. En proferant
ces dernieres paroles, quelques
larmes lui échaperent, qu'elle tâ-
cha de cacher, en se levant brus-
quement, & passant dans son ca-
binet. Dom Alvar se sentit ému
de compassion : il eût bien voulu
qu'une si belle personne eût été
heureuse ; mais il ne vouloit pas
faire son bonheur. Il sortit du sa-
lon, & trouva les mêmes hommes,

qui l'avoient enlevé, tous prêts à le remener à Naples. Il monta fort doucement, afin de n'arriver à la ville qu'à l'entrée de la nuit. Il n'eut que le tems de changer d'habit, & voyant l'heure arrivée de son rendez-vous ordinaire, il alla chercher sa chere Diana. Il la trouva à sa grille, qui l'attendoit. » Helas ! „ lui dit-elle, que vous m'avez fait „ verser de larmes. Je vous vis hier „ au soir entre les mains de cinq ou „ six satellites : Je tremblai pour vo„ tre vie, & à peine, en vous „ voyant, puis-je encore me rassu„ rer. Contez-moi donc votre avan„ ture : Etoit-ce des Voleurs ? Je „ leur aurois donné tout mon bien. „ Etoit-ce des assassins ? Ils n'avoient „ qu'à prendre ma vie. Dom Alvar, à un discours si tendre, se remercia cent fois d'avoir méprisé la Princesse. » Madame, lui dit-il, les prix „ que j'ai remportés m'ont fait des „ ennemis de toute la nation Na-

„ politaine. Ces hommes me sur-
„ prirent, dans le tems que je ne
„ pensois qu'à vous. Je ne pus me
„ mettre en défense ; ils ne m'au-
„ roient jamais désarmé devant
„ vous. Ils me conduisirent au bout
„ de la rue, je ne sçai à quel dessein.
„ Mon bonheur fit passer quelques
„ Cavaliers ; je leur demandai du
„ secours : Ils mirent l'épée à la
„ main, chasserent cette canaille,
„ & me délivrerent. C'en est assez,
„ s'écria Diana. Si votre récit ne
„ sçauroit augmenter ma passion,
„ il augmente mon estime. Je vous
„ ai assez éprouvé, je me veux don-
„ ner à vous ; mais il faut que vous
„ me voyiez auparavant. Elle alla
aussitôt prendre une bougie dans
son cabinet, & lui fit voir le visage
de la Princesse qu'il avoit mépri-
sée pour l'amour d'elle. Que les
plus grands Orateurs, que les plus
habiles Peintres jettent la plume
& le pinceau, ils n'exprimeroient

jamais la surprise & la joye de Dom Alvar. Il n'avoit pas la force de répondre ; & s'il ne s'étoit appuyé sur la fenêtre, il seroit tombé en foiblesse. » Quoi donc, dit-il ? Enfin » Diana est la Princesse, & la Prin- » cesse est Diana, je trouve tout en » elle. Ah ! Dom Alvar, elle trouve » tout en vous. Ces deux cœurs étoient trop contens, pour se dire beaucoup de choses : Ils acheverent seulement de se faire connoître. » Je suis, dit la Princesse, de la » Maison Caraffa. Mon pere étoit » Prince de Stigliano, & de Sabio- » netta, Grand d'Espagne, Cheva- » lier de la Toison d'Or, Prince du » Saint Empire ; & ma mere étoit » Gonzagues. Je suis seule héritie- » re de leurs Principautez ; Et moi, » reprit le faux Dom Alvar del Sol, » je suis Philippes Ramire de Guz- » man, Grand d'Espagne, Duc de » Medina de Las Torres. Ils allerent dès le lendemain faire

part au Viceroi de leur mariage, afin qu'il y donnât son consentement. Il fallut aussi en écrire en Espagne. Il fut approuvé du Roy, & des deux familles; & se fit à Naples, quelques mois après, dans le Palais du Viceroi, qui fit éclater en cette occasion sa magnificence ordinaire.

FIN.

TABLE.

DES HISTOIRES,

Contenues dans la seconde Partie de la Nouvelle Mer des Histoires.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit, qui a pour titre : *La Nouvelle Mer des Histoires* ; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 2. Mai 1733. *Signé*, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé CHARLES-GUILLAUME Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission, pour l'impression d'un Manuscrit, qui a pour titre : *La Nouvelle Mer des Histoires*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout no-

tre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mi sept cens vingt-cinq; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sr Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro,

Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST N TRE PAL ISIR. DONNÉ à Paris le dix-septiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept trente trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Je reconnois avoir cedé à Monsieur Pierre Gandouin la moitié du présent Privilege, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 18. Juin 1733. *Signé*, C. GUILLAUME.

Registré ensemble la Cession sur le Registre VIII[e]. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, No. 545. *fol.* 542. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 19. *Juin* 1733.

Signé, G. MARTIN, *Syndic*.